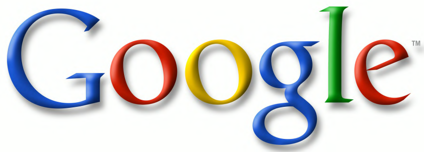
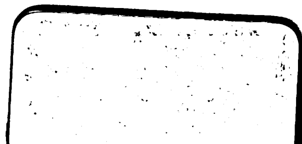
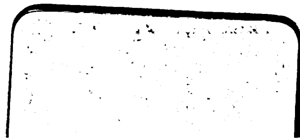



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



ŒUVRES COMPLETES

D'ALPHONSE KARR

LE LIVRE DE BORD

I

ŒUVRES COMPLÈTES
D'ALPHONSE KARR
PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY.

AGATHE ET CÉCILE	1 vol.
LE CHEMIN LE PLUS COURT	1 —
CLOTILDE	1 —
CLOVIS GOSSELIN	1 —
LA FAMILLE ALAIN	1 —
LES FEMMES	1 —
ENCORE LES FEMMES	1 —
FEU BRESSIER	1 —
LES FLEURS	1 —
GENEVIÈVE	1 —
LES GUÊPES	6 —
UNE HEURE TROP TARD	1 —
HISTOIRE DE ROSE ET DE JEAN DUCHEMIN	1 —
HORTENSE	1 —
MENUS PROPOS	1 —
MIDI A QUATORZE HEURES	1 —
LA PÊCHE EN EAU DOUCE ET EN EAU SALÉE	1 —
LA PÉNÉLOPE NORMANDE	1 —
UNE POIGNÉE DE VÉRITÉS	1 —
POUR NE PAS ÊTRE TREIZE	1 —
PROMENADES HORS DE MON JARDIN	1 —
RAOUL	1 —
ROSES NOIRES ET ROSES BLEUES	1 —
LES SOIRÉES DE SAINTE-ADRESSE	1 —
SOUS LES ORANGERS	1 —
SOUS LES TILLEULS	1 —
TROIS CENTS PAGES	1 —
VOYAGE AUTOUR DE MON JARDIN	1 —

ŒUVRES NOUVELLES D'ALPHONSE KARR
Format grand in-18.

L'ART D'ÊTRE MALHEUREUX	1 vol.
LE CREDO DU JARDINIER	1 —
LES DENTS DU DRAGON	1 —
DE LOIN ET DE PRÈS	1 —
DIEU ET DIABLE	1 —
EN FUMANT	1 —
L'ESPRIT D'ALPHONSE KARR	1 —
FA DIÈSE	1 —
LETTRES ÉCRITES DE MON JARDIN	1 —
SUR LA PLAGE	1 —
LA MAISON CLOSE	1 —
PLUS ÇA CHANGE	1 —
..... PLUS C'EST LA MÊME CHOSE	1 —
PROMENADES AU BORD DE LA MER	1 —
LA PROMENADE DES ANGLAIS	1 —
LES GAIETÉS ROMAINES	1 —
ON DEMANDE UN TYRAN	1 —
LA QUEUE D'OR	1 —
NOTES DE VOYAGE D'UN CASANIER	1 —

Coulommiers. — Typ. PAUL BRODARD.

LE

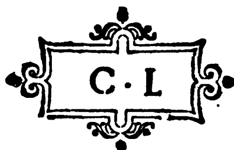
LIVRE DE BORD

SOUVENIRS — PORTRAITS
NOTES AU CRAYON

PAR

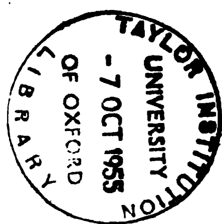
ALPHONSE KARR

PREMIÈRE SÉRIE



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15,
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1880


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
-7 OCT 1955
OF OXFORD
LIBRARY

LE

LIVRE DE BORD[1]

POURQUOI

Je me trouvais un soir avec quelques amis et quelques connaissances; — on commença par parler du *présent* et de l'avenir; — chacun dit ses craintes, ses espérances, surtout ses incertitudes; — puis, par ces transitions presque imperceptibles qui mènent une conversation quelquefois si loin du point de départ, on chercha, dans le passé, des évènements analogues et des hommes de la même espèce; — on s'amusa à retrouver les commencements de ceux qui vivent encore, commencements qui souvent n'annonçaient guère le but de quelques-uns, — la fin des autres.

1. Peut-être faut-il dire aux uns, rappeler aux autres que le *Livre de bord* est une sorte de journal sur lequel les marins inscrivent, chaque jour, et la marche du navire et tous les évènements du bord.

Puis on se souvint de quelques morts ayant joué un rôle plus ou moins important, plus ou moins intéressant dans l'histoire politique, littéraire, artistique, morale ou immorale de notre temps.

Et je me trouvai entraîné à parler beaucoup plus qu'à mon tour, et beaucoup plus surtout que je n'ai coutume de le faire.

Parmi nous, en effet, ceux qui étaient de mon âge avaient, sagement ou heureusement, vécu à l'écart, et ne s'étaient pas trouvés mêlés aux hommes et aux évènements.

Les autres, plus jeunes, n'avaient recueilli sur ces hommes et ces évènements que des bruits vagues, incertains ou suspects.

C'était donc à moi que, le plus souvent, on disait :

— Vous souvient-il... ?

Ou :

— Avez-vous connu... ?

Puis, de temps en temps, il se présentait, parmi ces souvenirs, quelque anecdote, quelque jeune et fraîche histoire d'amitié ou d'amour, — quelque justice, quelque exécution.

Cette promenade dans les sentiers du passé — les uns âpres, arides, rocailleux, les autres verts et fleuris — nous entraîna assez loin.

Tels le Petit-Poucet et ses frères, égarés dans la forêt où demeure l'ogre, — *Tempus edax rerum*, le temps qui mange tout, — cherchaient tantôt les mies de pain semées pour retrouver leur route,

mais presque toutes mangées par les oiseaux, tantôt avec plus de succès les cailloux blancs, rappelant et racontant le chemin.

Peut-être aussi faut-il attribuer à la tristesse des temps où nous vivons le charme que nous trouvions à voyager ainsi le dos tourné au chemin à parcourir, et les yeux vers le chemin fait, comme on choisit, sur les voies ferrées, les places où l'on marche à reculons, pour éviter à son nez et à ses yeux et la fumée fétide et les fragments de charbon enflammé qui s'échappent de la machine.

Toujours est-il que nous nous séparâmes très tard, et que je m'aperçus, à l'étreinte des mains, à la cordialité des adieux, que mes souvenirs avaient intéressé et amusé mes auditeurs.

L'un d'eux me dit même :

— Vous devriez bien écrire ce que vous nous avez raconté ce soir.

Et j'éprouvai ce genre de satisfaction un peu orgueilleuse que doit éprouver un bouquin qui se sent feuilleté avec avidité par un bibliophile, puis remis sur la planche avec un respect affectueux.

Et je m'en retournai chez moi, voyant mes souvenirs de toute nature et de toutes les époques de ma vie tourbillonner, monter, descendre et danser devant mes yeux, comme il arrive parfois que, dans un de ces rayons visibles que le soleil couchant darde à travers un nuage, on voit un essaim de petits moucherons — que les savants appellent

« némocères » — jouer et exécuter une sorte de bal fantastique dans la lumière chaude. Et, en m'endormant, il me revint un autre souvenir :

J'ai essuyé dans ma vie un certain nombre de critiques; j'ai profité de quelques-unes, celles que je reconnaissais justes à cela que je me les étais faites tout bas d'avance. J'ai aussi reçu quelques louanges, — peut-être les ai-je moins épluchées : — une de ces louanges m'a surtout été agréable; — elle me venait d'un homme qui ne m'aimait guère, et elle ne me semblait pas assez enthousiaste pour que je fusse forcé de la savourer en cachette et en rougissant.

Parmi quelques notes trouvées dans les papiers de Léon Gozlan et publiées après sa mort, notes renfermant ses jugements sur la plupart des écrivains contemporains, il dit :

« Quant à Alphonse Karr, il me fait songer à l'aubépine dont on fait les haies; c'est un arbre sauvage, noueux, rugueux, épineux, hérissé, mais sur lequel cependant, il faut l'avouer, s'épanouissent parfois quelques fleurs sauvages aussi, mais fraîches et parfumées. »

Et je me dis :

— Il me semble que, ce soir, il aurait ajouté :

« Et sur lequel, quand est venu l'hiver, mûrissent de petites baies rouges que quelques oiseaux viennent encore assez volontiers becqueter. »

J'ai donc rassemblé mes souvenirs, et je vous les

donne non dans un ordre méthodique et chronologique, mais dans ce désordre plus apparent cependant que réel que produisent les hasards, les fortunes et les transitions, si difficiles à retrouver ensuite, d'une conversation libre, franche et confiante entre des amis.

A. K.

I

DE LA DIFFICULTÉ DE COMMENCER. — JE CHERCHE UN MODÈLE CHEZ LES CLASSIQUES. — JE ME DÉCIDE POUR PERRAULT. — LE PETIT-POUCET. — ROBINSON CRUSOÉ.

5 mai 1876, trois heures du matin.

J'ai décidé que je commencerais aujourd'hui.

J'ai épuisé tous les mensonges qu'on se fait à soi-même pour remettre un travail au lendemain.

Ce n'est pas tout à fait une fiction poétique, ce n'est pas seulement un des déguisements de la paresse que cette sainte horreur de la muse que professaient et quelquefois affectaient les poëtes dithyrambiques et pindariques, à l'exemple des pythonisses, des sibylles et des prophètes.

Il n'est rien de si agréable que de rêver un peu vaguement à un sujet que l'on veut traiter ; — le sujet, les personnages passent devant les yeux comme de légères ombres, à peine colorées, comme ces papillons crépusculaires qui voltigent et planent à la fin du jour sur les belles-de-nuit

et les *œnothères*, déroulant leur trompe et l'enfonçant dans le nectaire de ces fleurs, qui ont reçu l'ordre de s'épanouir pour eux à cette heure précise.

Mais, s'il faut arrêter les ombres et dessiner leurs contours;

S'il faut attraper les papillons et les fixer avec des épingles, les ailes étendues sur des planches de liége,

C'est là que commence le travail, et que le charme court grand risque de se dissiper.

Néanmoins, je l'ai tout à fait décidé, je vais commencer.

Encore, pendant trois ou quatre heures, la mer et le jardin resteront ensevelis dans la nuit; — je ne serai pas non plus distrait par le gazouillement des fauvettes, qui ne commenceront qu'aux premières lueurs du jour à chercher la place où elles cacheront bientôt leur nid.

J'ai devant moi un nombre plus que suffisant de carrés d'un magnifique papier blanc, — de bonnes plumes, un large encrier dans lequel la main peut puiser, sans exiger l'attention et le regard, une encre fluide et d'un beau violet.

Je vais commencer.

Mais par où et comment?

Je demande conseil aux anciens et aux maîtres :

Homère dit, en commençant l'*Iliade* :

« Chante, ô Muse! la colère d'Achille! »

Et, en commençant, l'*Odyssée :*

« Muse, raconte-moi l'homme qui, etc. »

Ce que copie Virgile — et ce qu'ont copié tous les épiques après lui.

Virgile :

« Je chante la guerre et l'homme qui, etc. » — « Muse, raconte-moi, etc. »

Lucain :

« Je chante les guerres plus que civiles, la force et le crime prenant la place du droit. »

Le Dante :

« Je chante les armes et le capitaine, qui, etc. »

Torquato Tasso :

« Je chante les armes pieuses et le capitaine qui, etc. »

Lodovico Ariosto :

« Je chante les dames, les cavaliers, les combats et les amours. »

Perrault le premier a rompu avec la tradition et commence ainsi ses poèmes :

« Il était une fois un roi et une reine ; »

Ou :

« Il était une fois un pauvre bûcheron qui avait beaucoup d'enfants. »

Je penche pour l'imitation de Perrault.

Mais faut-il commencer par le commencement ?

« Il était une fois un musicien allemand qui eut deux enfants... »

Ou :

« némocères » — jouer et exécuter une sorte de bal fantastique dans la lumière chaude. Et, en m'endormant, il me revint un autre souvenir :

J'ai essuyé dans ma vie un certain nombre de critiques; j'ai profité de quelques-unes, celles que je reconnaissais justes à cela que je me les étais faites tout bas d'avance. J'ai aussi reçu quelques louanges, — peut-être les ai-je moins épluchées : — une de ces louanges m'a surtout été agréable; — elle me venait d'un homme qui ne m'aimait guère, et elle ne me semblait pas assez enthousiaste pour que je fusse forcé de la savourer en cachette et en rougissant.

Parmi quelques notes trouvées dans les papiers de Léon Gozlan et publiées après sa mort, notes renfermant ses jugements sur la plupart des écrivains contemporains, il dit :

« Quant à Alphonse Karr, il me fait songer à l'aubépine dont on fait les haies; c'est un arbre sauvage, noueux, rugueux, épineux, hérissé, mais sur lequel cependant, il faut l'avouer, s'épanouissent parfois quelques fleurs sauvages aussi, mais fraîches et parfumées. »

Et je me dis :

— Il me semble que, ce soir, il aurait ajouté :

« Et sur lequel, quand est venu l'hiver, mûrissent de petites baies rouges que quelques oiseaux viennent encore assez volontiers becqueter. »

J'ai donc rassemblé mes souvenirs, et je vous les

donne non dans un ordre méthodique et chronologique, mais dans ce désordre plus apparent cependant que réel que produisent les hasards, les fortunes et les transitions, si difficiles à retrouver ensuite, d'une conversation libre, franche et confiante entre des amis.

A. K.

II

AU COLLÈGE BOURBON. — ÉLÈVE ET PROFESSEUR. — ERNEST LEGOUVÉ. — SAINTE-BEUVE. — GUSTAVE PLANCHE. — LE PÈRE PLANCHE. — M. RAGON. — DEUX HOMMES TIMIDES. — JE COMMENCE MON POÈME ÉPIQUE ET MA TRAGÉDIE. — M. FOY. — COMBAT, VICTOIRE ET REVERS. — LE GROS FABRE ET L'ABLETTE. — M. BELLAGUET.

J'avais fini assez courageusement ce qu'on appelle « mes études ». A seize ans, je m'étais mis moi-même en pension à Paris, au haut de la rue de Clichy, dans une des plus célèbres institutions dépendant alors du collège Bourbon, pension qui de ses chefs successifs avait gardé la dénomination d'institution « Bintot-Butet-Barthélemy ». Le directeur était alors un petit homme grêle, sec et nerveux, appelé Barthélemy, avec lequel j'avais fait la convention de payer ma pension en donnant des leçons et des répétitions aux élèves des classes inférieures. Le procédé était simple : pendant les classes, je faisais faire et je corrigeais les devoirs de mes élèves ; et, quant à mes propres devoirs, à ceux que je devais porter à mes professeurs du collège Bour-

bon, je m'en occupais pendant les récréations.

Dans cette pension, j'avais pour camarade Ernest Legouvé, mais il avait sa chambre et étudiait à part sans venir en classe : il avait d'ailleurs un ou deux ans de plus que moi. Il est un autre avec lequel j'eus moins de rapports et pour lequel surtout j'eus plus tard moins de sympathie : c'est Sainte-Beuve, qui me précédait de quelques années dans les classes et appartenait à la pension Landry.

Quant à Gustave Planche, nous fîmes notre rhétorique ensemble. C'était alors ce qu'on appelait, dans l'argot du collège, un *cancre,* c'est-à-dire quelqu'un qui va à reculons ou de côté.

Nous avions pour professeurs de rhétorique MM. Planche et Ragon.

Le premier était un vieillard fort spirituel, auteur du *dictionnaire* grec qui porte son nom. Son seul défaut était d'avoir son esprit en latin et de le dépenser en saillies latines.

Or, à un examen de milieu de l'année, fait par des inspecteurs de l'Université, l'un d'eux, en entendant le nom de *Planche,* dit avec un sourire obséquieux :

— Cet élève est sans doute parent du célèbre professeur.

— Non, répondit M. Ragon avec emphase, et il n'en est pas digne.

Ce qui n'empêcha pas que ce fut plus tard un des élèves dont Planche eût été le plus fier.

Il était fils d'un pharmacien dont l'officine faisait le coin du boulevard et de la rue du Mont-Blanc, et, en effet, il n'était pas parent du professeur.

M. Ragon cachait une grande timidité, sous une froideur étudiée, et une sérénité empesée et exagérée. — J'avais découvert sa timidité, et j'en tirai bon parti. — La classe de Planche, qui avait lieu l'après-midi, était intéressante; celle de M. Ragon, le matin, mortellement ennuyeuse et assez inutile. — Je faisais alors beaucoup de vers; — j'avais sur le métier un poème épique et une tragédie, et n'avais pas de temps à perdre pour doter enfin ma patrie, surtout de ce poème épique que les étrangers lui reprochent depuis si longtemps de ne pas avoir, — sans parler des dix mille vers que j'ai faits alors pour une jeune fille à laquelle je n'ai jamais osé en montrer un seul.

Je fis ainsi ma rhétorique et un bout de ce qu'on appelle la philosophie; quant à ma *seconde*, elle avait mal fini : à la suite d'une rixe dans la cour du collège avec mon professeur Foy, j'avais été *expulsé* pour les derniers mois de l'année scolaire.

J'avais alors pris mon parti résolûment; j'avais vendu mes prix à un bouquiniste, usurier pour enfants, qui demeurait rue des Moineaux, et j'avais passé ces quatre mois à l'école de natation, vivant de petits pains et de cervelas, mais suivant avec ardeur les leçons et les exemples des deux célèbres maîtres nageurs *le gros Fabvre*, surnommé le « roi des

Rouges », et *l'Ablette,* ainsi nommé à cause de sa longue taille élancée. — L'Ablette, lui, portait la ceinture bleue. — Tous les ans, à la fête du roi, les deux amis se rencontraient dans deux camps adverses, pour disputer le prix de la lance dans les joutes sur l'eau.

Vingt ans plus tard, je rencontrai dans le monde mon professeur de troisième, Bellaguet.

Bellaguet, élève du collège Bourbon dix ou douze ans avant nous, y était revenu comme professeur. C'était un jeune homme intelligent et laborieux. Il avait remporté, étant élève, plusieurs prix dans les concours généraux entre tous les collèges; mais ce qui le rendait encore plus populaire parmi les écoliers, malgré des habitudes sévères, c'est qu'il avait le nez fortement incliné sur une joue.

Cela exige une courte explication.

On attribuait cette irrégularité aux suites d'une grande bataille entre deux pensions, qui avait eu lieu de son temps. C'était devenu légendaire, et Bellaguet passait pour s'y être couvert de gloire.

Il nous faisait, du reste, beaucoup travailler et travailler avec un certain plaisir. J'avais inauguré, heureusement pour lui plus encore que pour moi, sa première année de professorat; j'avais eu au concours général le premier prix de version latine.

J'allai donc saluer Bellaguet; il m'adressa quelques paroles obligeantes sur les quelques volumes

que j'avais alors publiés; puis, restant un moment pensif, il ajouta :

— Ah! mon ami, quel malheur que vous vous soyez fait chasser en seconde!

Je craignais qu'il ne réclamât un vieux *pensum* oublié. Il n'en fit rien. — Revenons au collège.

M. Ragon m'avait puni plusieurs fois pour des leçons que je n'avais pu réciter.

J'allai le trouver un matin chez lui, avant la classe, et je lui dis :

— Monsieur, j'ai à vous faire un aveu qui m'embarrasse beaucoup; vous me punissez assez souvent pour des leçons...

— Que vous ne savez pas.

— Que je sais très bien, au contraire; mais, monsieur, vous êtes très sévère, très imposant; moi, je suis timide et je le suis surtout devant vous; aussitôt que vous m'interrogez avec cette voix, cette physionomie et ce regard qui me paraissent terribles, ma mémoire se trouble et me refuse tout service. Ah! monsieur, vous ne savez pas ce que c'est que la timidité!

Il ne le savait que trop et en souffrait beaucoup; — il fut très flatté d'apprendre qu'il l'inspirait au lieu de la ressentir. Il éprouva une sensation semblable à celle qu'avoue un personnage de Balzac qui, après avoir été toute sa vie traqué par les huissiers, arrive à pouvoir s'écrier : « Ah! je vais donc à mon tour être créancier! » Il ne me demanda plus

de leçons, et j'en profitai pour n'en plus apprendre et remplacer presque toutes ses classes par la promenade.

Dans le second semestre de la rhétorique, nous avions la prétention d'être des hommes et des messieurs. Quelques-uns fumaient; tous nous cachions et étalions nos livres ouverts sur notre poitrine et sous notre habit boutonné en forme de cuirasse; les plus petits volumes se dissimulaient dans le chapeau.

III

UN LYCÉEN QUI FAIT L'HOMME. — ABSENT.

— Aurez-vous des prix cette année, me dit-*elle* un jour?

— Ah! mademoiselle, c'est bien mal à vous de me rappeler que je ne suis qu'un lycéen.

— J'aimerais mieux aussi que vous ne le fussiez plus; mais il ne s'agit pas de moi, il s'agit de mon père; le seul mérite que vous puissiez lui montrer, c'est d'avoir du succès dans vos études.

— J'aurai des prix, mademoiselle.

Je *la* quittai désespéré; — la vérité est que je travaillais vite, sérieusement, mais autrement que ne le voulaient nos professeurs. — Je lisais assidûment les auteurs latins et grecs, non comme *devoirs,* mais comme livres; mais je ne faisais, depuis longtemps, à peu près aucun des *devoirs* proprement dits qu'on nous prescrivait, et je n'assistais même pas aux compositions et aux concours.

Je décidai qu'il fallait avoir un prix...

Ou mourir.

Je n'oserais tout à fait affirmer aujourd'hui que je serais mort, mais il me semble pourtant encore en ce moment que j'étais bien décidé.

Le hasard me favorisa.

On nous donna pour sujet de discours français une *harangue* d'un chef *franc* à ses soldats au moment d'entrer dans les Gaules.

C'était précisément le sujet de mon poème épique.

Histoire, légendes, traditions, mœurs, religion, j'avais tout étudié, et cela me donnait sur mes concurrents un avantage que je faillis perdre en écrivant une partie du discours en vers. Il fut question de me *mettre* hors du concours.

Mais Planche, qui faisait lui-même des vers, me protégea : j'eus le premier prix de discours français « avant les vétérans ». Ce dernier point est un détail qui a besoin d'être expliqué.

Un certain nombre d'élèves suivent la classe de rhétorique pendant deux ans : on les appelle *vétérans*. Pour qu'ils n'aient pas un avantage injuste sur les « nouveaux », on donne à la fin de l'année des prix séparément aux uns et aux autres. Un *nouveau,* eût-il dix *vétérans* avant lui, aura néanmoins un premier prix, s'il est le premier des nouveaux; mais, si un *nouveau* est avant un vétéran, les vétérans n'ont pas de prix.

Je conciliai ingénieusement et la nécessité de me montrer au père lycéen triomphant et couronné, et ma dignité d'*homme* dédaigneux, vis-à-vis de sa fille.

Lorsque mon nom fut proclamé, au lieu de traverser la foule et de monter sur l'estrade, je ne bougeai pas et n'allai pas chercher le prix. On répéta deux fois, pour m'attendre, le morceau de musique qui s'exécute à chaque proclamation de prix. — Je criai : « Absent ! » — D'autres répétèrent : « Absent ! » et on passa au second prix — et à une autre fanfare.

IV

SORTIE DU COLLÈGE. — NOTAIRE OU MÉDECIN. — LE CHIRURGIEN Bon HEURTELOUP. — BEAUCOUP DE CHIRURGIENS. — SERMENTS. — RÊVES. — DEUX NOMS. — MON PREMIER OUVRAGE. — JE GAGNE VINGT FRANCS.

Me voici hors du collège. — Ici commence la vie dont j'ai retracé une partie dans *Raoul Desloges ou un Homme fort en thème*.

Je me trouvai dans un isolement complet.

En général, la fin des études scolaires n'est qu'une étape; on a cessé d'être écolier, on respire un moment; puis on devient « étudiant », et on se remet en route, plus ou moins lentement, plus ou moins gaiement ou tristement, selon que la famille veut ou peut vous entretenir encore pendant cinq, six ou huit ans, pour arriver à être médecin ou avocat, les deux carrières fort encombrées où vient se jeter, depuis cinquante ans, toute la jeunesse française.

Sur la route de la médecine, les blessés, les écloppés se font pharmaciens, dentistes, officiers de

qui, quelque jésuite probablement. — Ce travail m'avait pris un mois, auquel il avait fallu ajouter plusieurs nuits. — Cela m'avait été payé vingt francs. — « L'homme de lettres », il est vrai, n'avait pas exigé que je signasse ma traduction et l'avait fait imprimer sous son nom.

Cette aubaine ne s'était pas renouvelée, et vingt francs ne durent pas toujours.

Lorsque la muse s'était montrée favorable, lorsque j'étais content de mon travail du jour ou de la nuit, l'univers m'appartenait. Je *lui* écrivais; je parlais d'avenir prochain, d'espérance.

Mais, quand j'avais brûlé ou déchiré des vers mal venus, lorsque j'avais envoyé à un recueil littéraire une pièce que, après une attente de quelques jours, je pensais avoir été jetée au panier, je cédais au découragement, au désespoir, et je *lui* écrivais : « Je vous rends votre promesse; rien ne me réussit; ne perdez pas votre jeunesse; abandonnez-moi. »

V

TENTATIVES POUR DEVENIR FONCTIONNAIRE PUBLIC. — MON PÈRE, MA MÈRE, MON FRÈRE. — LE THÉATRE DE MONTMARTRE.

C'est dans un de ces moments d'abattement que je voulus un jour devenir fonctionnaire public.

Plus d'une fois j'avais erré en remontant le canal de l'Ourcq jusqu'à Bondy et un peu plus loin, pour rôder autour d'une campagne, V***, où j'avais passé trois jours, trois jours des plus heureux de ma vie.

J'avais vu, de distance en distance, de petites maisons composées de deux chambres ; chacune de ces maisonnettes était placée auprès d'une écluse et servait d'asile à l'homme chargé de les ouvrir et de les fermer, pour livrer passage aux bateaux, en donnant à l'eau endormie un courant qui pût lui mériter ce nom que Pascal donnait aux rivières : des chemins qui marchent.

La solitude, les arbres, la verdure, les odeurs des bois, le silence interrompu seulement par le murmure de l'eau, le bourdonnement des insectes,

le frémissement des feuilles, le chant des oiseaux, — tout avait pour moi un charme mystérieux, — et je me surprenais à envier le sort des éclusiers; — si bien qu'un jour, m'étant enquis du haut fonctionnaire dans les attributions duquel était cet emploi, je lui adressai une pétition pour demander à occuper une de ces cabanes et à remplir les fonctions d'éclusier.

Ces fonctions laissaient beaucoup de loisir; avec beaucoup de loisir et dans un milieu pittoresque, poétique, j'aurais travaillé, j'aurais eu de belles inspirations. Les appointements, dont je m'étais informé : six cents francs par an, fournissaient les nécessités de la vie, très restreintes, il est vrai, mais pas plus restreintes et beaucoup plus régulièrement satisfaites que par les leçons rares et peu rétribuées que je trouvais à donner.

Malheureusement, je n'étais appuyé par personne; ma demande n'obtint même pas de réponse.

Tout le monde avait raison contre moi; — je n'avouais à personne le but que je poursuivais, et j'avais l'air de n'en poursuivre aucun, — de me laisser paresseusement descendre au courant de la vie; — mais qu'auraient dit mes parents, qu'aurait dit son père à *elle,* si à cette question : « Quelle carrière voulez-vous suivre? » j'avais répondu : « Je veux être poète. »

En ce temps-là, on ne gagnait guère d'argent dans la littérature.

J'avais voulu conquérir et conserver mon indépendance en ne recevant d'appui de personne.

C'est ainsi que j'avais quitté « la maison » à seize ans pour entrer à la pension Barthélemy; ma mère vivait en province et changeait fréquemment de résidence. Je la comparais aux framboisiers, qui, en trois ans, ont usé et ruiné la terre où ils ont végété et doivent être transplantés ailleurs.

Mon bon père, artiste de talent, fort recherché, vivait à Paris; je le voyais peu, et, lorsqu'à ses questions je répondais : « Je gagne ma vie, je suis content, » il haussait les épaules, me serrait la main, m'appelait original et sauvage, et pensait à autre chose.

Mon frère était à l'École de Châlons.

Il ne s'agissait en effet, pour moi, que de « gagner ma vie », de façon à pouvoir travailler et attendre; et mes besoins étaient bien peu nombreux : des vêtements à peu près décents, trente sous par jour pour ma nourriture, quelquefois moins, quelquefois beaucoup moins, et une fois par semaine vingt-cinq sous pour entrer à un théâtre de banlieue, auquel *son* père, en qualité d'actionnaire, avait droit à une loge tous les jeudis.

La regarder pendant toute une soirée, échanger un regard, entendre sa voix en allant, sans oser presque respirer, me poster derrière la loge, — c'était faire provision de courage et de force pour

toute la semaine. — Mais quel désappointement, quelle ruine, quand le mauvais temps ou toute autre cause faisait que je trouvais la loge vide !

Quelque bornés cependant que fussent ces besoins, comme je ne connaissais et ne voyais personne, comme j'évitais tous les amis de mes parents qui m'eussent demandé : « Que faites-vous ? que voulez-vous faire ? » je ne trouvais guère de leçons à donner, — seule industrie qui fût à ma portée ; ces besoins, j'arrivais difficilement à pouvoir les satisfaire, et parfois je n'y arrivais pas.

VI

LÉON GATAYES. — ÉDOUARD. — FERDINAND. — VOCATION D'ÉDOUARD POUR L'ÉTAT DE MILLIONNAIRE. — CHEVAUX CAFÉ AU LAIT DE L'EMPEREUR.

J'usais, j'abusais peut-être d'un des droits du pauvre, le droit à une fierté un peu farouche : j'évitais tous ceux qui auraient pu me rendre service, et je ne voyais que deux camarades de pension aussi pauvres, aussi isolés que moi.

J'avais perdu de vue Léon Gatayes, avec lequel j'avais passé une partie de mon enfance ; naturellement il devait venir, et il était venu un carrefour, où nous devions nous séparer pour nous rejoindre plus tard.

Gatayes était artiste ; tout jeune encore, il avait eu une très jolie voix de soprano, qu'il perdit à la *mue*, alors que les maîtrises de toutes les églises se le disputaient pour les *solos ;* il avait un très beau talent sur la harpe, qu'il avait conservé et qui ne fit que s'accroître. A seize ans, il donnait

des leçons de harpe; il avait déjà pour élève la célèbre madame Récamier et rencontrait souvent chez elle Chateaubriand, qui le prit en amitié; moi, à seize ans, je me mettais en pension. — Gatayes avait eu seize ans quatre ans avant moi; il avait donc pris sa volée comme j'entrais en cage; il était un jeune homme lorsque j'étais un gamin; — il portait depuis longtemps des bottes lorsque j'en étais encore aux souliers lacés. Les deux mille jours de différence qu'il y a entre nos âges étaient beaucoup à ce point de la vie — et étaient doublement beaucoup; je m'explique : quand il eut seize ans, j'en avais douze; ce sont deux âges très différents. De plus, sa profession lui donnait une précocité comme aux rois, qui sont majeurs à quatorze ans. Il était dans le monde, à seize ans, ce que j'y devais à peine être à vingt ans, et je n'en avais que douze : — il était déjà papillon papillonnant; j'étais encore chrysalide.

Revenons aux deux camarades annoncés; l'un s'appelait Édouard, l'autre Ferdinand.

Édouard, garçon intelligent et courageux, mais paresseux avec délices, s'était fait élève en pharmacie, et élève à perpétuité. Jamais il n'aurait d'argent pour acheter une officine; jamais, bien plus jamais encore, il n'aurait la résolution d'étudier. D'ailleurs, il professait un profond dédain pour le plus haut degré où on pût arriver dans sa profession. Ça ne valait pas la peine de se déranger.

Un soldat rêve d'être colonel ou général; — un

poète, de se voir imprimé, de s'entendre applaudir, — quelquefois d'être académicien.

Un peintre rêve d'être accepté au Salon et d'obtenir une médaille; un musicien, d'avoir un poème d'opéra; un berger suisse disait : « Si j'étais roi, je garderais mes vaches à cheval. » — Un clerc de notaire ou d'avoué rêve d'être titulaire d'une étude. Mais cet étudiant en pharmacie, qui gagnait quinze francs par mois, sur lesquels il devait au patron sept ou huit cents francs reçus en avance, — eût demandé pour qui on le prenait, si on lui avait fait envisager comme un avenir désirable d'être un jour maître de la plus belle pharmacie de Paris.

Il avait cependant son idée :

Il voulait être millionnaire — et s'occupait sans cesse de l'emploi des millions qu'il aurait un jour; *en réalité, il* jouissait beaucoup de cette fortune imaginaire; et, pour revenir à une situation possible, quelque heureuse ou brillante qu'elle pût paraître en raison du point de départ, il lui eût fallu descendre ou plutôt tomber de trop haut.

Cette pharmacie était située rue des Gravilliers, une des petites rues qui sillonnaient ou sillonnent peut-être encore le quartier Saint-Martin; elle était ou est si étroite, si sale, qu'elle ne méritait ou ne mérite pas même d'être démolie. Le maître de l'établissement était médecin, et, s'il n'était pas savant, avait au moins l'amour de l'étude; il demeurait au second étage au-dessus de la pharmacie

— et n'y entrait que de loin en loin, lorsqu'il lui arrivait par hasard de sortir de son cabinet, ce qui était fort rare; de plus loin en plus loin encore, il « faisait la caisse », et donnait l'ordre ou de porter des notes ou de renouveler certains approvisionnements.

Dans ces quartiers populeux, le pharmacien, sous peine de perdre toute considération et toute clientèle, est obligé de s'ériger en médecin et de donner des consultations. — Édouard en donnait; d'ailleurs, pourquoi pas? Il n'ignorait pas plus la médecine que la pharmacie; seulement, ses ordonnances étaient innocentes : l'eau pure édulcorée et parfumée avec n'importe quoi :

Aqua communis cum sirupo et aquâ rosæ.

Il guérissait autant de gens que beaucoup d'autres et ne tuait personne. Je ne serais pas éloigné de le considérer comme l'inventeur de l'homœopathie.

Il se considérait comme Apollon gardant les troupeaux d'Admète, et disait parfois en fermant ses volets le soir :

— Que dirait-on si l'on me voyait porter des volets? Ça sera amusant plus tard de me rappeler que j'ai porté des volets!

Je le trouvai un jour fort embarrassé, et il m'attendait avec impatience pour décider la question.

Aurait-il — plus tard — des chevaux gris pom-

melés — ou des chevaux café au lait? — Il penchait pour les gris pommelés; mais Ferdinand, imbu des souvenirs de l'Empire, sous lequel son père avait servi, lui conseillait les chevaux café au lait. On sait que Napoléon Ier avait un attelage de cette robe, qu'il ne faut pas confondre avec la robe isabelle. — Les chevaux isabelle ont la crinière noire, et les café au lait la crinière blanche. — Un des grands griefs qu'avait le peuple de Paris contre Louis XVIII et la Restauration, c'est qu'on lui avait fait croire que ce roi avait fait mettre à mort les chevaux café au lait de « l'empereur ».

Il y avait une époque indéterminée, mais dont Édouard parlait comme d'une échéance certaine, — où il n'aurait rien à désirer, où il posséderait ses millions, et alors il ne serait pas fâché de ne pas être pris à l'improviste et d'avoir eu le temps de réfléchir et de savoir comment les dépenser.

Il disait : « J'aurai une maison de campagne auprès d'une rivière, avec une embarcation construite de telle façon, voilée de telle manière. Je me ferai faire des chemises en foulard; quant à la chaussure, j'aurai assez de paires de bottes pour ne remettre les mêmes que de loin en loin, pour qu'elles ne soient jamais déformées; j'aurai aussi des chaussettes en soie blanche, jamais d'autres. J'aurai, pour voyager, un nécessaire de toilette en vermeil, etc., etc. »

Ferdinand était, lui, un pauvre diable comme

moi; il tâchait, comme moi, de revendre les leçons qu'il avait prises ; il savait, de plus que moi, assez bien dessiner, et avait naturellement un certain air empesé et pion qui prévenait les parents en sa faveur. — Cependant, ayant aussi peu de relations que moi, il avait peu de leçons, et, un jour, il les avait toutes quittées pour être secrétaire d'un certain comte d'Harcourt. — Ce fut un moment brillant dans sa vie, mais ça n'avait duré que quelques mois! Ensuite, il avait eu beaucoup de peine à retrouver des leçons. — C'était là son hégire, et il disait souvent : « Lorsque j'étais secrétaire de M. le comte d'Harcourt... » ou : « Un mois, un an, huit jours après ou avant le temps où j'étais secrétaire du comte d'Harcourt. »

Nous nous réunissions presque tous les soirs dans l'arrière-boutique de la pharmacie pour dîner ensemble, quoique Ferdinand demeurât près du Palais-Royal et moi à la Chaussée-d'Antin et qu'il nous fallût traverser Paris et souvent par la pluie, par la boue.

Mais c'était pour tous trois une ressource précieuse. Édouard avait passé la journée à servir des vieilles femmes malades, il se retrouvait avec des gens de son espèce; Ferdinand et moi, nous quittions des gens qui nous payaient, se croyaient et étaient en réalité à ce titre nos supérieurs et nos maîtres; nous quittions des quartiers où on était riche, où on sentait les truffes en passant devant

les restaurants, où les gens se promenaient en voiture. Nous respirions en nous voyant dans un quartier où personne n'était guère plus riche que nous, où nous ne faisions pas tache.

Nous avions encore la pauvreté, il est vrai; mais nous n'en avions plus la pudeur et la honte.

Nous étions si également pauvres tous les trois, que ça nous mettait à notre aise avec la fortune et que nous avions fait de « quelqu'un de riche » un terme de mépris.

Nous attendions chacun de notre côté le soir avec impatience, parce que le soir nous étions libres, nous étions gais, et quelquefois extrêmement. Arrivé, chacun fouillait ses poches, et on procédait à l'ordonnance et au menu du dîner. Quand nos moyens nous le permettaient, nous nous accordions les fameuses côtelettes de porc frais à la sauce, que les *chaircuitiers* de Paris faisaient alors si bien; — d'autres fois, on se contentait de pommes de terre frites. — Édouard était nourri dans la maison, et son apport consistait dans son dîner réglementaire.

VII

LES POMMES DE TERRE FRITES. — SAUVÉ. — UNE VOISINE. — CHALONS-SUR-MARNE. — LA MARNE. — UN CUIRASSIER QUI SE NOIE. — M. MAZEAU. — UNE TRAHISON. — RETOUR A PARIS.

Un soir de bombance, les pommes de terre frites, qu'on ne fait nulle part au monde aussi exquises qu'au carré Saint-Martin, avaient été ajoutées comme *dessert*.

Un de nous trois s'était absenté un instant en disant : « Attendez-moi ; » mais, quand il était rentré, il avait vu qu'on ne l'avait pas du tout attendu, et que les pommes de terre que l'on mangeait à la gamelle avaient été déjà fort ravagées.

Il se saisit de l'écuelle ; les deux autres veulent la lui reprendre ; il se sauve dans la boutique en emportant le reste des pommes de terre frites : on le poursuit ; il ouvre la porte et s'élance dans la rue : les deux autres s'élancent après lui ; ils vont l'atteindre ; il voit une allée ouverte, il s'y précipite ; — un escalier, il le monte en bondissant ; — il en-

tend qu'on monte derrière lui, il continue ; mais, arrivé au haut de la maison, il entend ses ennemis à l'étage au-dessous. — Que devenir? Il voit une clef à une porte : il ouvre, retire la clef, entre et referme la porte.

Il est dans une chambre où travaille seule, à la lueur d'une lampe, une jeune ouvrière assez jolie qui s'effraye de cette brusque invasion.

— Mademoiselle, au nom du Ciel, sauvez-moi!

— Mais, monsieur...

— On me poursuit... Les entendez-vous?

— J'entends bien qu'il y a du monde qui trépigne sur le carré... mais...

— Ce sont eux.

— Qui... eux?

— Mademoiselle, c'est moi qu'on poursuit... mais, je vous le jure, je suis innocent : — je n'ai emporté que ma part des pommes de terre frites; ils avaient mangé la leur ; faites-moi l'honneur de les partager avec moi.

Les chasseurs étaient en défaut et ne comprirent pas comment il avait disparu ; ils s'en allèrent stupéfaits et désappointés. — Quant à lui, il n'osa sortir et se risquer dans la rue que le lendemain matin.

Il y avait cependant un jour où je ne venais jamais : c'était le jeudi ; ce soir-là, j'allais au théâtre de Montmartre ; — jamais mes deux compagnons ne surent la cause de cette absence si régulière ;

ils supposaient qu'à l'exemple des sorcières j'allais au sabbat rendre hommage à Belzébuth.

Nos soirées dans l'arrière-boutique de la pharmacie n'étaient pas sans intérêt; chacun racontait sa journée; je lisais quelquefois mes vers, dont Édouard et Ferdinand étaient les seuls confidents. Nous traitions les questions les plus graves de la philosophie et de la morale, et nous nous quittions assez tard. — Ferdinand et moi, nous faisions une partie de la route ensemble, puis nous nous séparions en disant : « A demain ! »

Un jour, ma mère m'écrivit qu'il y avait une place de professeur vacante au collège de Châlons-sur-Marne.

Professeur dans un collège, ça avait un air de « position » qu'on pouvait présenter à un père, et qui masquerait facilement le but réel de mon esprit sans trop ajourner celui de mon cœur.

Je me mis en route immédiatement. Je trouvai là établi *censeur* des études un jeune homme que j'avais connu maître d'étude, *pion* dans une petite école à Paris. Il me fit beaucoup de fête, et me dit :

— Ne vous occupez de rien, et laissez-moi faire.

Je ne bougeai pas et le laissai faire.

Voici ce qu'il fit : Il n'était nullement désireux de voir à côté de lui dans ce collège, où il était au premier rang, un lauréat comme moi. Il me desservit et fit donner la place à un autre.

Un jour, — j'en retrouve la date sur des notes

qu'en ce temps-là j'écrivais tous les soirs, — c'était un samedi, 25 juillet 1829, je venais de me baigner dans la Marne avec quelques jeunes gens, lorsque nous vîmes arriver sur l'autre rive une partie des cuirassiers (2e régiment), alors en garnison dans la ville ; j'étais encore en costume de bain ; on me dit : « Rhabillez-vous ; les cuirassiers n'aiment pas que les pékins se baignent en même temps qu'eux. » Cette prétention m'irrita, et je dis : « Je serais curieux de voir celui qui se chargera de me défendre de me baigner. »

Et, en même temps que le plus tôt déshabillé des soldats se mit à l'eau sur la rive opposée, je m'y jetai de mon côté; mais, à ce moment, s'éleva une grande clameur ; la Marne avait subi une forte crue dans la nuit; les premiers soldats entrant dans l'eau, à une distance où ils avaient pied d'ordinaire, étaient emportés par le courant; leurs camarades, en faisant la chaîne, en repêchèrent plusieurs; mais un, porté plus au large, leur échappa. Je me dirigeai fiévreusement vers lui : je voulais le saisir aux cheveux, mais il les avait presque rasés; il glissa sous ma main et disparut ; je plongeai et le ramenai sur l'eau. — Jusque-là, ça allait bien ; mais alors il fit son métier de noyé, et, moi, je fis assez mal mon métier de sauveteur.

Il ne se contentait pas d'être sur l'eau et de respirer ; il voulut en sortir tout à fait ; il se cramponna à moi, me saisit au col, m'enlaça et m'enveloppa

de ses bras, de ses jambes, et nous disparûmes tous les deux et tombâmes — lui sur moi — au fond de l'eau.

Je croyais mourir... je souffrais beaucoup... et j'en vins à désirer que ça fût fini le plus tôt possible.

Cependant j'éprouvais un phénomène singulier : il me semblait que ma pensée, comme le ressort d'une montre qui se brise, marchait avec une rapidité extrême, et que je pensais comme on écrit la musique d'orchestre : sur un grand nombre de lignes à la fois. Il faudrait un gros volume pour dire tout ce qui se déroula à mes yeux pendant les trois minutes tout au plus peut-être que je passai dans cette situation. Je vis tous ceux que j'aimais et que je connaissais : je rappelai toute ma vie passée; je vis mon corps mort étendu sur la berge et entouré de curieux; je pensai à ceux qui me regretteraient, et je mesurai leurs regrets, durée et intensité.

C'était la première fois de ma vie que j'avais l'occasion de voir mon action s'élever à la hauteur de ma pensée; il est vrai que c'était pour mourir, mais c'était une mort héroïque, et je laissais dans *sa* mémoire une image grande, belle et immortelle de moi; il me semblait que je me révélais par ma mort.

J'étais presque évanoui. Une douleur aiguë — probablement le choc d'une pierre — me ranima,

et je me rappelai ce que m'avait dit une fois un des maîtres nageurs, mes compagnons de l'École de natation : j'enfonçai mes deux poings au-dessous des côtes de mon co-noyé. Il desserra et étendit les jambes. J'étais à moitié dégagé. Je ramenai mes jambes sous moi, et, comme par la détente d'un ressort, je revins à la surface. La première bouffée d'air me parut bonne. Je nageai vigoureusement, n'ayant pas besoin de soutenir mon cuirassier, qui ne m'avait pas lâché et était lui sans connaissance.

Au bord, on m'aida un peu; il fallut que les camarades du soldat arrachassent avec force les doigts ankylosés du noyé, dont les ongles étaient entrés et incrustés dans mon cou. Je me reposai un moment sur l'herbe, puis je retraversai la rivière pour aller reprendre mes habits. On emporta l'autre à *l'hôpital*. Il n'en sortit que huit jours après, pour venir me voir. C'était un immense brigadier. Je ne sais pas ce qu'il est devenu depuis. C'est de l'ingratitude de ma part, car je lui ai dû un immense bonheur.

Je revins à Paris, presque content de n'avoir pas réussi à m'établir si loin du théâtre de la banlieue. Je n'appris que plus tard comment j'avais échoué, et je me remis à chercher de nouveau des leçons; mais je n'en trouvai pas pendant quelque temps.

VIII

JE RENCONTRE VASSEUR. — DEUX PÈRES. — J'AI UNE CHAMBRE A MOI.

Un jour, je rencontrai dans la rue un homme qui m'arrêta et que je ne reconnus pas d'abord; lui aussi avait été maître d'étude dans la pension où j'avais connu Mazeau, mon « ami » de Châlons. Ce fut lui, Vasseur, qui me raconta la perfidie; Mazeau, avec lequel il était en correspondance, lui avait conté l'histoire et s'en était vanté; mais son triomphe avait été court; il n'avait pas tardé à être expulsé du collège.

— J'ai beaucoup et souvent pensé à vous, me dit Vasseur; j'ai fondé un petit établissement, d'abord un externat et un enseignement mutuel; mais le local est très beau, le quartier populeux, et je suis seul dans le quartier; les élèves affluent, et on m'a presque forcé de prendre des pensionnaires; j'avais d'abord restreint l'enseignement à ce que je sais, c'est-à-dire aux premiers éléments;

mais voilà que les parents ont voulu du latin et du grec : préparer leurs enfants pour entrer au collège et y faire leurs études en restant dans la pension. Venez avec moi; nous ferons deux frères; je ne vous donnerai pas d'argent, du moins pour commencer; vous serez toujours, en attendant, bien logé et bien nourri; et puis, si ça va bien, je vous ferai une bonne part dans les recettes; nous serons comme associés.

Le logement et la nourriture étaient devenus une sorte de problème quotidien depuis mon retour de Châlons; cette offre était donc la manne du désert. Et puis, si je contribue à la prospérité du nouvel établissement, j'aurai une bonne part et serai associé! C'était la première fois que je trouvais une occasion de gagner ma vie, sans que ça se présentât sous une forme humiliante; quoiqu'on payât médiocrement mon travail, il semblait toujours que ce prix fût une grâce et une aumône, et j'étais toujours un peu embarrassé en le recevant.

Par une bizarrerie étrange, en effet, l'argent, qui, sans valeur réelle, n'est qu'un signe représentatif du travail et des denrées, a fini par l'emporter sur les denrées et le travail, comme le portrait d'une botte de carottes, botte qui coûte six sous, peut arriver à se vendre cent mille francs, s'il est l'ouvrage d'un peintre célèbre et à la mode, et surtout mort.

Vous donneriez pour dix sous la valeur de mille francs d'ouvrage ou de marchandises; celui qui donne les dix sous, qui donne l'argent, se croit, se sent supérieur à celui qui le reçoit, et celui-ci même sent et accepte son infériorité.

Dans cette circonstance, au contraire, je rendais un service; on demandait, on priait. J'étais le supérieur; en ma qualité d'homme juste et bon, je me contentais de l'égalité, mais elle ne me serait pas contestée.

J'acceptai, et, dès le lendemain, je m'installai chez Vasseur, au haut de la rue Rochechouart.

IX

ÉMILE DE GIRARDIN. — LAUTOUR-MÉZERAY. — ALEXANDRE DUMAS.
NOURRIT. — AUBAC.

Deux circonstances avaient ranimé mes espérances pour un avenir poétique.

Il y avait alors au coin de la rue de la Chaussée-d'Antin et de la rue Saint-Nicolas, où j'ai demeuré quelque temps, un café appelé café Muriot. Quand j'étais en fonds, j'allais de loin en loin y déjeuner le matin, — une tasse de café au lait et deux petits pains.

J'y rencontrais parfois deux hommes qui, eux, déjeunaient somptueusement « à la fourchette »; l'un, jeune, mince, le regard incertain, les cheveux châtain clair, la voix grêle, semblait un étudiant; l'autre grand, fort, figure vulgaire, voix rauque et éclatante, et balbutiant souvent. — J'appris que c'étaient MM. Emile de Girardin et Lautour-Mézeray, qui venaient de publier *le Voleur* et qui, disait-on, gagnaient à cette publication beaucoup

d'argent. Je parcourus ce journal, fait avec des ciseaux ; cela abaissait beaucoup les nuages.

L'autre incident était plus sérieux.

Mon ami le pharmacien connaissait un autre pharmacien qui était parent du célèbre chanteur Nourrit.

Ce second pharmacien connaissait un jeune homme appelé Aubac, qui était employé dans les bureaux du duc d'Orléans, — depuis et bientôt Louis-Philippe ; — c'est dans ces bureaux qu'était alors employé *Alexandre Dumas*, — on allait jouer *Henri III*. — Aubac, je ne sais comment, eut en main le manuscrit ou une copie du manuscrit de la pièce ; à ce moment, tous les employés de la maison du duc d'Orléans voulurent faire des drames ; pourquoi pas aussi bien que ce M. Dumas, qui, après tout, n'était qu'un copiste comme eux et avait moins d'appointements que la plupart d'entre eux ? Aubac me proposa de faire un drame à nous deux.

Je me rappelle deux circonstances de ce manuscrit, qu'Aubac vint nous lire. La première, c'est que Henri III, à la fin d'un acte, annonçait son intention de se déclarer chef de la Ligue, ce qui détruisait tout l'effet d'une belle scène de l'acte suivant. — Cela fut changé aux répétitions. — La seconde, c'est que la duchesse de Guise, se voyant surprise et ne sachant comment faire évader Saint-Mégrin, lui offrait, dans son égarement, de

le faire descendre par la fenêtre en se pendant, par les mains, à une magnifique chevelure que mademoiselle Mars n'avait pas, mais qu'elle eût néanmoins déroulée avec plaisir. Ce coup de théâtre fut abandonné, parce que, pour la vraisemblance, et pour que cette idée pût entrer un moment dans une tête, il eût fallu qu'il y eût dehors au moins vingt mètres de cheveux.

J'assistai à la première représentation. Comme je faisais queue en dehors du théâtre, je vis Dumas qui s'arrêta, parla à deux femmes placées devant moi et baisa la main à l'une d'elles. Le succès fut très grand, très bruyant ; j'étais enivré.

— Eh quoi ! me disais-je, c'est donc possible qu'un homme qui n'était rien hier arrive aujourd'hui à cette gloire ? Peut-être il y a dans la salle une jeune fille qu'il aime et à laquelle il a dit : Attendez-moi !

Et elle l'a attendu, et elle triomphe avec lui, et demain il lui dira : « J'ai tenu ma parole, me voici, je vous apporte une couronne... »

Ah ! il faut travailler, il faut réussir.

X

LAFRESNIE. — DÉPART POUR PRENDRE LA BELGIQUE. — LE CORPS DE GARDE DE LA PLACE CADET. — JE PRENDS MA PLACE. — TROIS FRANCS.

Me voici donc chez Vasseur!

On me logea dans une mauvaise petite chambre, meublée d'un lit dont un pied cassé avait été remplacé par une chaise, quelque chose comme une table et une seconde chaise.

Ça m'était égal.

Je mangeais avec le maître et la maîtresse de la maison.

Lui était un ancien sous-officier. Il avait gardé la raideur et le col noir en baleine; le visage était d'un singe, moins l'intelligence et la vivacité du regard. La femme, encore jeune et grasse, était une blonde avachie, aussi vulgaire que lui, et avait dû être ouvrière piqueuse de bottines.

Le premier dîner fut un festin en mon honneur. J'annonçai que je me réservais trois soirées par semaine, y compris mon cher jeudi.

— Toutes les soirées si vous voulez, me répondit Vasseur ; nous ne sortons jamais.

Quant à moi, sauf le jeudi, je tenais peu à ma liberté. Édouard avait quitté la pharmacie et demeurait chez un oncle; Ferdinand était redevenu secrétaire de... quelqu'un.

Au second dîner, au moment où madame Vasseur apportait le café, elle s'écria :

— Il me semble qu'on fait bien du bruit dans la classe ; voyez donc.

J'allai voir : on ne faisait aucun bruit ; je revins, le café était bu.

Je ne compris que le lendemain, lorsque madame Vasseur, apportant encore le café, entendit encore du bruit dans la classe.

De ce jour, je me levais de table sans rien dire lorsque je voyais madame Vasseur quitter sa place pour aller chercher le café.

Presque tous les dimanches venait un autre ancien sous-officier, camarade de régiment de Vasseur. Ce jour-là, le dîner se prolongeait, et, moi, je quittais la table un peu plus tôt. On buvait beaucoup de vin d'abord, puis ensuite beaucoup d'eau-de-vie, et on fumait jusqu'à onze heures ou minuit, quelquefois plus tard.

Un dimanche soir, voici le dialogue qui eut lieu :

— Dis donc, Lafresnie, te rappelles-tu la Belgique?

— Si je me rappelle la Belgique, Vasseur? Tu me demandes si je me rappelle la Belgique? Et le

faro donc! crois-tu que je l'ai oublié? ça me fait de la peine que tu me demandes si je me rappelle la Belgique.

— Je ne l'ai pas fait pour t'offenser, Lafresnie; c'est pour te dire que, si j'avais là un millier de lapins comme toi et moi, je voudrais prendre la Belgique. A ta sántě!

— A la tienne. Mille... Ah çà, Vasseur, tu n'es donc plus un homme. Mille Français pour prendre la Belgique; je voudrais la prendre avec cinq cents hommes. A ta santé!

— Avec deux cents. A la tienne!

Puis ils remplissaient leurs verres et les vidaient de telle sorte, que, vers onze heures du soir, ils partirent, se donnant le bras pour se soutenir, et se mirent en route pour aller prendre la Belgique à eux deux.

Mais ce projet n'était pas conduit avec le secret si utile aux grandes entreprises.

Ils chantaient à tue-tête, et on les arrêta au corps de garde de la place Cadet, situé au bas de la rue Rochechouart. On les mit au violon, où, après avoir crié, juré, tempêté et un peu dormi, ils prirent le parti de m'écrire un mot, et je vins les réclamer.

Il me restait de mes dernières leçons un petit trésor composé de quatre pièces de cinq francs. Je le ménageais avec une avarice sordide. Il était consacré à payer mes entrées au théâtre de Mont-

martre, le jeudi. Il fallait qu'il durât jusqu'à ce que Vasseur me donnât de l'argent, selon sa promesse.

Je voyais le nombre des élèves augmenter, et il ne me parlait de rien. Un jour, après de longues hésitations, je lui dis quelques mots à ce sujet.

— Encore un peu de patience, me dit-il; j'avais des dettes que je veux d'abord payer; ensuite nous partagerons en frères.

Mon trésor ne diminuait pas trop vite; le jeudi, je dînais à la pension comme les autres jours; je n'avais donc que trente sous à dépenser; mais, un jeudi, le dîner fut retardé; un autre jeudi, on me pria de rester une demi-heure après le dîner, je ne sais sous quel prétexte, et j'arrivai tard au théâtre.

Je pris le parti de m'en aller avant le dîner; c'était alors le commencement de l'été : j'avais découvert près du théâtre une sorte de verger où, pour quatre sous, je faisais d'excellents dîners : une tasse de lait et un gros morceau de pain bis; quelquefois je remplaçais le lait par une demi-douzaine de belles prunes de reine-claude.

A mesure que l'établissement prenait de l'importance, Vasseur et sa femme avaient fait quelques connaissances. Ils me prièrent d'abord avec timidité de rester un soir ou deux, puis ils sortirent sans rien dire; mais ça m'était égal, pourvu qu'on n'attaquât pas mon jeudi.

Il n'y a dans quatre pièces de cinq francs qu'un

certain nombre de fois vingt-cinq sous. Dépenser quatre sous pour dîner, c'est se montrer assez économe; cependant je ne tardai pas à compter que mon trésor diminuait et que six dîners dépensaient une entrée au théâtre. Que faire quand je n'aurais plus d'argent? Je serais plutôt entré au théâtre de vive force en bousculant les contrôleurs que de manquer une fois de *la* voir.

Il me paraissait évident que Vasseur ne me donnerait jamais d'argent; cependant j'avais décidé que, le jour où j'entamerais ma dernière pièce de cinq francs, je lui demanderais, en attendant l'exécution des magnifiques promesses qu'il m'avait faites, de fixer mes appointements à vingt francs par mois. Ce n'était pas magnifique, mais c'était plus qu'il ne fallait pour le théâtre et pour mes dîners du jeudi; le reste pouvait être ajourné.

En attendant, je ne négligeai rien pour retarder cette crise; je réfléchis que, ayant déjeuné le jeudi matin, il n'était pas du tout nécessaire de dîner le même jour, et qu'il n'y avait rien de si facile que d'attendre le déjeuner du lendemain. Je faisais donc un détour pour ne pas passer devant le verger; les paysans qui le cultivaient étaient souvent, le soir, assis devant leur porte et m'auraient appelé; et ça allait bien comme ça. Je travaillais à un drame en vers dont je n'étais pas mécontent; mais, un jeudi, je vis avec inquiétude madame Vasseur s'affubler de ses plus riches atours.

Je me glissai dehors, un peu plus tôt que de coutume. Le lendemain matin, on ne m'appela pas pour le déjeuner. — Comme je n'avais pas dîné la veille, j'allai à la cuisine, où je me fis donner un morceau de pain et un morceau de fromage, avec un grand verre d'eau.

Madame Vasseur ne me parlait pas et me faisait une mine de chat en colère.

A l'heure de la récréation, Vasseur, après avoir longtemps arpenté la pièce où nous nous trouvions, prit un parti et me dit :

— Vous êtes parti hier sans me parler.

— C'est ce qui arrive souvent quand je n'ai rien à vous dire.

— Vous nous avez mis dans un grand embarras.

— Je le regrette, mais je ne comprends pas comment.

— Nous dînions en ville, madame Vasseur et moi, et nous voulions vous prier de rester.

— Cela m'eût été impossible; je ne suis pas libre le jeudi : je n'ai jamais refusé, malgré nos conventions, de rester les autres soirs pour vous obliger; mais, le jeudi, c'est impossible.

— Alors, nous sommes à vos ordres ?

— Il vous est facile de ne pas sortir un jour par semaine, lorsque, moi, je consens à ne sortir que ce jour-là.

— Vous ne vous gênez pas!

— Je ne connais aucune raison de me gêner plus

que je ne l'ai fait jusqu'ici. Rappelez-vous nos conventions; j'ai tenu et dépassé de beaucoup les miennes...

— D'abord, le jeudi, vous rentrez trop tard.

— Je ne suis pas un de vos élèves, et je rentre quand il me plaît.

— Je vous avertis qu'à onze heures, à l'avenir, la porte sera fermée.

Je haussai les épaules; c'était l'heure de la classe; il me quitta.

Mais, le soir, pendant le dîner, où ni l'un ni l'autre des deux époux ne m'avaient parlé, je vis que Vasseur buvait outre mesure. Je pense que, après le café, l'eau-de-vie ne fut pas épargnée. Toujours est-il que je travaillais dans ma chambre, vers dix heures du soir, lorsqu'on frappa à ma porte.

— Entrez!

Il entra; il était ivre.

— Eh bien, me dit-il, vous allez bien avec la chandelle, vous! C'est une ruine. Je vous avertis qu'à neuf heures je veux que tout soit éteint ici.

— Vous êtes fou.

Il me regarda d'un air hébété et s'en alla; mais, quelques instants après, il remonta avec deux pistolets.

— Vous m'avez *manqué*, dit-il; vous allez me rendre raison.

— Nous causerons de cela demain; allez vous coucher.

— Vous m'insultez encore; descendons au jardin... ou bien il n'y a pas besoin de sortir, prenez l'autre pistolet.

Il posa un pistolet sur mon lit, arma celui qu'il avait gardé et le dirigea vers moi; je crus pouvoir alors réclamer et m'attribuer le choix des armes; je pris une chaise, et, d'un coup que je lui assénai sur la tête, je le jetai à terre. Il tira, en tombant, son coup de pistolet, dont la balle s'aplatit sur la muraille. Je jetai l'autre pistolet, par la fenêtre, dans le jardin; je fis un paquet de ce qui m'appartenait, et je passai par-dessus lui; il s'était endormi. En descendant, j'appelai madame Vasseur.

— Madame, lui dis-je, votre mari est là-haut; il vous demande.

Et je sortis de la pension Vasseur.

J'allai passer la nuit dans la plaine, en face de *sa* maison et sous *ses* fenêtres. Une veilleuse éclairait doucement les rideaux de sa chambre.

J'étais surexcité : par un phénomène voisin du somnambulisme, mon esprit et mon âme s'absentèrent de mon corps, pénétrèrent dans la chambre virginale, *la* regardèrent et *la* virent dormir. Qu'elle était belle! et je fis des vers; je me les rappelle encore, — je pourrais les écrire ici, — je *défiais le destin!*

L'aube ne tarda pas à paraître; mon rêve se dissipa; j'en fus réveillé par cette petite brise fraîche qui s'élève un peu avant l'apparition du soleil.

J'avais froid, j'avais faim; je vis ma situation clairement et en prose; j'étais sans asile, avec trois francs dans ma poche, et rien ne me prouvait que j'aurais jamais de toute ma vie d'autre argent que ces trois francs.

XI

LE SECRET DES CHAUSSONS DE POMMES. — LE CENSEUR CLERQ.
SOUVENIRS DU COLLÈGE. — M. GIRAUD.

Je songeai à aller chercher un asile dans une sorte de petit hôtel situé dans une rue étroite. J'ai revu le nom de cette rue en passant à mon dernier voyage à Paris; mais je ne suis pas entré dedans. Je ne sais si elle est encore ce qu'elle était alors, une ruelle assez sale; elle va de la rue de la Chaussée-d'Antin à la rue de l'Arcade et s'appelle rue Saint-Nicolas.

J'y avais déjà logé; on me connaissait, et on ne me demanderait pas d'argent d'avance.

Je passais naturellement devant le collège Bourbon. Je m'arrêtai un instant et pensai : « On nous disait que cette éducation nous conduirait à tout! » Je vis accroupie au coin du portail, sur les marches de l'escalier de pierre, une vieille femme qui, l'hiver, excitait tous les matins notre convoitise en nous vendant des *chaussons*, —

c'est une espèce de gâteau consistant en une gaîne de pâte enveloppant des morceaux de pommes. — Ils étaient maintenus très chauds au moyen d'une chaufferette cachée que nous ne découvrîmes qu'en rhétorique et qui fut notre premier désillusionnement dans la vie. Pendant tout le temps des classes précédentes, nous avions accepté les « chaussons » comme « sortant du four », ainsi que l'annonçait la vieille femme.

Un autre désillusionnement ne devait arriver que longtemps après ; un jour que, ayant moins faim que ce jour-là, je retrouvai la même femme toujours accroupie à la même place, je voulus encore m'offrir le régal d'un chausson de pommes. Cette dernière fois, j'y mordis du bout des dents et j'en fis l'autopsie ; il n'y avait dedans que les épluchures et les morceaux gâtés des pommes réservées à d'autres pâtisseries. Néanmoins, pendant six ou sept ans, les chaussons de pommes avaient fait nos délices. C'était l'enjeu le plus ordinaire de nos gageures.

Ce jour-là, après une nuit passée dans la plaine, j'avais très faim, je n'avais pas dîné la veille ; j'achetai deux chaussons, et je me mis à les dévorer sur les marches mêmes du collège ; en redescendant pour me diriger vers la rue Saint-Nicolas, j'en avais encore un à la main, dont je n'avais mordu qu'une bouchée, lorsque je rencontrai le censeur Clerq.

C'était une des figures les plus sévères que j'aie jamais connues; il était redouté, mais non haï, parce qu'on reconnaissait qu'il était juste, et que, dans certains cas, on l'avait trouvé bienveillant.

J'avais, pour mon compte, eu à me louer de lui plusieurs fois ; c'était à lui que j'avais dû, lors de mon affaire avec le professeur Foy, de n'être chassé que pour quelques mois. Je pensai un moment à l'éviter, mais il m'avait reconnu et vint à moi en me tendant la main. Puis il me dit, avec l'un des trois ou quatre sourires que j'ai vus en huit ans dérider son front :

— Ah! ah! vous aimez encore les chaussons de pommes!

Je me sentis rougir de la pudeur des pauvres, et je crus devoir expliquer, ou plutôt mentir.

— Oui, je passais devant le collège... et j'ai voulu... voir si je les aimerais encore.

Ma rougeur, mon embarras, ne lui échappèrent pas. Il me regarda fixement. Je détournai les yeux. Il me prit encore la main, passa mon bras sous le sien et me dit :

— Venez un peu chez moi; je veux causer avec vous.

J'obéis machinalement. — Nous gravîmes deux étages, et je me retrouvai dans ce petit appartement de deux pièces où je n'étais jamais autrefois entré que coupable et inquiet, lorsqu'un garçon de classe m'avait fait entendre ces mots :

— Le censeur a dit comme ça que vous montiez chez lui après la classe.

Il me fit asseoir.

— Mon ami, me dit-il, depuis que vous avez quitté le collège, je me suis souvent informé de vous à ceux de vos camarades qui y sont encore; personne n'a pu me dire ce que vous étiez devenu. Cela m'a chagriné. Je me suis toujours intéressé à vous ; vous étiez une de nos gloires. Et puis, aujourd'hui, je puis vous le dire, nous sommes maintenant deux hommes : vos fautes mêmes ne me déplaisaient pas tout à fait; elles avaient pour cause l'exubérance de la jeunesse forte et vigoureuse, vous vous rappelez : *Amo in adolescente quod resecari possit!* (J'aime que dans un jeune homme il y ait à émonder !) Je m'inquiétais d'apprendre qu'on ne vous rencontrait sur aucune des routes que l'on suit d'ordinaire en sortant du collège. Que faites-vous, maintenant?

— Ne me le demandez pas, répondis-je d'une voix sourde et qui avait peine à sortir de ma gorge.

— Au contraire, je vous le demande; je veux le savoir... surtout parce que je crains de le deviner.

— Eh bien, je vais vous le dire; aussi bien, j'ai sur le cœur la tromperie de cette éducation absurde que vous nous donnez. J'avais avec beaucoup de peine *obtenu* une place où, en travaillant

quinze heures par jour, je gagnais ma nourriture. Cette place, je l'ai... *perdue* hier; je n'ai pas dîné, j'ai couché dans la rue, et ces chaussons de pommes que je mangeais tout à l'heure, c'était mon déjeuner, déjeuner que je ne pourrai renouveler qu'un petit nombre de fois.

— Ah! mon ami, je m'en doutais. Eh bien, je vais reprendre mon ancien métier et vous gronder. Pourquoi n'êtes-vous pas venu à moi?

— J'ai vu tous nos camarades, nos études finies, s'envoler comme des oiseaux délivrés et entrer dans la vie avec une curiosité joyeuse; moi seul, j'y tombais comme dans un désert sombre : j'étais à la fois triste et honteux; je me suis caché.

— Je vois que nous avons beaucoup à causer, mais c'est l'heure de mon déjeuner; vos chaussons de pommes ne vous empêcheront pas de partager mon modeste repas.

— Merci!

— Allons, allons, il faut m'obéir encore une fois.

Nous nous mîmes à table; le repas se composait d'œufs sur le plat, d'un reste de pâté et d'un morceau de fromage.

Je répondis franchement à ses questions. Il me dit :

— Résumons. Vous n'avez ni par vous-même, ni par vos parents, les ressources nécessaires pour suivre des cours de droit ou de médecine; une seule carrière vous est ouverte, c'est

celle que j'ai suivie, et par les mêmes raisons que vous, — c'est l'enseignement. Cette carrière mène lentement à une médiocre aisance avec beaucoup de travail, mais elle est honorable et assez indépendante... Et puis... qui sait? elle peut quelquefois s'étendre ou s'élever. En attendant, nous vous trouverons une position qui ne vous laissera pas regretter celle que vous avez *perdue*... Dès aujourd'hui, je vais causer de votre affaire avec le proviseur Legrand; il a, comme moi, gardé un bon souvenir de vous. Venez me voir demain entre les deux classes; j'espère que j'aurai une bonne nouvelle à vous donner.

J'étais ému, je sentais mes yeux humides. Cette bonté était d'autant plus touchante qu'elle n'avait aucun apparat, qu'elle conservait même dans son expression et son allure un peu de la brusquerie ordinaire du *censeur*.

J'allai demander une petite chambre tout au haut de l'hôtel de la rue Saint-Nicolas, et le lendemain j'étais au collège à l'heure indiquée.

— Tout va bien, me dit l'excellent Clerq en m'apercevant. Vous rentrez dès demain ici; vous êtes professeur suppléant. C'est d'ordinaire peu de chose : trois francs par classe, et on n'en a pas tous les jours. Mais votre mauvais destin est conjuré, et vous tombez sur une chance favorable. Giraud, le professeur de cinquième, se dit malade. Il demande un congé. Vous allez prendre

sa classe. Il vous l'abandonnera tant que nous n'exigerons pas qu'il la reprenne. Ce gros et gras monsieur a souvent des maladies dont nous ne sommes pas dupes. Sa classe l'ennuie, mais il ne peut pas la quitter officiellement, parce qu'il perdrait en même temps des répétitions lucratives qu'il n'a chez lui que parce qu'il est professeur au collège. Il sera enchanté de ne pas mettre les pieds ici jusqu'aux vacances, excepté une fois par mois, pour toucher ce qui lui reste de ses appointements, après que vous aurez prélevé vos trois francs par classe. Vous aurez à aller le voir de temps en temps pour le tenir au courant et lui demander des conseils, si toutefois il vous confie où il demeure. Pour mon compte, je l'ignore. Il fait adresser ses lettres ici et les fait prendre deux ou trois fois la semaine. Vous entrez en fonctions demain.

— Merci! je suis rassuré; mais la classe de M. Giraud n'est-elle pas la première division?

— Oui.

— Celle où j'ai fait « ma cinquième », sous M. Chambry.

— Précisément.

— Alors, il me revient un souvenir; il faut que nous y allions un moment ensemble.

— Pourquoi?

— Vous l'allez voir.

Nous allons dans la classe de cinquième, pre-

mière division, et je conduis le censeur Clerq au gradin le plus élevé à droite de la chaire.

— Eh bien, me dit-il, c'est le banc d'honneur.

— Oui... mais regardez.

Et je lui montre mon nom gravé en creux au moyen d'un canif dans le bois de chêne de ce gradin; il y avait là l'ouvrage d'un bon mois.

— Je crois, dis-je, qu'il serait opportun de faire disparaître cette inscription avant que demain je m'assoie dans la chaire.

Clerq esquissa son cinquième sourire et dit :

— Je m'en charge.

Nous remontâmes chez lui; il était embarrassé... il avait quelque chose à dire et ne le disait pas; puis tout à coup il prit un parti.

— A propos, l'économe m'a donné une commission : il m'a remis pour vous... selon l'usage... une petite somme en avance sur vos appointements....

A mon tour, je le regardai en face, et à son tour il rougit...

— Excellent homme! lui dis-je, ce n'est pas du tout l'usage, et l'économe ne vous a donné aucune commission.

— Ah! vous m'ennuyez! Ce petit garçon me met depuis un quart d'heure dans un embarras... comme s'il était le censeur et moi un écolier en faute, comme il y était si souvent! je suis bien bon, de mettre ainsi des gants. Voici cinquante francs que vous me rendrez à la fin du mois,

lorsque vous en toucherez à peu près cent cinquante, car il faut défalquer les dimanches. Je vais vous dire, comme autrefois : Ne vous avisez pas de raisonner; d'ailleurs, allez-vous-en! j'a affaire. Je pense que vous n'avez pas oublié l'heure des classes, ni les auteurs qu'on explique en cinquième.

Le lendemain, il m'installa lui-même et fit un petit *speech* aux élèves.

C'est un métier assez difficile que celui de professeur suppléant, de « remplaçant », comme disent les élèves. Il est de tradition, pour les élèves, que c'est quelque chose de gai, et il est difficile d'échapper à la tradition. Le suppléant ne connaît pas les élèves comme le professeur; il ne sait ni le caractère, ni les qualités, ni les défauts de chacun; il ne sait pas qui il faut surveiller et mettre *sous verge*, comme disent les cochers, ni à qui, sans se tromper, on peut attribuer un *forfait* dont l'auteur est inconnu.

Il y a bien une liste par ordre de places; mais, généralement, quand le « remplaçant » est signalé, on a exécuté une sorte de bal masqué en changeant de places, et, quand il croit avoir affaire aux premiers, ce sont les *cancres* qui occupent le banc d'honneur et répondent pour eux; les punitions qu'il pourrait infliger tomberaient à faux; on récite des leçons, on lit des devoirs de la semaine précédente.

Le plus sage, quand un professeur suppléant n'a qu'une, ou deux, ou trois classes à faire, est d'occuper l'attention des élèves par des traductions improvisées sur le texte, par des lectures avec commentaires, par des questions sur les études antérieures de la classe. J'échappais à une partie de ces difficultés, en faisant la même classe plusieurs mois ; j'avais le pouvoir et les moyens d'action du *titulaire*.

Cependant Giraud fit une fois ou deux une apparition de deux ou trois jours, et, pendant ce temps, mon protecteur Clerq me confiait une autre classe accidentellement vacante, n'importe laquelle, de la septième à la rhétorique, et je me tirai d'affaire en ne tentant pas de suivre ou de renouer un fil que l'ennemi avait soigneusement coupé. Lorsqu'on essayait d'égayer la classe et la situation par quelque « farce », je laissais faire; si la chose était drôle, gaie et surtout nouvelle, je souriais, je laissais rire un peu, puis je disais : « Très drôle ! » ou : « Assez drôle. Maintenant remettons-nous au travail. »

Mais, si la plaisanterie était banale, inepte ou vieille, je disais très sérieusement et froidement :

— Ça n'est pas drôle, c'est bête! de mon temps déjà, c'était jugé vieux, et on y avait renoncé; je vous crois trop intelligents pour rire de ça; ça ne valait pas la peine de nous déranger de notre travail ; remettons-nous-y bien vite.

Et puis, je l'ai déjà dit, j'étais un peu légendaire; les *grands* d'alors, qui étaient *petits* quand, moi, j'étais déjà *grand*, racontaient mes succès et mes quelques traits d'indiscipline en les exagérant, ce qui, réuni, m'avait donné, en ce temps-là, une grande popularité.



XII

RETOUR DE MA MÈRE. — LA PENSION LABBÉ. — MONTMARTRE.
C'EST TOUJOURS MON CHEMIN.

Ma classe allait donc très bien, et j'étais un vrai Crésus, avec mes cent cinquante francs par mois à peu près, lorsque je dus prendre ma mère avec moi.

Un des grands chagrins de mon enfance, qui en avait eu plus que la part ordinaire, avait été la désunion de mes parents. Cela avait fini par une séparation amiable, avec le concours d'un congrès de parents et d'amis. Il avait été convenu que mon père, qui avait quelque raison de redouter le voisinage de sa femme, lui ferait une pension mensuelle payable dans son pays, en Touraine, mais suspendue de droit aussitôt qu'elle rentrerait à Paris.

Ma mère, qui n'avait vu dans la première application de ce traité qu'un changement de place, s'y était soumise sans observation; mais, après avoir parcouru toute la province, elle était revenue à

Paris. Mon père, rendu brave par la peur, tint bon et ne donna plus d'argent. J'annonçai que je me chargerais de ma mère, et je la pris avec moi; je fis part à Clerq de ce qui m'arrivait :

— Ça veut dire, me dit-il, que vous avez besoin de gagner plus d'argent; je vais m'occuper de ça.

Quelques jours après, il me dit :

— J'ai trouvé votre affaire, mais il faut ceindre vos reins; ça sera dur, : il s'agit de prendre, dans la pension Labbé, l'étude et les répétitions de la *troisième*, de la *seconde* et de la *rhétorique*, sans abandonner votre position ici. Si vous voulez coucher à la pension, ça vous donnera quelques heures de sommeil de plus.

— Au contraire, lui dis-je, j'ai loué une maison à Montmartre.

— Mais la pension Labbé est rue de la Pépinière.

— Je le sais.

— Ça vous fait au moins trois quarts d'heure de marche le matin et autant le soir.

— Ça me reposera de me réveiller à la campagne et d'y retourner.

— Mais vous savez que pluie, grêle, tempête ne sont pas raison suffisante pour ne pas être à l'heure précise et à la pension et ici?

— J'y serai

— Alors je vais dire que vous commencez... Quand?

— Hier, si c'était possible ; il faut que ma mère vive dans l'aisance.

— Vous serez nourri, logé si vous voulez, et vous recevrez quatre-vingts francs par mois.

— C'est convenu, merci.

— C'est aujourd'hui samedi, vous commencerez lundi.

Ce que je ne disais pas à Clerq, c'est que, pour aller de la rue de la Pépinière à Montmartre et de Montmartre à la rue de la Pépinière, c'était mon chemin de passer devant la maison qui faisait l'angle de la rue du Rocher et de la rue de la Bienfaisance.

Il est vrai d'ajouter que, pour que ce fût mon chemin, il fallait l'allonger un peu. Ajoutons encore, pour tout dire, que, quel que fût l'endroit où je dusse aller, c'était toujours mon chemin de passer devant cette maison.

XIII

SCRIBE. — FRÉDÉRIC DE COURCY. — THÉAULON. — LE FIGARO. — MOMENTANÉMENT COCHER DE FIACRE. — JE RAPPORTE MON TITULAIRE.

Pendant ce temps, je faisais toujours des vers et des plans de pièces de théâtre; j'avais écrit à M. Scribe, qui était alors le maître du théâtre. Il était fort en garde contre ce genre de tentative, et, comme il me l'a raconté depuis, il avait toujours, toute faite et prête d'avance, une lettre à laquelle il n'y avait que l'adresse à mettre. Il m'en envoya un exemplaire : « Sa santé affaiblie l'obligeait à renoncer à tout travail au moins pendant un temps assez long; il regrettait infiniment, etc. » Cette lettre envoyée à mon adresse, il en écrivit une semblable qui attendit la prochaine occasion.

J'avais écrit à M. Frédéric de Courcy, — un demi-dieu dans l'Olympe du vaudeville, où Scribe était dieu; — il m'avait engagé à aller le voir. Je lui avais montré une sorte de vaudeville; il y avait trouvé des « détails charmants »; mais le sujet était

mauvais; il m'engageait à en traiter un autre. Je voulais écrire à Théaulon; je ne pus me procurer son adresse, et c'était là sans doute que je me fusse utilement adressé. Théaulon, avec beaucoup d'esprit et de gaieté, était prodigue comme un pauvre qu'il était, connaissait les temps difficiles, et eût mieux compris ce que je voulais ou pouvais faire.

En général, c'est aux pauvres qu'il faut demander.

J'essayai autre chose : *le Figaro* était alors — 1829 — un journal fort à la mode; il n'existait, il faut le dire, que quatre ou cinq journaux à Paris et pas du tout en province. Avant d'entrer dans la pension Labbé, je trouvais tous les jours une heure pour lire les journaux — les journaux littéraires surtout — dans un cabinet de lecture. Une fois que j'eus pris ce supplément de besogne, je n'eus plus que le dimanche, mais j'y passais deux ou trois heures : je lisais tous les numéros de la semaine précédente, et je m'essayais à écrire des articles de journaux, surtout des pièces de vers. Les journaux, en ce temps-là, ne se piquaient pas de repousser les vers, comme ils font aujourd'hui.

C'est également avant mon installation chez M. Rivaux, successeur de M. Labbé, qu'il m'arriva l'épisode que voici :

Un soir, je soupais au café Douix, au passage de l'Opéra, d'une limonade dans laquelle je trempais un petit pain ; je me permettais de temps en

temps ce luxe, parce que ça me coûtait douze sous et que je lisais pour rien tous les journaux. C'était mon titulaire Giraud qui m'avait fait connaître ce café ; il ne voulait pas qu'on sût son domicile, et il me donnait des rendez-vous au café Douix, lorsqu'il avait à me parler relativement à sa classe. Il y déjeunait habituellement.

Un jour, cependant, il fut réellement malade et m'écrivit d'aller le voir chez lui ; — c'est alors qu'il m'avait prié de ne donner son adresse à personne.

Donc, je soupais chez Douix d'un riz au lait et j'occupais une table assez près du comptoir. Deux jeunes gens entrèrent ; ils étaient vêtus de l'uniforme de l'École polytechnique. L'un d'eux d'abord parla à demi-voix à madame Douix, puis tous deux parlèrent à la fois. Ils semblaient fort embarrassés.

— Comment, madame, vous ne savez pas son adresse ?

— Non.

— Cependant il déjeune ici tous les jours ; vous le connaissez bien.

— Depuis plus de dix ans.

— Voici, madame, ce qui nous arrive ; nous sommes d'anciens élèves de M. Giraud...

A ce nom, je prêtai involontairement l'oreille.

— ..... Il nous a fait l'honneur d'accepter un dîner qui s'est un peu prolongé, il est... malade... sur le boulevard... dans un fiacre ; il ne veut pas ou ne

peut pas nous donner son adresse; l'heure où nous devons être rentrés à l'École approche ; que faire?

— C'est embarrassant, dit madame Douix.

— C'est désolant; il n'y a plus qu'une chose à faire : c'est de garder le fiacre à l'heure jusqu'à demain matin, en laissant M. Giraud sous la garde du cocher.

Je me levai et leur dis :

— Pardon! Est-ce de M. Giraud, professeur au collège Bourbon, qu'il s'agit?

— Oui, monsieur.

— Je puis vous tirer d'embarras; je sais son adresse.

— Oh! merci! quelle reconnaissance! Dites bien vite.

— Il m'est interdit de la dire.

— Mais alors, ça ne nous sauve pas.

— Ça vous sauve; présentez-moi au cocher, et allez-vous-en à l'École dormir sur les deux oreilles; moi, je reconduirai M. Giraud chez lui.

Remerciements, poignées de main; on me mène au fiacre, on fait le compte avec le cocher, et on lui dit de façon que je puisse l'entendre : « Vous êtes payé jusqu'à minuit, avec un fort pourboire; » et mes deux jeunes gens se dirigent vers l'École au pas accéléré.

J'ouvre le fiacre; il contenait une masse inerte, un tas : c'était mon titulaire ivre mort. Je monte

avec lui ; je me blottis aussi loin de lui qu'on peut être loin de quelqu'un dans un fiacre ; je donne l'adresse au cocher, et les chevaux, après quelque hésitation, commencent à marcher.

Le séjour aussi près d'un homme aussi ivre avait des inconvénients qui ne tardèrent pas à devenir insupportables. Je tire le cocher par son carrick. Les cochers, alors, portaient des carricks à trois collets, mode inventée, je crois, par les fashionables du Directoire et fort démocratisée depuis. Le fiacre s'arrête, et je dis au cocher :

— Je vais monter à côté de vous.

— Montez.

Je monte, et nous nous remettons en route ; mais notre homme faisait des discours et essayait de sortir par les portières ; nous arrêtons encore, et nous tenons conseil.

— Écoutez, cocher, vous allez monter dans la voiture, et, moi, je conduirai.

— Savez-vous conduire ?

— Parfaitement ; je sors d'une très bonne maison.

— Alors, conduisez.

Naturellement, je n'avais jamais essayé, et je ne me sentais guère d'aplomb élevé sur ce siège vacillant. Quand le fiacre penchait et que j'avais peur de tomber, je me retenais en tirant sur les guides, et alors les chevaux , qui ne demandaient pas mieux, faisaient semblant de croire que je voulais les arrêter et ne bougeaient plus. Je les frappais

du fouet; ils se remettaient en route avec une saccade qui compromettait de nouveau mon équilibre; je me reprenais aux rênes, et ils s'arrêtaient.

Cependant je finis par obtenir un peu plus d'aplomb, et nous prîmes une sorte de train paisible et lent, mais à peu près régulier. C'était à Montmartre que demeurait Giraud, mais à moitié colline, sur le chemin neuf, tandis que, moi, j'habitais le plus haut de la colline, au sommet du chemin vieux.

Pour aller du café Douix à la barrière Blanche, le chemin était de passer devant l'Opéra. — Par malheur, nous y arrivions précisément au moment de la sortie; des équipages, des fiacres sillonnaient plus ou moins rapidement la rue. Je ne crois pas qu'il y en ait trois que j'aie manqué d'accrocher : les cochers juraient et me lançaient des coups de fouet; le mien me tirait par ma redingote et me criait : « Arrêtez, je veux sortir; » je ne lui répondais pas, et je distribuais à peu près également mes coups de fouet entre mes chevaux et mes agresseurs.

Je finis cependant par gagner des rues plus calmes et plus larges, surtout par l'absence des voitures. Nous passons la barrière; nous montons le chemin neuf de Montmartre, et je retrouve, après quelque hésitation, la maison où je n'étais allé qu'une fois. Je descends, je vais sonner à la maison pour prévenir et préparer. On ouvre. Deux femmes en toilette de nuit :

— M. Giraud...

— Est-ce qu'il est mort ?

— Non, M. Giraud s'étant trouvé...

— Il est assassiné ?

— Ma foi, au diable les précautions ! Il est soûl comme une grive, et je vous le rapporte.

XIV

MARTIN DOISY. — LÉON GATAYES. — UN DUEL. — APOLLO VARAÏ. ÉCONOMIES DE SOMMEIL. — UN DEVOIR ACCOMPLI.

Me voici donc installé à la pension Rivaut-Labbé. J'avais là, entre autres élèves, Elzéar Pin, qui a été représentant en 48, que j'ai retrouvé réfugié à Nice en 1853, et qui est, depuis 1871, redevenu député; — puis Martin Doisy, qui doit être quelque part procureur de la République.

A propos de Martin Doisy! Dix ans après, en 1839, c'était rue de la Tour-d'Auvergne, Léon Gatayes arrive un matin :

— Fais vite servir à déjeuner, habille-toi, et partons; j'ai besoin de toi.

Pendant que nous mangeons deux bouchées et que je mets à la hâte des bottes et un paletot, un fiacre s'arrête à ma porte; un jeune homme descend, sonne chez moi, demande Gatayes; Apollo Varaï (je vous présenterai plus tard Apollo Varaï),

Apollo Varaï répond : « Il est *chez lui,* » et introduit le jeune homme.

Gatayes le présente : c'est le fils d'un de ses amis ; il a eu une querelle au théâtre ; on a échangé des « gifles » et des cartes, on va se battre.

— J'ai promis à son père, dit Gatayes, que tu lui servirais de témoin avec moi pour cette affaire : je sais que ça t'ennuie, mais j'ai promis.

Nous commençons par faire ôter au jeune homme des souliers de bal, qu'il avait mis pour « être plus léger », et nous les lui faisons remplacer par de bons gros souliers lacés ; il fallait retourner chez lui ; nous faisons de magnifiques promesses au cocher, et nous arrivons au rendez-vous en même temps que l'adversaire, dans lequel je reconnais mon ancien élève Martin Doisy.

— Comment, lui dis-je, j'ai usé ma jeunesse à vous former le cœur et l'esprit, et voilà où je vous retrouve ? Jamais un pensum ne fut plus mérité !

Presque sans parler, nous étions convenus avec les témoins adverses de ne rien négliger pour qu'il n'y eût pas de blessures graves, et nous étions très proches des combattants, la canne à la main.

Le cérémonial d'usage : Les épées sont en main. — « Allez, messieurs ! » Après quelques dégagements, Doisy, qui, lui, avait des souliers semblables à ceux que nous avions fait ôter à « son ennemi », glisse et reçoit un léger coup d'épée dans les côtes, — une égratignure.

Les témoins interviennent de part et d'autre. Doisy me dit :

— Je suis touché, c'est vrai; mais je tire mieux que lui.

— Oui, mais lui s'en tire mieux que vous, dit Gatayes.

Et moi :

— Avant de mourir, dis-je, jurez à ces messieurs, qui vous ont entendu m'appeler « professeur », que je ne vous ai jamais enseigné que le latin.

A cette époque, Gatayes, souvent choisi pour cet office de témoin à cause d'une certaine expérience, avait été, par Roger de Beauvoir, surnommé « le premier des seconds ». J'en reparlerai en racontant plus tard comment, à ma grande joie, il fut jeté en prison et sur la paille humide des cachots à la suite d'un service de ce genre.

Voici comment se passaient mes journées : les élèves se levant à six heures, je devais être rue de la Pépinière à cinq heures et demie; en hiver, c'est si matin que c'est nuit. Je devais donc quitter Montmartre à quatre heures et demie. L'étude du soir finissait à huit heures, et le souper à huit heures et demie. Mes élèves, les grands, ne se couchaient qu'à neuf heures et demie. C'était donc à dix heures à peu près que je me mettais en route pour Montmartre.

Arrivé à onze heures, j'avais à peu près cinq heures pour dormir. Mais c'était alors seulement que

je pouvais écrire. En effet, je remplissais dans la journée les fonctions de deux hommes. Obligé de rester avec les enfants de mon étude jusqu'à l'heure du départ de la rue de la Pépinière pour le collège, je devais doubler le pas pour être en chaire au collège à l'arrivée des élèves. Je revenais avec eux — études, répétitions, dîner — quand je n'avais pas d'élèves *en retenue* ou travaillant volontairement pendant la récréation, je m'enfermais dans l'étude, et je dormais une demi-heure sur une table, pendant cette récréation, mais c'était rare.

J'étais donc loin d'avoir assez de sommeil; parfois j'avais la tête fatiguée et je me sentais m'endormir en parlant. En classe, j'avais une grosse épingle que je m'enfonçais de temps en temps dans la cuisse, quand je sentais le sommeil m'envahir.

Au bout de quelques mois, ma mère voulut s'en aller ou plutôt changer de place. Elle loua un autre logement à Montmartre, puis un autre; puis elle alla demeurer à Colombes, puis ailleurs. Nous fixâmes sa pension, et je me retrouvai seul, avec une maison trop grande pour moi.

Cette pension, augmentée quand je fus un peu plus riche, lui fut payée toujours exactement, — pendant trente ans qu'elle vécut encore, — et payée même lorsque ça m'était impossible. J'ai mes raisons pour le rappeler.

Chaque fois qu'il m'est arrivé de perdre un parent ou un ami, un sentiment impérieux m'a tou-

jours fait m'examiner sévèrement moi-même et me demander si j'avais accompli mes devoirs à son égard. Quelquefois, je n'ai pas été tout à fait content de moi, et j'ai dû me faire des reproches; mais, quant à ma mère et à mon père, j'ai cette suprême consolation d'avoir été pendant toute leur vie un fils dévoué et prêt à tous les sacrifices, si l'on peut appeler sacrifices ce qui est toujours si usurairement payé par la joie de le faire.

XV

L'ANCIEN TIVOLI. — MONTMARTRE. — MON BOIS. — VICTOR BOHAIN. — NESTOR ROQUEPLAN.

Il y avait alors à Montmartre un parc, presque un bois, entouré de murs où l'on avait établi un « Tivoli », un jardin public où l'on dansait, où l'on tirait des feux d'artifice, etc. ; mais l'entreprise ne réussit pas, peut-être par la cause qui a empêché de prospérer à Paris toutes les tentatives de ce genre, l'incertitude et la variabilité du temps ; peut-être aussi parce que ce bois, comme presque tout Montmartre, était creusé en dessous par l'exploitation des carrières à plâtre et qu'on craignait quelque grave accident en continuant à danser, à cause de la puissance des mouvements cadencés avec précision qui fait que l'on commande de rompre le pas à une troupe de soldats, au moment de passer sur un pont suspendu.

On ne pouvait plus rien faire de ce bois ; je le louai pour deux cent cinquante francs par an ;

l'habitation n'était pas somptueuse. Alexandre Dumas raconte dans ses Mémoires que c'est là qu'il me vit pour la première fois et que j'habitais « le bureau des cannes d'un ancien Tivoli ». Il est probable que c'était vrai : — une petite chambre et un carré qui suffisait à peine à contenir les deux portes quand elles étaient ouvertes. J'étais ravi de ce logement, qui était en effet charmant. De grands arbres, des buissons, des pelouses, une grotte avec une source limpide, la vue s'étendant sur tout Paris, qui la nuit faisait l'effet de la mer, le bruit lointain des voitures rappelant celui des vagues.

C'est toujours par le dehors que mes logements m'ont séduit.

Aucuns voisins.

Je faisais toujours beaucoup de vers, et j'écrivais aussi — quoique avec moins de plaisir — en prose. J'avais lu Rabelais, et j'écrivais des chapitres où j'imitais la forme de ses titres et pastichais assez bien son style. Je mettais de temps en temps quelques-uns de ces chapitres, quelques-unes de ces pièces de vers sous enveloppe, et j'allais le soir — ou plutôt la nuit, car je n'étais libre qu'à dix heures — glisser mon paquet dans la boîte du *Figaro*, appendue sur la maison qui faisait le fond de la cité Bergère, dans le Faubourg-Montmartre; explorant la cité d'un regard craintif, passant d'un air indifférent devant la maison du *Figaro*, si j'entendais des pas, — enfin avec toutes les allures

d'une fille « abusée », qui va déposer son pauvre enfant au « tour » de l'hospice des orphelins.

Au lieu de « qui va », il faut dire maintenant « qui allait », car la fausse morale, la morale de papier a fermé les *tours* et supprimé le mystère, et constate avec orgueil qu'on dépose beaucoup moins d'enfants à l'hospice des Enfants-Trouvés. — Il est vrai qu'on en dépose aujourd'hui beaucoup plus dans les étables à porcs et dans les latrines.

Mon enveloppe glissée dans la boîte, je m'éloignais rapidement, et, le dimanche suivant, je parcourais tous les *Figaro* de la semaine, où jamais je ne voyais une ligne de moi; quelquefois j'y lisais des articles que je me reconnaissais incapable de faire; mais quelquefois aussi, j'en trouvais qui ne me semblaient nullement décourageants. — Devenir l'un des rédacteurs du *Figaro* me paraissait assez glorieux, quoique ce ne fût pas la forme précise de la gloire que j'aurais choisie, et que j'eusse préféré la voir venir à moi sous une autre figure : — un poème, un drame, un roman; — mais ce qui me semblait hors de toute discussion, c'est que, si je parvenais sinon à ce but, du moins à cette étape, ma fortune était faite.

J'avais vu, au café Muriot, Émile de Girardin et Lautour-Mézeray, qui déjeunaient somptueusement, étaient très bien mis et quelquefois arrivaient dans un cabriolet qu'ils laissaient à la porte pendant leur déjeuner, et je savais ou croyais savoir

que ce luxe était dû à leur journal *le Voleur*. On m'avait montré une fois deux messieurs très bien vêtus descendant d'une voiture de maître, à la porte d'un théâtre, et l'on m'avait dit :

— Ce sont deux rédacteurs du *Figaro*.

J'ai su depuis que c'étaient Victor Bohain et Nestor Roqueplan. J'avais été vite ébloui de leur magnificence ; il est vrai que le hasard m'avait fait voir les deux seuls du journal qui pussent produire cet effet : Bohain, richement et cossument habillé ; Roqueplan, très élégant, très soigné, fort à la mode, l'inventeur alors de la large bande en galon de soie sur les coutures du pantalon, invention qu'il inspira au célèbre Schwartz, le grand tailleur de pantalons de la fin de la Restauration.

XVI

LES MENSONGES FORCÉS. — SUR LE MENSONGE. — UN AVOCAT.
IL FAUT ENFONCER LA PORTE.

Quoique beaucoup meilleure que naguère, ma situation n'était pas moins embarrassante; je suivais dans la vie deux routes à la fois : l'une, but véritable de tous mes désirs, vivre libre et vivre de ma plume; l'autre, voyage feint et simulé, sans but, sans désir d'arriver, route que je quitterais aussitôt qu'avec mes vers ou ma prose je gagnerais la pension de ma mère et trois francs par jour pour moi. Sur le premier chemin que je voulais suivre et qui seul conduisait là où je voulais aller, je n'étais pas plus avancé que le premier jour, je n'avais pas fait un pas, et le bon sens m'avertissait de ne pas avouer mes projets; sur l'autre chemin, celui que je ne voulais pas suivre, auquel je ne demandais qu'un pain provisoire et quotidien, je faisais quelques pas et quelques progrès sans le vouloir.

Cette seconde situation était beaucoup plus avouable que la première. Si l'on me demandait : « Que faites-vous? quelle carrière suivez-vous? » je pouvais répondre par un métier correct, placé sur la grand'route fréquentée, et classé dans les métiers qui font vivre honnêtement; mais j'ai reçu de la nature une horreur instinctive du mensonge qui s'était fort accrue par ceci que, dans mon enfance, j'ai beaucoup souffert du mensonge des autres; cette horreur du mensonge ne mérite pas tout à fait ni très légitimement le nom de vertu, car elle a sa racine dans l'orgueil.

Je me souviens qu'un jour — il y a de cela quelques années — un avocat, avec lequel j'avais eu quelques relations cordiales et qui venait me voir de temps en temps, me fit une visite après une longue interruption.

— Vous vous êtes bien porté? Il ne vous est rien arrivé de fâcheux depuis que je ne vous ai vu?

— Je me porte bien, et il ne m'est rien arrivé.

— Alors, tout est bien.

— Vous ne me demandez pas pourquoi j'ai été longtemps sans vous voir?

— Non : je suppose que vous avez eu à faire quelque chose de plus utile ou de plus amusant.

— Non, je vais vous dire la vérité.

— Allez!

— C'est qu'on m a rapporté que vous aviez dit quelque chose de moi.

— Dites ce que c'est, et je vous dirai à mon tour si c'est vrai.

Il me rapporta un propos assez insignifiant, assez bête, qui, paraît-il, le choquait beaucoup, mais que je n'avais pas tenu.

Je réfléchis un moment :

— Non, je n'ai pas dit cela.

— Cependant, on m'a assuré...

J'allai fermer à double tour la porte de mon cabinet, et je revins vers mon hôte.

— Mon cher monsieur, lui dis-je, regardez-moi bien, regardez-vous vous-même, et dites-moi si vous pouvez supposer que, dans aucun cas, je puisse avoir peur de vous; supposons que j'aie dit ce qu'on vous a rapporté, supposons que j'aie dit dix fois, cent fois, mille fois pire, que me feriez-vous? Il n'en resterait pas moins vrai qu'en trois coups de poing je suis certain de vous assommer; alors pourquoi hésiterais-je à vous dire : « Oui, j'ai dit cela. » On ne ment devant un homme que quand on a peur de lui. Ce n'est pas notre cas. J'aurais d'ailleurs quelque raison de vous redouter, j'agirais de même. On peut avoir peur et ne pas faire pour cela une lâcheté. On voit un danger, on a peur, mais on va au danger; il est quelqu'un à qui je ne puis rien cacher et devant qui je ne veux pas rougir : c'est moi.

Mes lettres à elle, mes conversations avec ses trois tantes qui me protégeaient un peu, n'avaient

pas une allure tout à fait franche. On avait applaudi aux premiers pas que j'avais faits dans ma profession classée, acceptée, considérée. Le rêve semblait prendre une forme. Mais je ne voulais pas dire que je suivrais la route commencée, parce que ça n'était pas vrai ; et je n'osais pas dire que je n'attendais que le moment de prendre une autre direction.

D'abord parce que ce métier de poète et d'écrivain, même après quelques succès, aurait été loin de paraître aussi sérieux que celui de professeur ; ensuite, je savais les idées du père : il avait quelque estime pour Rousseau, Voltaire, Diderot, mais son admiration était toute exclusivement pour les écrivains du siècle de Louis XIV. Quant aux contemporains, il ne connaissait de Victor Hugo que certaines exagérations ou certaines affectations. D'Alfred de Musset, il citait quelquefois :

> C'était dans la nuit brune,
> Sur le clocher jauni,
> La lune
> Comme un point sur un *i*.

Si l'on parlait de Lamartine, il souriait et disait :

— Ah ! oui, *le Lac*, *Elvire*, *les Nuages* !

Qu'eût-il pensé d'un homme qui lui aurait paru espérer prendre une place derrière des gens dont il faisait si peu de cas, quoiqu'en réalité je n'aie en aucun temps songé à être ni avant ni après personne et n'aie aspiré jamais qu'à occuper mon petit coin solitaire, isolé, presque désert ?

Il est une observatiou que j'ai eu souvent occasion de faire : c'est toujours en venant du dehors, et en enfonçant la porte ou en crevant les fenêtres, que la gloire et la renommée entrent dans la maison et dans la famille. Les parents, les amis ont rarement découvert le talent d'un parent ou d'un ami ; plus tard, ils acceptent la réputation, en prenant vite leur part d'ami : mais, le plus souvent, ils ne sont pas persuadés que cette réputation soit bien légitime.

XVII

JE VOUS BRULE LA CERVELLE. — UNE MAISON FERMÉE. — LES TROIS TANTES. — UN PARISIEN. — GRÉSILLON.

Je n'allais presque plus au théâtre de Montmartre, sinon un jeudi sur trois ou quatre, en me faisant remplacer à l'étude du soir par un de mes collègues, et encore quelquefois il m'arrivait de voir la loge vide, et je sentais au cœur une sorte de défaillance assez semblable à celle que cause la faim à l'estomac. Mais, de temps en temps, lorsque, vers dix heures du soir, je passais devant la maison de la rue du Rocher, pour rentrer chez moi... ou plutôt pour passer devant cette maison, une fenêtre s'entr'ouvrait, une lettre en tombait, et la fenêtre se refermait vivement.

Il m'arriva par une nuit très sombre de ne pouvoir trouver cette lettre. Je la cherchai pendant plus d'une heure, penché à terre.

Je retrouve sur un des cahiers de notes que je faisais alors :

« Il était plus de minuit, et je cherchais encore ; tout à coup, je suis comme éveillé en sursaut par une voix :

» — Je vous brûle la cervelle.

» — Et pourquoi ?

» — Vous me poursuivez depuis un quart d'heure.

» — Moi ? je ne vous avais pas vu ; mais pourquoi avez-vous peur, étant si bien armé, que vous voulez me brûler la cervelle ? Du reste, voici de l'espace... allez-vous-en.

» — On risque de se faire prendre pour un voleur en restant si tard dans les rues.

» — Vous y êtes bien, vous ! mais, maintenant que je vous vois, je crois qu'on ne vous prendra jamais que pour un imbécile. »

Il paraît que, depuis quelque temps, ce pauvre diable reculait toujours devant moi, qui, la tête penchée en avant, ne le voyais pas ; il s'en alla en grommelant, et est sans doute allé publier qu'il avait été arrêté par une troupe de voleurs et n'avait dû son salut qu'à son courage et à son énergie.

Je pris mon parti de passer le reste de la nuit dans la plaine, en face de la maison, comme j'avais fait le soir de ma sortie de chez Vasseur ; mais, cette fois, moins tristement ; je surveillais, je gardais, je couvais un trésor que j'étais certain de trouver aux premières lueurs du jour ; le jour arrivé, ma lettre trouvée et lue, ce n'était plus alors la peine d'aller jusque chez moi ; je rebroussai che-

min avec ma précieuse lettre; ma journée était commencée; je retournai rue de la Pépinière, tout reposé par cette nuit sans sommeil.

Ma situation était étrange. J'avais été pendant plusieurs années admis dans cette maison, où il n'entrait que les parents et un ou deux vieux amis, — pas trois, — comme un cousin, presque comme un frère; j'étais de tous les plaisirs. La famille était composée du père veuf, d'un fils et de deux filles, et de trois tantes, dont une veuve, une mariée et une restée fille.

La veuve avait deux fils; la seconde en avait un; la vieille fille avait pris, adopté une petite fille de trois ans, assez gentille, très intelligente, et dont tout le monde s'amusait comme d'un joli petit chien, et que l'on appelait, je n'ai jamais su pourquoi, Grésillon; un des fils de la veuve était on ne savait guère où. J'avais quelques années de plus que les trois autres garçons, et j'étais leur providence.

Au collège où ils étaient tous les trois comme moi, mais sans appartenir à la même pension, j'étais un *grand*, j'étais un *fort;* ils avaient communiqué à la famille un peu du respect, ou au moins de la considération que je leur inspirais. Cette famille se trouvait à peu près sans hommes; le père, qui en était le chef, était déjà vieux, d'une santé délicate, et s'occupait de sciences avec passion.

Le fils aîné de la veuve n'était à peu près plus de

la famille. Le mari de l'autre tante n'était pas compté; il était employé dans je ne sais quelle administration, et passait ses heures et ses jours de congé à se promener dans « son » Paris, pour se tenir au courant de ce qui s'y passait. C'est lui qui m'a fourni ce mot que j'ai mis autrefois dans les *Guêpes*.

Un Parisien s'arrête devant une construction commencée et dit :

— Ah çà ! qu'est-ce qu'ils *me* font là ?

Je remplissais donc une lacune; le jeudi, — on n'allait pas encore au théâtre dans ce temps-là, et je crois que le théâtre fut inventé plus tard pour me remplacer, — toute la famille se réunissait le soir pour jouer au loto. Le père, le fils, la sœur aînée et les trois tantes avaient très réellement de l'esprit, une sorte d'esprit mis en commun et qui, modifié par les caractères divers, avait cependant une physionomie et un air de famille, comme Ovide dit des sirènes :

.... facies non omnibus una
Nec diversa tamen qualis decet esse sororum.

(Elles n'ont pas le même visage, cependant toutes se ressemblent, comme il convient à des sœurs.)

Aussi ce jeu de loto, qui n'était joué ni rigoureusement ni sans interruption, et auquel il était impossible de perdre trois sous dans la soirée, quelque

acharnée que se montrât la mauvaise fortune, était-il très gai et très charmant. Je ne nierai pas cependant que je n'eusse trouvé aussi très charmant un jeu qui aurait consisté à rester assis sur des pointes de fer pendant trois heures en face ou à côté d'*elle*.

Grâce à moi et sous ma responsabilité, les trois jeunes gens pouvaient goûter certains plaisirs de leur âge qui, sans moi, leur eussent été interdits. Nous faisions ensemble de longues promenades dans les bois et sur la rivière, et nous nous baignions soit dans les écoles de natation ou dans les bains dits *à quatre sous*, à Paris, soit, d'autres fois, et alors c'étaient de grandes fêtes, à même la Seine, à Saint-Ouen, à une lieue de Paris. Je nageais très bien, et, sous ma direction, deux d'entre eux devinrent d'assez forts nageurs.

XVIII

MES CONGÉS DU JEUDI. — QUARANTE ANS PLUS TARD. — L'ÉTERNEL ROMAN. — LE FRÈRE DE *** A LA PENSION RIVAUD.

Le jeudi soir, je reconduisais les tantes, et lorsque Grésillon s'était endormie, ce qui était assez régulier, je la prenais sur un bras, je donnais l'autre à sa « mère », et je les mettais à leur porte en soutenant toujours que c'était mon chemin. Je prolongeais autant que je le pouvais mon jeudi, ces derniers instants passés avec sa famille, ne rompant qu'anneau à anneau la douce chaîne de sa présence.

A mon dernier voyage à Paris, — c'est-à-dire quarante et quelques années plus tard, — j'ai rencontré et retrouvé Grésillon. Son histoire est un spécimen étrange de courage et d'énergie. Je vais lui écrire pour lui demander la permission de la raconter.

Après mon exil, je rencontrais les garçons tous les jours, et ils me témoignaient tous la même amitié. Je continuais à voir les tantes; seulement, par un accord tacite, je m'arrangeais pour ne rencontrer chez elles ni leur frère ni leur nièce, et ces

rencontres redoutées n'eurent lieu et par hasard qu'une fois ou deux.

Toutes trois s'intéressaient au roman qui se passait sous leurs yeux et qu'elles lisaient sur le vif, et avec une exquise finesse; sans que de mon côté je fisse une question, elles me tenaient au courant de ce qui se passait dans la famille et m'encourageaient à espérer, à persévérer dans mes projets, sans qu'il fût jamais dit un mot ni de mes projets, ni de mes espérances.

Aussi j'éprouvai une grande joie en trouvant le jeune frère parmi mes élèves de la pension Rivaud-Labbé; il faisait alors sa rhétorique. Comme je l'encourageais au travail! comme je lui facilitais les chemins! comme je le priais de m'épargner toujours le chagrin de le punir! C'était, du reste, un garçon distingué, qui est mort jeune et misérablement. Il sortait le dimanche et rentrait seulement le lundi matin; j'attendais son arrivée avec émotion : il revenait tout imprégné pour moi de la présence de sa sœur. Il m'en apportait comme un parfum.

Il fut privé de sortir une fois, par M. Rivaud lui-même, pour je ne sais quelle faute. — Cette punition, dans laquelle je ne pouvais intervenir, fut plus grande pour moi que pour lui. Il me sembla, pendant huit jours, comme un vêtement déteint, comme un flacon dont l'essence s'est évaporée.

XIX

LES FLEURS ET LES PARFUMS. — AMOUREUX SANS LE SAVOIR.

Je viens d'écrire quelques lignes presque sans le faire exprès; disons mieux : presque malgré moi. Je vous ai jusqu'ici, mes chers lecteurs, beaucoup plus parlé de moi que je n'avais l'intention de le faire; peut-être retomberai-je plus tard dans cette faute, si j'arrive à vous oublier assez pour me souvenir et parler tout haut, pour me figurer que je ne parle qu'à une personne à la fois, à une de ces personnes sympathiques auxquelles on a envie de se faire connaître, avec lesquelles on est prêt à « déballer », ce qui veut dire : « Tu me plais, je vais te dire franchement ce que je suis, pour que tu saches si je te plais aussi. J'ai envie de continuer la route avec toi. Il faut que tu saches quelle partie de chemin j'ai déjà faite, si je suis bon marcheur et bon compagnon de voyage. »

Voici un point de mes notes où d'autres acteurs vont entrer en scène, — où je veux être comme

vous un peu spectateur, et je sens que je m'attarde dans les sentiers de ma jeunesse, que j'ai peine à les quitter.

Il faut s'en prendre un peu à la saison. J'ai heureusement passé presque toute ma vie dans la campagne, au bord de la mer et dans les jardins; les fleurs, les parfums sont mes dates et mes hégires; chaque fleur et chaque parfum reviennent chaque année me raconter la phase de ma vie écoulée qui fleurissait en même temps qu'eux, et les sentiments qui s'exhalèrent comme eux et qui sont restés placés « sous leur invocation », comme on place des églises et je crois des enfants sous l'invocation de certains « bienheureux » : si bien que ma vie « remonte » comme certains rosiers. Voici les lilas et l'aubépine, voici le chèvrefeuille, qui en ont long à me raconter, sans oublier l'églantier à la feuille parfumée, le sweetbriar, auquel est confiée la charge de me raconter le dernier de mes souvenirs et de mes bonheurs.

Du temps que j'allais tous les jeudis au théâtre de la banlieue, les ouvreuses de loges avaient fini par remarquer mon assiduité et en faire un sujet de curiosité. — Ce grand jeune homme sérieux, qui n'entre presque jamais dans la salle, qui rôde dans les couloirs, qui ne paraît porter aucun intérêt à ce qui se passe sur la scène, qui quelquefois arrive rouge et essoufflé, comme s'il craignait de manquer l'ouverture, et qui parfois aussi disparaît

immédiatement. Que vient-il faire ici? — Le conseil de ces dames s'était réuni plusieurs fois et avait fini par décider que j'étais l'amant ou l'amoureux d'une des actrices du théâtre.

Mais laquelle? est-ce une telle? Non, elle a joué hier; et il est reparti avant la fin de la première scène. — Est-ce telle autre? Non, il s'est promené dans le couloir tout le temps qu'elle est restée en scène. Enfin on réussit à se prononcer; et on décida que la personne qui m'attirait au théâtre était une de ces dames, une des ouvreuses, une jeune femme remarquablement jolie, en effet; on le lui dit, on le lui répéta, si bien qu'elle le crut et que je finis par l'apprendre moi-même, un jour que, regardant à travers la lucarne d'une loge, si la loge d'en face continuait à rester vide, je l'entendis me dire à demi-voix :

— Monsieur, je vous en prie, allez-vous-en, on nous espionne. Attendez-moi plutôt à la sortie.

Notez qu'elle paraissait d'ordinaire fort réservée, presque sévère, répondant à peine aux cajoleries que sa jolie figure lui attirait; mais elle me croyait amoureux d'elle, amoureux respectueux et timide depuis plus d'une année.

XX

JE SUIS IMPRIMÉ. — LE FIGARO. — LES VERS PROSCRITS. — LES AILES COUPÉES. — LE SECRET DE LA POLITIQUE.

Le dimanche, lorsque je réussissais à m'arracher de mon bois, je descendais à Paris; j'allais déjeuner au café Muriot ou au café Douix, pour lire tous les *Figaro* de la semaine. En partant, je me disais : « Bah! ce sera comme les autres fois; j'aurais mieux fait de rester sous mes arbres, étendu sur l'herbe. » Arrivé, j'étais tellement sûr qu'il n'y avait rien, que je lisais parfois quelque autre journal avant de demander *le Figaro*.

Un de ces dimanches, je regardais le soleil dans la rue à travers les vitres, et je regrettais d'être descendu à Paris, lorsqu'un garçon me donna *le Figaro*. Je jette les regards dessus. Ah! mon Dieu! je me frotte les yeux. Mais c'est un de mes titres, de mes titres imités de Rabelais : *Comme quoi, etc.*

M'aurait-on volé mon titre? Mais non, cette première ligne est de moi et la seconde aussi; c'est

un de mes articles; je ne dors pas! Ce n'est pas un rêve dont je vais me réveiller et tomber. Allons, bon! une faute d'impression : un *a* pour un *e;* je suis déshonoré! Et que vois-je? le second article est aussi de moi, et le troisième aussi; il n'y en a que trois; tout le journal est de moi! Seulement, on n'a pas mis de signature... Je me rappelle que les articles du *Figaro* ne sont jamais signés; et la gloire, alors? Je lis mes trois articles trois fois de suite; il y a des passages qui me plaisent; il en est d'autres que j'aurais préférés autrement.

Mais pourquoi n'ont-ils pas mis mes vers?

— Après vous *le Figaro*, me dit un voisin.

— Le voici, monsieur.

— Mais, monsieur, quand vous l'aurez fini.

— Je l'ai fini, monsieur.

Je m'aperçois que je fais les honneurs du journal; ce lecteur va deviner que ces articles sont de moi; je me sens rougir, je voudrais disparaître; cependant j'ai bien envie de relire encore mes articles une ou deux fois; j'attends que le détenteur actuel soit parti; il me semble qu'il a posé le journal un peu vite. Est-ce qu'il n'aurait pas tout lu est-ce que mes articles ne lui plaisent pas?

Il part. Je reprends le journal. Je savoure encore une fois la joie de me voir imprimé, et je remonte à Montmartre. En rentrant, je trouve chez moi, glissés sous la grille par le facteur, et le

numéro du journal et une lettre. Cette lettre a un en-tête imprimé :

LE FIGARO.

Elle est signée :

Victor Bohain.

« Venez nous voir, monsieur, disait la lettre, et apportez-nous des articles ; nous avons à causer avec vous. »

Je pense que je ne suis pas libre, que je ne pourrai me rendre à cette invitation que dans huit jours ; je veux écrire pour m'excuser, pour expliquer le retard, pour annoncer ma visite pour le dimanche suivant. Mais je veux mettre tant d'esprit dans ma lettre, avec une dose suffisante de dignité, et pourtant d'affabilité, que je la fais, la déchire et la refais dix fois.

Enfin, je me calme, et j'écris vingt mots disant simplement ce que j'ai à dire. Puis, le soir, je vais mettre ma lettre dans la boîte du journal, avec deux articles qui étaient tout faits.

J'avais eu soin, au bas des articles si nombreux et si inutiles que j'avais envoyés depuis longtemps, non seulement de signer, mais encore d'ajouter mon adresse ; dès lors, je reçus le journal tous les jours. Le lendemain, deux articles de moi ; le surlendemain, un ; le jour d'après, un ; le dimanche arriva enfin. Je me présentai, légèrement ému, à la cité Bergère ; j'étais un peu honteux de ne pas avoir de carte. J'y suppléai en donnant à un gar-

çon de bureau une des bandes du journal sur lequel mon nom était imprimé.

J'aurais préféré que ce fût au bas de mes articles; mais, enfin, c'était imprimé. Mon nom, à moi, imprimé ! Je trouvai Victor Bohain et Nestor Roqueplan dans un salon élégant. Bohain était plus ouvert. Nestor, plus réservé, m'observait d'une façon plus inquiétante. Bohain prit la parole :

— Mon cher monsieur, me dit-il, vous avez, depuis assez longtemps déjà, la bonté de nous envoyer des articles, tant en vers qu'en prose.

— Tant en vers qu'en prose, répéta Nestor en accentuant et soulignant la chose par deux ou trois clignements rapides et nerveux d'un de ses yeux.

— Vos vers sont charmants, dit Bohain.

— Charmants, dit Nestor en tiquant.

Je m'inclinai.

— Mais, ajouta Bohain, j'aimerais mieux mourir que d'en mettre un seul dans mon journal.

— Mourir cent fois, dit Nestor en tiquant plus que jamais.

— Quand j'ai acheté *le Figaro* à Saint-Alme, dit Bohain, les vers s'y étaient mis, et ça avait vingt-huit abonnés. Il faut nous donner de la prose, mon cher monsieur; les articles que nous avons insérés sont jolis, mais vous ferez encore mieux quand vous aurez un peu de métier. Il faut vous mettre aussi quelque peu au courant de la politique.

La prose, la politique... il me semblait qu'on me coupait les ailes.

Nestor vit mon effroi.

— Mon cher monsieur, me dit-il, c'est plus facile que vous n'avez l'air de le croire; le *Figaro* est un journal d'opposition : cela admis, le reste est simple comme bonjour : vous attaquez, vous blâmez et vous *blaguez* tout ce que fait le gouvernement; — ses lois sont mauvaises, ses ministres imbéciles, les maîtresses de ses ministres sont laides et vieilles, ou les habits des ministres sont chamarrés d'or, — et le célèbre Timon, c'est-à-dire M. de Cormenin, prétend que « cet or est tissé de la sueur du peuple », — ou ces habits sont simples, et alors ce sont des haillons; — leurs chevaux sont des rosses, et aucun de leurs discours n'est écrit en français.

— Ça n'est pas plus malin que ça, ajouta Bohain sérieusement.

XXI

UN JOURNAL EN GRÈVE. — JULES JANIN. — BLANQUI. — ROLLE. — MICHEL MASSON. — BRUKER. — CAPO DE FEUILLIDE. — GOZLAN. — MÉRY. — ALPH. ROYER. — ÉLÉONORE TENAILLE DE VAULABELLE. — ROMIEU. — JULES SANDEAU. — MADAME G. SAND. — UNE ILLUSION.

Je n'appris que plus tard que ce n'était pas seulement le mérite de mes articles qui m'avait ouvert si inopinément et à deux battants les portes du journal.

La rédaction s'était coalisée pour obtenir une « augmentation de salaire ». — Le directeur avait résisté, et la rédaction s'était mise « en grève ».

Je ferai sourire de pitié les journalistes d'aujourd'hui, en leur disant que Jules Janin, Blanqui l'économiste, Rolle, Michel Masson, Capo de Feuillide, Gozlan, Méry, Alph. Royer, El. de Vaulabelle, le frère de l'historien, Romieu, etc., recevaient pour prix de leurs articles cinq francs la colonne, c'est-à-dire moins d'un sou par ligne, et que leur prétention, repoussée par la direction comme une exi-

gence révolutionnaire, était d'obtenir sept francs. Lorsque plus tard madame Sand, Jules Sandeau, etc., y arrivèrent, la révolution était faite : on payait sept francs la colonne.

Le journal se trouva donc un beau soir sans « copie ». C'est ainsi qu'on appelle, en style d'imprimerie et de journalisme, ce qui doit être copié, le manuscrit. Le premier jour, Bohain, qui avait de la gaieté, de la résolution et de la drôlerie, et Nestor, qui avait de la finesse et beaucoup d'esprit, firent le journal à eux deux.

Mais le second jour, ça les ennuya et ça leur parut difficile. Ils s'avisèrent d'ouvrir certains cartons où l'on enfouissait d'ordinaire un tas d'articles trouvés quotidiennement dans la boîte avec l'intention de les lire plus tard, mais qu'on jetait invariablement au feu sans en avoir jamais trouvé le temps, à mesure que les cartons se trouvaient pleins; on avait donc trouvé mes derniers articles, et on les avait insérés.

XXII

EUGÈNE CHAPUS. — PREMIERS FRUITS DE MA PLUME. — MASSON DE PUITNEUF. — LÉON VIDAL.

Je continuai à donner quelques articles au *Figaro*. Tout en éludant la politique quotidienne et appliquée, j'introduisis alors dans le journalisme, avec un certain succès, des articles de philosophie gaie et de poésie champêtre, hélas! en prose; ce qu'un de mes collaborateurs baptisa du nom ironique de « lisettes ». Je continuai à les apporter de nuit, vers dix heures du soir, mais sans clandestinité, sans crainte d'être aperçu, le front haut, et, au lieu de les glisser sournoisement dans la boîte, je les donnais résolument au portier Victor, qui les remettait à Nestor.

Le salon où Bohain et Roqueplan m'avaient reçu était fort élégamment meublé; eux-mêmes étaient mis avec luxe. J'avais vu un jour par hasard sortir de la maison du journal un *monsieur* que le portier me dit être un des rédacteurs; il avait une toi-

lette un peu tapageuse, il est vrai, mais cependant une toilette; je sus, depuis, que c'était Eugène Chapus, devenu plus tard rédacteur en chef du *Sport* et professeur de toutes les étiquettes et élégances, *magister elegantiarum*.

Je pensais donc qu'on devait gagner énormément d'argent à ce métier, et, quand j'eus vu paraître une quinzaine de mes articles, je crus qu'il était opportun de ne pas laisser dormir plus longtemps les capitaux qui m'étaient dus. Je fis donc une visite à Roqueplan un dimanche matin. Il me reçut très cordialement, mais je faillis partir sans oser parler du sujet réel de ma visite. Cependant je risquai la moitié d'une phrase; il comprit l'autre moitié et devina le reste.

Quoi? le surplus de deux moitiés?

Oui, c'est-à-dire qu'il devina que j'étais le jouet d'une illusion, et, soit par bonté, — car, malgré certaines fanfaronnades de sécheresse, il ne manquait pas de bonté, — soit qu'il fût un peu embarrassé lui-même du désappointement qu'il allait me causer, il ne voulut pas ou n'osa pas me dire que j'avais gagné à peu près soixante-quinze francs. Il appela Masson de Puitneuf, le caissier, et lui dit :

— Masson, vous allez donner trois cents francs à monsieur; on fera son compte plus tard.

Masson répondit :

— Monsieur passera à ma caisse en sortant.

— Je ne crois pas, ajouta Nestor, qu'on vous

doive tout à fait cela; mais peu importe, ça se régularisera à la fin du mois.

C'était quatre fois ce qu'on me devait; mais c'était beaucoup moins que je n'avais espéré, sans me préciser à moi-même un chiffre, mais en me disant :

— Ça doit faire beaucoup d'argent.

Je ne tardai pas à quitter Roqueplan, et j'entrai à la caisse, où je trouvai Masson de Puitneuf; c'était un homme très grand et très maigre, très marqué de la petite vérole, mais très prétentieusement vêtu et « faisant son beau ». Excellent homme, du reste, et très obligeant, accordant volontiers, pendant le mois, des avances aux rédacteurs, avances qui variaient, il est vrai, de dix à quinze francs à la fois, et finissaient par ne dépasser presque jamais les bénéfices probables de l'emprunteur pendant le mois.

Masson avait un petit revenu; son emploi du *Figaro* était destiné à subvenir à son luxe; ce luxe consistait dans une sorte de tilbury attelé d'un cheval jaune et maigre qui l'amenait à la cité Bergère vers dix heures du matin. Masson, qui conduisait lui-même d'un siège élevé, les reins cambrés, les bras tendus en avant, le chapeau sur l'oreille, le cigare non allumé, par économie, au coin des lèvres, jetait, en arrivant, les rênes à un petit paysan très lourd, déguisé en groom et auquel il avait réussi à faire prendre l'habitude de rester assis près de son maître, beaucoup plus bas

et les bras croisés, mais auquel il lui avait été impossible d'enseigner à sauter *lestement* en bas pour se *précipiter* à la tête du cheval et le tenir et *contenir* pendant que le maître descendait; il est vrai que le cheval jaune n'avait pas besoin d'être contenu; il se passait cinq bonnes minutes entre le moment où Masson s'arrêtait devant la porte du journal et celui où, le groom enfin descendu, il croyait pouvoir descendre, lui aussi, sans manquer aux belles manières.

Entré dans son bureau, Masson ôtait ses gants, les serrait dans un carton, dépouillait son habit et l'enfermait dans une armoire, couchait son chapeau sur le côté et le recouvrait d'un journal, puis revêtait une vieille redingote. Il ne reprenait le chapeau, le bel habit et les gants que vers quatre heures, pour remonter en tilbury et aller faire « un tour au Bois ».

Le soir, grâce aux billets donnés au *Figaro* par les directeurs de théâtre et les musiciens, il allait au spectacle ou au concert.

Je n'appris que plus tard que c'était chose assez rare pour les rédacteurs de gagner cent cinquante francs par mois; aussi avait-on recours aux avances. Pour les obtenir, on avait dû faire une étude approfondie de Masson de Puitneuf.

Pour se le concillier tout à fait, il fallait l'appeler Puitneuf et jamais Masson.

Il fallait le tutoyer.

Il fallait reconnaître qu'il avait prévu tous les événements et incidents politiques au moins huit jours à l'avance.

Ainsi, voici comment Léon Vidal, un Marseillais — que j'ai rencontré, il y a deux ans, inspecteur général des prisons — l'attaquait à l'occasion :

— Ah çà! dis donc, Puitneuf, ou tu es confident du roi, et alors tu le trahis et tu nous compromets; ou tu es dans la police, et alors tu nous déshonores!

— Qu'est-ce qu'il y a de nouveau?

— Tu ne me feras pas croire que tu as deviné ce qui se passe aujourd'hui, et pourtant tu me l'as dit il y a dix jours, aussi net que si tu racontais une histoire passée.

— Je ne suis ni confident du roi ni mouchard, mais j'ai quelques années de plus que toi, j'ai beaucoup vu, et... j'ai du flair.

— C'est égal, ça n'est pas naturel, et, si tu n'es ni confident ni mouchard, tu es sorcier.

— Dis tout de suite que tu veux me faire brûler.

Cette plaisanterie un peu voltairienne de la part de Masson, qui était légitimiste, était une concession faite à sa position de caissier du *Figaro*.

— Non, parce que je suis ton ami. Tiens, pendant que je suis dans ta forteresse, donne-moi du papier, que je te signe un petit reçu de quinze francs. Ah! sacré Puitneuf, il nous l'avait pourtant dit, que le ministère branlait au manche!

— Quoi? le ministère branle au manche?

— Fais donc l'innocent! Tu me l'as dit il y a eu lundi huit jours. Allons, donne-moi ce bout de papier.

Et Masson donnait le bout de papier et les quinze francs.

XXIII

LA POLITIQUE. — SOUVENIRS DE L'INVASION. — LES VIEUX CAPITAINES. LA RESTAURATION ET L'OPPOSITION LIBÉRALE. — UN SPARTIATE.

Combien aujourd'hui peuvent se rappeler avec moi Masson de Puitneuf et les autres figures de ce temps-là? — Des rédacteurs du *Figaro* d'alors, il reste Janin, que je suis allé voir à Paris lors de mon dernier voyage et que j'ai trouvé... académicien [1]; Alphonse Royer; Michel Masson, doyen des auteurs dramatiques; Léon Vidal, inspecteur des prisons, Brucker et Rolle, qui est bibliothécaire quelque part.

De loin en loin, dans la matinée du dimanche, je voyais un instant Bohain et Roqueplan. On me disait toujours :

— Allons, allons, vous ne mordrez donc pas à la politique?

Mais je n'y songeais même pas; une seule fois, dans un article, je fis légèrement allusion à l'ivro-

1. Janin, Royer sont morts un an après que ce livre a été écrit.

gnerie de je ne sais quel ministre de Charles X.

— A la bonne heure, me dit Nestor, vous voyez; ça n'est pas plus difficile que ça.

— Mais, mon cher monsieur, je ne connais pas un de ces gens-là, et c'est dans *le Figaro* que j'ai appris le malheureux penchant de ce ministre pour les liqueurs fortes.

— Croyez-vous, me dit-il, que vos collaborateurs les connaissent plus que vous? Quant au malheureux penchant en question... vous auriez pu l'inventer aussi bien que Brucker, car il est probable que ça n'est pas vrai.

— Comment!... il n'est pas vrai... que?...

— Après ça, affirmer que ça n'est pas vrai, ce serait peut-être beaucoup; ce qu'il y a de vrai, c'est que nous n'en savons absolument rien.

Toutes mes idées politiques se réduisaient à ceci: j'avais assisté à la fin de l'Empire et aux deux invasions; de tout cela, je ne me rappelais que très peu de chose, car, né tout à la fin de 1808, j'avais au commencement de 1814, date de l'entrée des alliés à Paris (31 mars 1814), à peine six ans, et pas tout à fait sept ans à la seconde invasion; toutes deux se confondaient dans ma mémoire.

Je me rappelle surtout ce qui frappait les yeux; nous demeurions sur les boulevards, et je vois encore défiler les troupes alliées; je vois surtout les Cosaques irréguliers, qui, vu leurs sordides vêtements, leurs petits chevaux à longue crinière

et leur longue lance, contrastaient avec les autres; mais ce que je me rappelle surtout, c'est d'avoir vu, après la reddition de Paris, mon père, qui avait fini par se croire Français, revenir, en pleurant de rage, des buttes Chaumont, où il était allé faire le coup de fusil avec la plupart des hommes de notre quartier, dont quelques-uns avaient été tués.

Je vois encore le corps d'un marchand de vin voisin que l'on portait à sa femme; — je vois des officiers allemands logés chez nous; un peu plus tard, je vois, au coin de la cheminée, à la maison, un frère de mon père, Antoine, capitaine de hussards démissionnaire, causant en tortillant sa longue moustache, racontant ses campagnes, et maudissant les Bourbons. Mon père, pianiste et compositeur qui a eu sa vogue et sa célébrité, et est encore cité aujourd'hui parmi les bons musiciens, s'occupait peu de politique et avait adopté tout doucement la nuance fausse et singulière de l'alliance des républicains avec les bonapartistes, — ce qui amena que, quinze ans plus tard, la révolution de Juillet se fit au cri étrangement mêlé et contradictoire de : « Vive Napoléon et la liberté! »

Il était ce qu'on appelait alors « libéral », ce qui correspond à la nuance politique que l'on a depuis appelée « centre gauche », et qui est, quand il n'y a pas de surexcitation, l'opinion de la majorité

de la classe dite éclairée en France, laquelle compte parmi les « libertés nécessaires » celle de taquiner et d'agacer le gouvernement.

Pour mon compte, j'étais plutôt républicain qu'autre chose, mais républicain antique, nuance spartiate.

L'éducation du collège entrait pour beaucoup dans cette opinion ou plutôt dans cette manière de voir et de sentir. Les auteurs qu'on nous apprenait à admirer nous enseignaient à leur tour l'admiration des républiques et des républicains de Sparte et de Rome, et la haine des tyrans, éducation qui n'est pas sans danger, car, j'en ai fait autrefois le compte exact en compulsant le Code pénal français, l'imitation parfaite des vertus préconisées dans les cent premières pages de Tite-Live entraînerait, pour celui qui s'en aviserait aujourd'hui, vingt fois la peine de mort et un peu plus de six cents ans de travaux forcés.

Au collège, nous jouions à « Léonidas », non sans horions et déchirures de vêtements.

Quant à moi, j'étais non seulement spartiate, mais stoïcien. Je me piquais de supporter un coup, une blessure sans sourciller. Pendant deux ans, — j'avais dix-sept ou dix-huit ans, — je me baignai tous les jours de l'hiver dans la Seine, à Saint-Ouen, — avec de la glace sur les deux bords.

Je ne négligeais rien pour accroître mes forces et m'endurcir.

Nous avions imaginé avec Léon Gatayes ce qu'on appellerait aujourd'hui un « sport »; lorsque nous allions à Saint-Ouen, où j'avais l'oncle Antoine établi et où nous allions pêcher et nager, nous attendions à la barrière de Clichy une voiture assez rapide — appelée *célérifère* — et qui portait des voyageurs à Saint-Denis, un peu plus loin que Saint-Ouen. Nous partions de la barrière de Clichy, en même temps qu'elle y arrivait de la rue de Rivoli, et nous prétendions, ce qui réussissait à peu près toujours, arriver à Saint-Ouen avant elle.

C'était une lieue et demie, six kilomètres à peu près, au pas gymnastique; les chevaux nous distançaient en terrain plat, mais nous regagnions aux montées et aux descentes, qui étaient longues et fréquentes, — on a aplani la route depuis, — et où ils quittaient le trot pour reprendre le pas, tandis que, nous, nous soutenions notre allure.

XXIV

LA TANTE SIDONIE. — LES VRAIES FEMMES. — MADAME DE GIRARDIN (DELPHINE GAY). — LA COMTESSE O'DONNELL.

L'une des trois tantes, la veuve, avait fait en son temps un mariage d'amour. Cela avait assez mal tourné. Son mari était mort jeune, l'avait laissée avec deux enfants et ruinée d'une très mince fortune qu'elle avait en se mariant. Elle avait pris résolument son parti et avait entrepris un petit commerce qui prospérait juste assez pour lui permettre de vivre médiocrement. Jamais je ne l'ai entendue se plaindre ni du passé ni du présent. Elle avait l'esprit cultivé, comme, du reste, toute la famille. Je savais, je sentais qu'elle avait souffert, et je me trouvais plus à l'aise, plus intime avec elle qu'avec les autres.

Les gens qui ont souffert sont liés par une sorte de franc-maçonnerie et se reconnaissent à des signes particuliers : ils savent une certaine langue qui a peu de mots, mais qui n'en est pas moins

très expressive et se compose surtout de mots qui ne se prononcent pas, mais s'entendent très clairement ; c'est en cela, en grande partie, que consiste le charme infini de la conversation avec une femme, je parle d'une femme intelligente et qui a pleuré en secret au moins deux ou trois fois dans sa vie, car j'appliquerai à tout le monde ces quatre vers que j'ai écrits autrefois sur les poètes :

Défiez-vous des gens qui n'ont jamais souffert;
Né riche, le rimeur ne fera rien qui vaille;
Sous peine de rester un fruit dur, âpre, amer,
La nèfle doit mûrir, au grenier, sur la paille.

Ne me parlez pas des femmes qui ne comprennent pas à demi-mot, à quart de mot, sans mot, auxquelles on ne peut tout faire entendre sans avoir prononcé une syllabe de la chose. Avec ces femmes-là, il faut en venir tout de suite aux gestes, commencer et finir par là.

Un matin que j'étais chez la comtesse O'Donnell, sœur de madame de Girardin (Delphine Gay), qui était avec elle, elle me dit :

— Nous nous ennuyons ; n'avez-vous rien à nous raconter ?

Je cherchai un instant :

— Un paysan comme moi qui arrive de la campagne vient chercher des nouvelles et non en apporter ; cependant... mais non, ça ne peut pas se raconter..

— Que vous soyez paysan, nous le voulons bien, mais il ne faudrait pas devenir bête; il ne faudrait pas surtout perdre un art naturel et presque sauvage que vous avez reçu en don et qui fait que nous vous tolérons malgré vos brusques absences, vos disparitions et tous vos autres défauts ; c'est de savoir faire naître dans notre tête des récits que nous ne pourrions entendre si l'on en disait le premier mot et qu'il nous ennuierait cependant beaucoup de perdre.

— C'est que, cette fois, c'est bien difficile.

— Tout à l'heure c'était impossible : je commence à craindre que ça ne devienne commun : une fable ou un madrigal. Essayez; si vous nous choquez, nous vous imposerons silence avec une colère momentanée; mais, si vous ne racontez pas l'histoire, nous vous infligerons un dédain éternel.

Je disais tout à l'heure que, avec la veuve, j'étais davantage moi-même; c'est que ce n'est pas toujours facile d'être soi-même; du moins, ça ne l'était pas pour moi. Mon organisation naturelle, mon goût pour la solitude, m'avait fait un peu différent des gens que je voyais habituellement; ces petites nuances qu'ils exagéraient leur avaient paru choquantes; j'en avais été réprimandé d'abord, puis j'étais resté comme suspect.

Ne voulant pas non plus jouer un rôle ni mettre un masque, j'étais devenu assez silencieux, ou, si j'étais obligé de parler, j'atténuais autant que pos-

sible par l'expression mes sensations les plus vives et les plus énergiques; cette pudeur un peu lâche s'était fort ridiculement étendue jusqu'aux sentiments qui n'auraient pu exciter aucune réprobation et me donnait parfois un air d'insensibilité pour ceux qui ne voient que les surfaces.

Ainsi nous étions encore, mon frère et moi, petits enfants, lorsque mon père avait déjà l'habitude de rentrer fort tard à sa maison. Sa profession le menait dans le monde, et la maison, où il redoutait des querelles, formait un contraste très marqué avec les salons, où il était recherché et fêté. Quelquefois vers minuit, une heure du matin, quelquefois plus tard, ma mère nous appelait de son lit; nous couchions dans une chambre à côté de la sienne.

— Eh bien, vous dormez, vous, tandis que votre père est peut-être assassiné, avec sa manie de rentrer si tard; il est une heure, deux heures (souvent son inquiétude et sa mauvaise humeur avançaient).

Mon frère, plus jeune que moi d'un an et quelques mois, se réveillait à moitié et murmurait sans bien savoir ce qu'il disait : « Oui... deux heures... Pauvre papa... assassiné! » et se rendormait.

Moi, je discutais : « D'abord, il n'est que minuit; il rentre souvent beaucoup plus tard... très probablement en voiture... et puis il est armé... »

Je ne disais pas que j'étais réveillé depuis long-

temps, et que déjà trois ou quatre fois j'étais allé nu-pieds, pour ne pas faire de bruit, ouvrir une fenêtre éloignée de la chambre de ma mère et de la nôtre, pour interroger du regard et de l'oreille les ténèbres et le silence.

Je voyais ma mère inquiète, je ne voulais pas ajouter mon inquiétude à la sienne; elle m'écoutait à peine et murmurait :

— Mauvais enfant, sans cœur!

PARENTHÈSE

Un jour que les libraires faisaient une nouvelle édition de mon premier livre : *Sous les tilleuls,* il me prit fantaisie de le relire, et je restai stupéfait :

— Comment ai-je osé dire tout cela au public?

C'est que je ne le disais pas au public.

C'est que je demeurais à la campagne ou dans mon atelier de la rue de la Ferme; que j'écrivais pour une femme et pour deux camarades, et que jamais il ne me venait à l'esprit que personne autre dût lire ces pages.

Il en est de même de ces « Mémoires »; je n'ai même pas les deux camarades du temps de *Sous les tilleuls;* je demeure seul, dans un hameau.

Pas même dans le hameau, — à vingt minutes des maisons.

Je vis dans mon jardin, dans les bois de pins, de myrthes, d'arbousiers et de grandes bruyères,

sur la mer, dans la mer, sur ces deux îlots qu'on appelle le *lion de mer* et le *lion de terre;* je suis parfois quinze jours sans entendre une voix humaine, excepté celle de ma vieille servante et celle de mon matelot.

Je ne vois que mes pigeons, mes poules, mes canards, mes paons, et, lorsqu'en face d'une de ces larges fenêtres qui s'ouvrent sur la mer comme celles de la cabine d'un navire, j'écris ce « livre de bord » et je me souviens, j'éprouve un charme très grand à marcher dans les sentiers de ma jeunesse, mais il ne m'arrive pas de penser « au public ».

Dernièrement, cependant, j'eus un moment à la fois lucide et... désagréable. Je voyageais avec des personnes que j'aime beaucoup et auxquelles j'aime particulièrement à plaire. J'appris en route, à Venise, que mes « Mémoires » avaient commencé à paraître. Je me trouvai immédiatement dans le trouble, l'anxiété et la situation d'esprit d'un homme qui entend quelqu'un s'arrêter devant la porte dont il a laissé la clef en dehors et s'aperçoit qu'il est vêtu... insuffisamment. Je plaçai mes compagnes de voyage sous une active surveillance, et je les entourai avec sollicitude pour empêcher qu'un numéro des *Guêpes* leur tombât sous les yeux.

Mais ce n'est rien encore.

Hier, en revenant de Nice à Saint-Raphaël par le chemin de fer, je me trouvai dans un wagon avec

des gens qui avaient acheté *les Guêpes* à la gare et les lisaient chemin faisant.

Ce fut comme une révélation.

Comment! je raconte une partie de ma vie, à ces gens-là, que je ne connais pas? Je les laisse entrer et se promener dans le jardin de mes souvenirs, respirer, cueillir peut-être mes fleurs les plus chéries?

Et je pensai au nombre effrayant de gens auxquels je parle à l'oreille. Si c'était à recommencer!...

Si bien qu'hier, en rentrant, après être resté une heure devant les beaux carrés de papier blanc, j'ai dû renoncer à écrire, pousser mon canot à la mer et aller me promener.

Il y a en effet dans mon cas une sorte d'inquiétude dont je n'avais pas la conscience en commençant, ce qui me choque moi-même.

J'attends avec impatience le moment où je vais avoir à parler un peu plus... des autres... jusqu'à un autre moment où, l'impression reçue dans le wagon étant dissipée, je ne songerai plus qu'à un petit nombre d'amis, les uns connus, les autres inconnus, que je possède éparpillés dans le monde et avec lesquels je n'aurai plus peur de jaser à cœur... déboutonné.

Parlerai-je d'une autre tentation qui m'est venue... quelque chose comme une mauvaise odeur? Il m'est tombé sous les yeux une immonde feuille

de papier, recueil de facéties, coq-à-l'âne, polissonneries, grivoisetés, équivoques, etc., dont les pitres des faiseurs de tours arrêtent et amusent la foule, à laquelle leur maître, « Monsieur », un chapeau incliné sur le côté d'où s'échappent deux accroche-cœurs luisants, proposera tout à l'heure son élixir souverain et son cirage incombustible.

Un de ces *paillasses,* de ces *bobèches,* de ces *galimafrés,* soit-disant républicain, libre penseur, radical, gambettiste, émeutier, moins le courage de descendre dans la rue, révolutionnaire en chambre, a pris de cette publication comme le droit de parler de moi et d'essayer de se mettre bien en cour... des miracles, en débagoulant contre moi un chapitre du catéchisme pochard.

Ce drôle naturellement, comme ses confrères, ne signe pas les tartines d'ordures qu'il étale sur le papier. — Il s'affuble du pseudonyme, comme s'il avait un nom à cacher. — Non, je ne m'en occuperai pas; ces choses-là et ces gens-là, on tâche, en doublant le pas, de ne pas marcher dessus, et on passe au-dessus du vent.

XXV

INCONVÉNIENTS DE LA TIMIDITÉ. — TERNAUX. — SAINT-OUEN. SUR LA GRANDE ROUTE. — L'ONCLE ANTOINE.

Je reçus une fois au sujet de ma timidité une leçon qui, chose rare pour les leçons, me profita à un certain point : l'oncle Antoine, le frère de mon père, un vieux capitaine de hussards, vivait retiré à Saint-Ouen avec sa famille ; il s'y occupait de je ne sais plus quelle affaire à laquelle s'intéressait Ternaux. Ternaux était un industriel alors célèbre, qui avait apporté dans les tissus de laine de notables perfectionnements ; il avait introduit en France les chèvres du Thibet, appelées chèvres cachemire, et inventé le « cachemire français ».

C'était d'une branche de cette fabrication que s'occupait l'oncle Antoine, et aussi de divers essais sur des procédés relatifs à l'alimentation ; de la conservation du grain dans les *silos* à la façon des Arabes, de diverses formes assignées

à la pomme de terre, à la farine, à la fécule, etc. Ternaux était très riche, député de l'opposition et ami de Laffitte.

Mon oncle avait une femme un peu plus jeune que lui et quatre enfants, très jeunes alors, deux fils et deux filles, qui depuis ont réussi à se créer une position honorable par des voies très diverses. Il tomba malade; une vieille blessure se rouvrit, et il fut évident que sa fin approchait.

C'est à l'époque où j'étais à la fois professeur suppléant au collège Bourbon et répétiteur dans la pension Labbé.

Mon père aimait tendrement ce frère; je lui dissimulai longtemps la vérité, et il était loin de Paris, je ne sais plus à quel château d'un de ses élèves, quand les derniers moments d'Antoine arrivèrent. Pendant la dernière semaine de sa vie, je m'arrangeai avec un de mes collègues de la pension pour être libre le soir. Je partais à quatre heures, à l'issue de ma classe du collège.

J'étais à Saint-Ouen à cinq heures et demie; je restais près de mon oncle jusqu'à neuf heures, et je me remettais en route pour Montmartre; mais il arriva, cette année-là, qu'on arrêta, vola et assassina quelques voyageurs sur la route de Saint-Ouen à Paris. Mon oncle eut peur pour moi et exigea que je couchasse chez lui.

C'était impossible; je pris le parti de le tromper; vers dix heures et demie ou onze heures, mais

quelquefois beaucoup plus tard, quand il ne dormait pas et que ça paraissait le distraire de causer, je feignais d'aller me coucher, et je m'en allais ; on lui faisait accroire que je partais le matin au petit jour.

Je prenais chaque nuit un manche à balai ou un long bâton. J'avais appris l'escrime du bâton, et je me sentais très armé. Il venait souvent un homme — je ne me rappelle que sa sottise — qui me disait :

— Pourquoi dépeuplez-vous la commune de manches à balai? Vous avez donc peur?

— Oui, j'ai peur de ne pas pouvoir me défendre, si je suis attaqué.

— Bah! on ne vous attaquera pas.

— Vous savez cependant ce qui est arrivé ces jours derniers.

— Oui... mais c'est un hasard qui ne se renouvellera pas.

— Pourquoi? Alors, si vous aviez à faire cette route la nuit, vous ne prendriez pas de bâton?

— Non, parce que je n'ai pas peur.

— Mais si l'on vous attaquait?

— On ne m'attaquerait pas.

— Vous essayeriez de crier à la garde au milieu de la plaine Saint-Denis. Eh bien, je pense qu'on peut m'attaquer comme on a attaqué cet homme qui a été dépouillé et cet autre qui a été tué; ça ne m'empêche pas de me mettre en route, et je suis

prêt à me battre vigoureusement si l'on m'attaque.

Je ne fus jamais attaqué, mais deux ou trois fois suivi, peut-être par des gens qui avaient simplement peur et voulaient marcher de compagnie; j'avais, le cas échéant, un procédé que je crois excellent : si une ou deux personnes semblaient me suivre, je traversais la route; si on la traversait derrière moi, je la traversais une seconde fois; mais, si l'on faisait un mouvement pour me suivre, je m'arrêtais et je disais :

— Monsieur, ou messieurs, *halte là!* suivons chacun notre chemin; choisissez le côté de la route que vous préférez, je prendrai l'autre; mais, si ensuite vous venez de mon côté, je me considérerai comme en état de défense, et nous commencerons à agir en conséquence.

Ce disant, je me mettais sur une garde de bâton, et j'attendais; peut-être n'ai-je jamais rencontré de gens mal intentionnés, mais cela a toujours suffi pour m'ôter la crainte d'être surpris.

J'ai dû renouveler l'emploi de ce procédé il n'y a pas très longtemps en chemin de fer; c'était alors peu de temps après l'assassinat du fils de mon pauvre ami le docteur Lubanski; je me trouvais seul la nuit dans un compartiment avec un homme d'assez mauvaise mine. Je lui dis :

— Monsieur, nous ne nous connaissons pas; il serait fatigant pour l'un et pour l'autre de ne pas

dormir. Vous êtes dans un coin, restez-y. Je vais prendre le coin opposé, puis dormir tranquillement; je dois seulement vous avertir que j'ai le sommeil léger, et que si vous faites un mouvement pour vous rapprocher de moi, de même que j'ai le sommeil léger, j'ai le réveil brutal, et que je me considérerai comme attaqué.

Ému des souffrances de mon oncle, je me départis plus d'une fois de ma réserve habituelle, et je parlai avec feu et avec énergie; il me regardait avec étonnement et me serrait la main avec tout ce qu'il lui restait de force. Ma tante, ses sœurs, tout le monde semblait m'aimer davantage quand j'osais être moi. Je pris la résolution de me livrer davantage, du moins aux gens qui m'étaient sympathiques.

Vint le moment de l'agonie. Antoine, qui savait qu'il allait mourir, avait demandé à sa femme de ne pas le quitter jusqu'à la fin. Mais, quand la vie fut presque éteinte, lorsque les yeux furent sans regard, lorsque l'existence ne se manifesta plus que par une respiration si faible qu'on ne l'entendait qu'en mettant l'oreille sur la poitrine du mourant, les sœurs de ma tante vinrent l'arracher à ce spectacle et l'entraînèrent dans une chambre à côté. Quelques instants après, le moribond ouvrit des yeux ternes, et son regard parut chercher; je me levai, j'allai prendre sa femme, et, malgré les reproches et les injures des

sœurs, je la ramenai. Il la reconnut et mourut en lui serrant la main; elle me remercia avec effusion.

Cela me ramène à Léon Gatayes par une transition assez déliée, que je reprendrai quand j'aurai dit ce que j'ai interrompu.

XXVI

ROBINSON DÉCOUVRE L'EMPREINTE D'UN PIED DANS SON ÎLE. — ESTHER.
TROIS PORTRAITS. — UN POST-SCRIPTUM. — UN PRESSENTIMENT.

Je reçus un jour une lettre pleine de tendresse et qui cependant me fit sentir au cœur comme la blessure d'une lame froide.

Après m'avoir parlé du passé, des regrets, de l'avenir, des espérances, après m'avoir dit tout ce qui pouvait me donner du courage et de la force, *elle* me disait :

« J'ai fait la connaissance d'une jeune fille de mon âge qui deviendrait vite une amie, si je pouvais lui parler de vous, comme je le fais avec mes tantes, et surtout avec la tante Sidonie... (la veuve). Esther est bonne, spirituelle et sensible.

» Elle dessine bien, peint un peu, est de première force au piano. Elle a une figure pleine de candeur. Je suis sûre qu'elle vous plairait.

» Elle est d'une blancheur éblouissante et rougit

à chaque instant; ses cheveux sont d'un blond cendré, sa taille parfaite; elle aime bien tendrement votre. . . . . »

Puis elle revenait à nous, et, dans un *post-scriptum* disait : « Esther a deux frères, mais je les connais à peine, si ce n'est que je sais par elle que l'un est chauve et goutteux à vingt-huit ans, et que l'autre a toutes les manies d'un vieux garçon, quoique n'étant guère plus âgé que son frère. »

Je me demande aujourd'hui, en relisant cette lettre, la seule que j'aie conservée, avec une seconde, car j'ai rendu les autres et me suis quelquefois reproché d'avoir menti pour garder ces deux-là, — je me suis demandé et me demande encore aujourd'hui si ce qui est arrivé depuis pouvait se pressentir d'après cette lettre, ou si j'obéissais à une crainte vague et farouche en voyant apparaître sur la scène des figures nouvelles, — les sauvages, ou les pas d'hommes sur le sable dans l'île de Robinson. J'allai trouver la tante Sidonie; je la questionnai; elle essaya également de me rassurer, mais elle n'y réussit pas comme de coutume.

XXVII

LÉON GATAYES. — LA VIE IL Y A CINQUANTE ANS. — MOINS D'AMIS, PLUS D'AMITIÉ.

Il y avait longtemps que je ne voyais plus Léon Gatayes que de loin en loin et par rencontre; comme je l'ai déjà dit, les hasards de la profession, plus que le peu d'années qu'il a de plus que moi, nous avaient séparés et l'avaient jeté de très bonne heure dans le monde, où il avait beaucoup de succès. Il vint un dimanche matin me voir dans mon bois de Montmartre; nous déjeunâmes ensemble, et nous dûmes faire ce qu'on appelle au théâtre une nouvelle « exposition », c'est-à-dire raconter ce qui s'est passé avant le lever du rideau, quels sont les personnages et ce qu'ils ont fait jusqu'au moment où il plaît à l'auteur de les mettre en scène.

Cette exposition fut sommaire et incomplète; ce n'est que plus tard que nous « déballâmes » tout à fait, que nous lûmes ensemble toute notre vie passée; après quoi, nous nous sommes toujours réciproquement tenus au courant.

Il me raconta ce jour-là... une histoire... mais il crut devoir le faire d'un ton léger, d'un air indifférent, et « qu'importe » Lovelace, don Juan, Richelieu! Je l'arrêtai.

— Pourquoi cette comédie? Tu ris, et tu as envie de pleurer; nous retrouvons-nous pour essayer de nous tromper réciproquement et jouer des rôles?

— Tu as raison, dit-il, c'est une sotte façon que j'ai prise dans le monde où je vis.

Le hasard d'un logement dans la même maison nous avait fait nous rencontrer encore enfants; nos parents s'étaient liés, surtout nos mères, car nos pères se ressemblaient en ceci qu'ils vivaient beaucoup hors de chez eux.

Gatayes père était professeur de guitare et de chant : il a composé des romances dont plusieurs sont restées. Son histoire est un roman curieux que je raconterai. Mon père, Henry Karr, un de ces Allemands qui sont venus en France remplacer le clavecin par le piano, composait beaucoup pour son instrument et donnait également des leçons; ils se connaissaient, se donnaient la main avec plaisir quand ils se rencontraient; mais je crois qu'ils se rencontraient beaucoup plus dehors qu'à la maison.

A cette époque, la vie était beaucoup plus simple et beaucoup plus facile qu'aujourd'hui; la classe bourgeoise était paisible et résignée; elle n'avait pas été enivrée par ces exemples de fortunes et

d'élévations subites dues à l'audace, qui depuis sont devenus si fréquents. On n'avait alors qu'un petit nombre d'amis et de connaissances; mais, naturellement, on s'aimait et on se connaissait beaucoup plus. On ne divisait pas, comme aujourd'hui, sa vie et son amitié en monnaie de billon, pour en donner un peu à tout le monde, sans compter le papier-monnaie et les pièces fausses. On échangeait de bonnes grosses pièces.

Comme on vivait beaucoup ensemble, on connaissait mutuellement les affaires, les ressources, la situation les uns des autres; il eût été inutile et parfaitement ridicule et choquant d'essayer de se tromper réciproquement, de faire les riches, de prendre des particules, etc. Au bout de quelques années d'amitiés, on avait échangé beaucoup de confidences, de conseils, d'aides et de services, les uns petits, les autres importants. S'il arrivait aux Gatayes quelque chose d'heureux ou quelque chagrin, on accourait chez les Karr, de même les Karr chez les Gatayes. S'il survenait aux Gatayes un présent d'une oie ou d'une dinde, on arrivait inviter les Karr. Si c'était mon père qui rapportait une pièce de gibier, allons vite dire aux Gatayes qu'on dîne ici demain.

On s'arrangeait pour demeurer dans le voisinage de ses amis. Un fiacre était un objet de luxe, et on n'en prenait que dans des occasions d'une certaine solennité. Nous n'essayions pas récipro-

quement de nous éblouir par des exhibitions de vaisselle et par le renouvellement des mobiliers. Combien de temps ai-je vu dans notre salon un vieux meuble recouvert en velours d'Utrecht bleu, et le pareil chez les Gatayes, avec cette seule différence qu'il était vert.

Aujourd'hui qu'on a tant d' « amis » et tant de connaissances, éparpillés aux quatre coins de la ville démesurément agrandie, on ne se voit que de loin en loin, en représentation; on n'entre pas dans les coulisses les uns des autres. On peut donc espérer abuser sur sa fortune, sur sa situation, et on essaye de le faire. La vie est devenue difficile, laborieuse et pleine de mensonges fatigants.

Trop d'amis, et plus guère d'amitié.

XXVIII

FESTIN DE BALTHASAR. — ROMIEU. — J. JANIN. — BÉQUET, MÉRY, ROLLE, ROYER. — GOZLAN. — BLANQUI. — BRUCKER. — MASSON. — VIDAL. — VAULABELLE. — ON CHERCHE L'ESPRIT. — ON LE TROUVE. — LE THÉATRE DES NOUVEAUTÉS. — HENRI V ET SES COMPAGNONS. — LA CHATTE MERVEILLEUSE. — LES PREMIERS CLOWNS. — BOUFFÉ. — DÉJAZET. — VOLNYS. — MADAME ALBERT. — DUPONCHEL. — AUGUSTE BARBIER. — LES CONFITURES SAUVÉES AU PÉRIL DE LA VIE.

Je reçus un jour une lettre de Bohain.

« Mon cher monsieur, me disait-il, le moment est arrivé où vous devez être présenté à vos collaborateurs du *Figaro* et prendre une position officielle. Pour cela, il faut absolument que vous veniez dîner à la cité Bergère dimanche prochain. Nous avons choisi le dimanche, parce que nous savons que c'est votre jour de liberté. Nous comptons sur vous. »

Je ne me rappelle pas les détails de ce dîner; il me parut somptueux; il faut dire aussi que je ne connaissais guère que la table frugale de la famille et la table plus que frugale du collège et de la pen-

sion, je crus dîner chez Lucullus. Tout porte à croire que c'était un dîner recherché. Je me souviens, mais vaguement, d'une pièce de gibier qui avait quelque chose de doré, peut-être une hure de sanglier avec les défenses.

On but du vin de Champagne frappé : c'était pour moi tout à fait nouveau. Dans nos familles bourgeoises, le vin de Champagne ne paraissait qu'aux grandes fêtes, et on se serait bien donné de garde en le frappant de perdre l'appréhension, l'émotion et la détonation du bouchon sautant au plafond ; c'eût été perdre la moitié du plaisir, et jamais il n'en paraissait qu'une bouteille à la fois et à la fin du dîner.

A ce dîner assistaient Bohain et Roqueplan, Romieu, Janin, Béquet, Méry, Rolle, Alphonse Royer, Gozlan, Blanqui l'économiste, Brucker, Michel Masson, Léon Vidal, Éléonore de Vaulabelle, le frère de l'historien, et quelques autres. Il est inutile de dire que ce dîner fut très gai ; que l'esprit, un peu cherché au commencement, ne tarda pas à devenir aisé, naturel, étincelant. C'était, comme me l'avait écrit Bohain, une réception officielle ; on m'y fit un excellent accueil ; on m'annonça que je serais, dès le lendemain, inscrit sur le registre des entrées du théâtre des Nouveautés, en face de la Bourse.

Ce théâtre appartenait à Victor Bohain, et, par conséquent, à ses amis ; « je serais même admis

de loin en loin à demander et à obtenir une loge; » on y jouait alors *Henri V et ses Compagnons*, pièce écrite en collaboration, par Romieu et Alphonse Royer; c'était une imitation de Shakspeare, dans laquelle étaient reproduites les principales scènes des deux *Henry V*.

Dans cette pièce débutaient plusieurs acteurs qui sont devenus célèbres depuis :

Bouffé jouait Falstaff; mademoiselle Déjazet, le page Seyton; Volnys, Henri V, et madame Albert, Nelly, l'héroïne du drame.

Adolphe Adam et Casimir Gide avaient arrangé la musique d'après Weber, Rossini, etc.

Duponchel avait dessiné les décors et « réglé la mise en scène »; il avait esquissé pour cette pièce ce qui fut plus tard la grande marche équestre du premier acte de *la Juive*.

Je fus frappé de la parfaite distinction et de l'esprit calme et sérieux d'Alphonse Royer, qui venait de publier son premier ouvrage, *les Mauvais Garçons*, en collaboration avec Auguste Barbier, le futur auteur des *Iambes* et de *la Curée*, que je ne connus que plus tard.

Je ne me liai avec Alphonse Royer qu'au retour de son premier voyage en Orient. Il a raconté ce voyage dans un volume publié en 1836 ou 1837 : *Aventures de voyage, récits, tableaux et souvenirs du Levant*. Je me rappelle qu'il y raconte comment il faillit se faire sabrer et pourfendre par

les brigands du Balkan pour défendre un paquet que Hussein, pacha de Belgrade, lui avait confié pour le porter à son fils Bazadjick, gouverneur turc de Tata.

Il fut désappointé et regretta son héroïsme diplomatique, lorsque, arrivé, et ayant remis en mains propres au gouverneur ce qu'il croyait être une missive importante, il apprit que le paquet renfermait trois pots de confitures et des boîtes de dragées.

Dans ce même voyage, fait à cheval de Belgrade à Constantinople, il apporta dans cette dernière ville, et sans le savoir, la nouvelle officielle de la révolution de Juillet, qu'il ignorait. Cette nouvelle était contenue dans un pli que le gouverneur autrichien de Semlis l'avait prié de remettre au baron de Sturmer, ambassadeur d'Autriche près la Sublime Porte.

Royer est retourné en Orient en 1840 avec son ami, l'illustre Reschid-Pacha ; il y est resté dix-huit mois comme membre d'un conseil chargé de diverses réformes. M. Guizot a publié dans ses Mémoires plusieurs fragments de lettres que lui écrivit alors Alphonse Royer. Celui-ci, rentré en France, retourna à la littérature. Il a été directeur de l'Odéon et de l'Opéra, pour lequel il a écrit plusieurs opéras, entre autres *la Favorite;* il a été, il est encore, je crois, inspecteur des beaux-arts.

En même temps que *Henri V*, on jouait *la Chatte blanche,* pantomime jouée par des clowns anglais, les plus extraordinaires que j'eusse jamais vus.

XXIX

LES PREMIÈRES PIÈCES A « TRUCS ». — LES FEMMES DÉCOLLETÉES. — JE VOIS UNE JAMBE DE FEMME. — ZOÉ. — NATHALIE. — LES BRODEQUINS BLEUS. — MON PREMIER AMOUR. — LE MARI DE MA FEMME. — UN GRAND ESCOGRIFFE.

C'est l'origine de toutes les pièces, de toutes les féeries dites à « trucs » qui ont été jouées depuis; seulement, il restait à faire un progrès qui a singulièrement augmenté le succès de ce genre de spectacle. La Colombine était, dans *la Chatte blanche,* très honnêtement et strictement vêtue. Ce n'est que longtemps après qu'on inventa ce qu'on appelle aujourd'hui les « pièces à femmes ». On ne voyait guère alors de femmes un peu nues que sur le théâtre de l'Opéra : les danseuses, mais, à côté de ce qu'on a vu depuis, les danseuses d'alors étaient des puritaines, et les femmes du monde dans la salle étaient au moins aussi nues qu'elles.

Ce fut pour moi quelque chose d'étrange, de vertigineux et de triste que de voir pour la pre-

mière fois, à l'Opéra, toutes les femmes nues jusqu'à la ceinture, les femmes « honnêtes » par en haut, les danseuses par en bas; aux Italiens, les femmes du monde étaient tout autrement et bien plus déshabillées que les actrices.

Pendant ma première enfance, ma mère allait quelque peu dans le monde, mais j'étais couché avant qu'elle s'habillât ou se déshabillât pour le bal; d'ailleurs, la petite bourgeoisie y mettait alors de la modération; jamais donc je n'avais vu ma mère décolletée, pas plus que la mère de Gatayes, pas plus que les autres amies ou connaissances de ma mère.

Je n'avais vu de femmes décolletées qu'une fois ou deux en traversant, au Palais-Royal, les galeries de bois, où les filles qui y étaient alors parquées étalaient avec raison et par probité des échantillons de ce qui était à vendre ou à louer, et j'avais eu comme peur; je n'ai jamais pu de ma vie m'accoutumer à cette impudeur, admise par des femmes très honnêtes, pour « faire comme tout le monde », cette origine de tant de sottises et quelquefois de crimes.

Cela dérangeait singulièrement mes idées sur les femmes; la décence, le mystère étaient pour moi leur charme le plus souverain; je ne considérais pas la femme comme une simple femelle de l'homme, ne différant de lui que par quelques détails ; c'était à mes yeux une créature d'une es-

pèce complètement différente, un peu supérieure à l'humanité; mon imagination ne séparait guère une femme de ses vêtements, et celle que j'aimais moins qu'aucune autre.

J'avais vu une fois la jambe d'une femme étant enfant, et même un peu plus que la jambe, et cela m'avait tellement surpris, troublé, que je me le rappelle aujourd'hui comme un des étonnements et une des émotions de ma vie; j'avais sept ans à peine; nous étions, mon frère et moi, avec ma mère en Touraine, pays de ma mère; c'était lors de la première invasion; je ne sais plus si c'est à Azay ou à Chinon : c'était toujours chez une cousine ou une tante de ma mère, tante ou cousine Pottette.

Elle avait trois filles de quinze à vingt ans : la plus jeune s'appelait Zoé; elle était petite, vive, jolie; je la vois encore très bien en fermant les yeux; j'ai oublié le nom et le visage de la seconde; mais l'aînée, qui s'appelait Nathalie, était une grande fille d'une beauté froide, sévère, imposante. J'entrai un jour en courant dans sa chambre; elle se chaussait. Une jambe et un pied relevés et croisés sur le genou de l'autre jambe, elle laçait un brodequin bleu. Elle retira sa jambe, abaissa sa jupe et me renvoya. Je n'ai jamais revu ni l'une ni l'autre des deux cousines, et je ne les ai jamais oubliées.

Où est votre premier amour, ami lecteur?

Quand, pour la première fois, avez-vous ressenti les atteintes de l'amour?

Je voudrais que quelqu'un vînt à mon aide et me dît : « Moi, j'avais six ans; » parce que je pourrais répondre avec l'aplomb dédaigneux de la vertu : « Je ne suis pas si précoce, j'avais près de huit ans lorsque je devins amoureux pour la première fois. »

Il y a une vingtaine d'années, vers la fin de mon séjour à Sainte-Adresse, on me présenta un voyageur, magistrat déjà vieux et homme d'apparence fort distinguée.

En général, j'ai horreur de ces rencontres, auxquelles m'expose plus qu'un autre mon séjour habituel loin des villes, dans de petits coins où je suis seul de mon espèce. Les gens croient devoir vous aborder avec deux ou trois phrases complimenteuses, que, même quand on les hume avec plaisir, on ne peut entendre sans se sentir l'air un peu bête.

— J'avais, dit mon visiteur, une grande curiosité de vous voir... ou plutôt de vous revoir, car nous nous sommes connus autrefois, mais vous ne pouvez guère vous en souvenir.

Ici les deux phrases qui donnent l'air bête.

— Puis vous avez été l'amant de ma femme.

— Qui? moi?

— Attendez un peu; j'emploie le mot « amant » dans le sens allemand, ou dans le sens qu'il a eu

autrefois en français; cela ne signifie qu'amoureux.

— Votre nom, monsieur, que j'ai lu sur votre carte, ne me rappelle aucun souvenir.

— Vous n'avez aucune discrétion à avoir; quand vous étiez l'amant ou plutôt le mari de ma femme, moi, je n'étais pas encore son mari.

— Aucune idée...

— Oh! elle, elle se rappelle très bien... et moi aussi; mais je ne vous aurais pas reconnu; la vérité est que vous aviez alors sept ou huit ans, et que j'en avais trente... Quand j'ai quitté Paris, elle m'a dit : « Tu vas au Havre, tu iras à Sainte-Adresse... tu le verras. » Ne vous montez pas la tête, monsieur; ma femme avait vingt-deux ans, quand vous en aviez sept; vous pouvez faire son compte et le vôtre; elle m'a rappelé tous les détails de vos amours; je pense que je puis vous les redire aujourd'hui, sans trop émouvoir votre sensibilité. Vous rappelez-vous Élisa Bilcoq.

— Ah! certes, si je me la rappelle! elle demeurait dans la même maison que mes parents; les siens avaient une grande fabrique de... quelque chose...

— De cuirs vernis.

— Elle venait souvent à la maison. Mon père, qui n'aimait guère les commerçants, lui donnait cependant des leçons par amitié pour le père Bilcoq. Elle m'appelait son petit mari; elle m'em-

menait partout avec elle... dans les magasins. Elle me consultait pour la couleur de ses robes... Attendez... ça me revient... voici que j'évoque mes souvenirs, comme Georges de *la Dame blanche,* quand il entend l'air... *Tra la la la... Quel est donc ce refrain?* J'ai choisi un jour, pour elle, une petite robe à « mille raies »; elle hésitait entre le bleu et le lilas, je me prononçai pour le lilas. J'ai toujours aimé ces raies violettes et blanches. Tenez.

J'entr'ouvris ma vareuse, et je lui fis voir ma chemise à raies violettes et blanches.

— Attendez donc!... continuai-je, il y avait un grand escogriffe que nous rencontrions toujours...

— Précisément!... ce grand escogriffe, c'était moi.

— Pardon... c'est que je vous ai depuis haï cordialement; je n'ai deviné que longtemps après que je servais de maintien à Élisa; on ne l'aurait pas laissée sortir seule...

— Sa famille n'était pas riche, et cela faisait un grand dérangement, de la faire accompagner d'une unique servante qui avait toute autre chose à faire à la maison, et, d'ailleurs, on n'aurait pas osé, accompagnée d'une servante, rencontrer aussi souvent le grand escogriffe... votre serviteur...; je vous ai pourtant donné des bonbons... ingrat!

— Quand j'appris un jour que ma femme allait se marier, je fus désespéré et furieux, je fus-

malade, et enchanté d'être malade, car il m'aurait fallu aller à la noce. Notez bien que je n'attachais à cet amour aucune idée déterminée et que je ne songeais à rien qu'à la continuation de ce qui se passait, l'embrasser le matin, sortir avec elle et... l'appeler ma femme. Une chose bizarre, mais que je m'explique cependant, et qu'il ne faudra pas redire à madame ***, c'est que je me rappelle toutes ces circonstances et que je ne puis me rappeler son visage. Est-elle jolie?

— Elle a été très agréable, rien de plus, rien de moins; mais vous dites que vous pouvez expliquer ce souvenir vivace dans certaines circonstances, et cet oubli de la personne...

— C'est que, dans ces « premières flammes », l'amour qu'on éprouve est tout en soi, la « personne aimée » n'est qu'un prétexte. Je l'ai dit depuis en vers :

On fournit tout... l'amour et presque la beauté.

XXX

LEPOITEVIN SAINT-ALME. — UN OCULISTE AUX TUILERIES. — BOHAIN EN PRISON. — MALHEUREUX ROI ! MALHEUREUSE FRANCE !

Bohain est mort il y a quelques années, et Roqueplan très récemment [1]; je n'ai pas l'intention de consigner dans ces notes leur biographie complète, pas plus que celle des autres de nos contemporains dont j'ai à parler; je ne raconterai que ce que j'ai vu ou su dans mes rapports personnels avec eux.

Bohain avait de l'esprit, mais un esprit peut-être un peu commun, de la résolution, de l'énergie et de la bonté. Quand je l'ai connu, — en 1829, — il devait avoir une trentaine d'années; il avait fait son droit et travaillé chez l'avoué lorsqu'il acheta de Lepoitevin Saint-Alme, qui l'avait acheté de Maurice Alhoy, *le Figaro*, qui avait alors peu d'abonnés et de lecteurs.

Il s'associa Nestor Roqueplan, camarade d'*étude*, et quelques jeunes écrivains dont la plupart se sont fait depuis une place dans les lettres; *le Figaro*,

1. 1873.

rédigé dans un esprit à la fois fin et hardi, ne tarda pas à avoir un très grand succès et fit à la Restauration et à Charles X une guerre qui ne contribua pas peu à leur chute.

Peu de temps après le dîner dont je parlais tout à l'heure, le ministère public fit un procès au *Figaro*, qui fut condamné. La cause du procès et de la condamnation paraîtrait étrange aujourd'hui; *le Figaro* avait dit :

On a vu hier M. Roux entrer aux Tuileries.

Le ministère public argumenta ainsi :

— Qu'est-ce que M. Roux?

— Un chirurgien célèbre qui s'occupe spécialement des maladies des yeux.

— Que veut-on donner à penser qu'il va faire aux Tuileries?

— Donner des soins au roi.

— C'est dire audacieusement que Sa Majesté Charles X est aveugle ou menacée de le devenir.

Bohain fut condamné *à un an de prison.*

Depuis, on en a dit davantage à meilleur marché.

Mais, à peu près à la même époque, le *Journal des Débats* passa pour avoir hâté beaucoup la chute du « gouvernement ramené par l'étranger » en terminant un article par ces mots :

« Malheureux roi! malheureuse France! »

XXXI

Me DUPONT, PLUS TARD DE BUSSAC. — COMMENCEMENT DES AVOCATS POLITIQUES. — POURQUOI ILS SONT PRESQUE TOUS SOI-DISANT RÉPUBLICAINS. — CAVOUR. — LE ROI VICTOR-EMMANUEL. — UN GÉRANT RESPONSABLE.

Bohain et *le Figaro* furent défendus par un jeune avocat appelé Dupont. Je crois bien que c'est celui qui, depuis, et aujourd'hui encore, s'est fait et se fait appeler Dupont *de Bussac*. C'est à cette époque que la clientèle des journaux commença à être fort recherchée par les jeunes avocats. La veille du procès, on était ignoré, confondu dans la foule, promenant au Palais, dans la salle des Pas-Perdus, d'un air pressé et essoufflé le poids d'un portefeuille-serviette vide; le lendemain du procès, on était, de par le journal défendu et par ses confrères de la même couleur politique, on était célèbre, illustre, Cicéron, Démosthènes, Mirabeau.

Cette perspective jeta une partie du jeune barreau dans l'opposition. Les journaux du gouver-

nement n'avaient pas de procès et n'élevaient pas de piédestal aux avocats. D'ailleurs, pour beaucoup, ça n'était qu'une première étape. Ce qui n'avait été d'abord qu'une affaire de métier, un rôle joué, on le continuait hors du Palais et du théâtre, semblable à un acteur qui sortirait de scène en costume de Néron et continuerait à jouer le rôle et à parler en vers dans la vie privée.

L'avocat, après avoir plaidé pour un journal républicain, restait ou devenait républicain. En apparence, c'était assez funeste pour les journaux. L'avocat, qu'on ne payait pas, sacrifiait volontiers le succès de sa cause au succès de sa plaidoirie. C'était pour sa propre renommée qu'il plaidait et non pour l'acquittement de son client.

Loin d'atténuer la portée de l'article incriminé, il l'exagérait, le paraphrasait, se substituait à l'accusé dans l'attention du public, l'effaçait, l'éclipsait, confisquait pour lui-même l'intérêt de l'événement, et, affichant une audace sans péril, vu les immunités de la profession, il attaquait le ministère public, les juges, le gouvernement, les rendait *parties* contre l'accusé, les exaspérait, leur faisait une affaire personnelle de cette affaire qui, au commencement des débats, leur était assez indifférente, et *obtenait* généralement pour son client le *maximum* de la peine.

Et le public de dire : « En voilà un qui n'a pas peur ; il leur a joliment dit leur affaire. »

Et les journaux l'appelaient : le courageux, l'énergique, l'intrépide maître un tel.

Quand les journaux étaient riches et pouvaient payer l'amende et les frais sans se ruiner, quand ils avaient un « gérant responsable », un écrivain déplumé, un portier ou un homme de peine signait le journal; la feuille alors recevait un nouvel éclat, une nouvelle vie, une fructueuse popularité de ce qu'on ne tarda pas à appeler le « baptême de la police correctionnelle ». Tout le monde était content, jusqu'au gérant, dont les appointements étaient doublés pendant son séjour en prison et qui finissait par être pris au sérieux par les jobards et quelquefois par s'y prendre lui-même et devenir un « homme politique ».

Il était aussi un autre cas où une condamnation était une bonne fortune pour un journal. Les abonnés ne venaient pas; le journal ne « faisait pas ses frais »; les quelques abonnements reçus étaient mangés d'avance, l'imprimeur et le marchand de papier devenaient pressants. On ne savait pas chaque jour si l'on pourrait paraître le lendemain. Un procès, une condamnation surtout venait tout sauver. Il n'était pas sans exemple qu'un journal, en pareille circonstance, fût aidé et relevé par ses coreligionnaires. En tout cas, on tombait glorieusement sur le champ d'honneur, victime du despotisme de la royauté et du « parti prêtre ». Ni le marchand de papier ni l'imprimeur n'osaient rien réclamer.

Cette invention, cette fiction légale du gérant responsable était et est encore odieuse et immorale au plus haut degré; je ne l'ai jamais acceptée pour ma part, si ce n'est dans une circonstance :

Lorsque, après le coup d'État du 2 décembre, je me réfugiai d'abord à Gênes, puis à Nice, alors italienne, je voulus publier de nouveau *les Guêpes;* je dus à ce sujet remplir quelques formalités et me conformer à la législation italienne; c'est à ce sujet que je me trouvai en relation avec M. de Cavour.

Voici une lettre de lui à ce sujet; je la retrouve dans un album de ma fille, Jeanne Bouyer :

« Monsieur,

» Le roi, après avoir lu la lettre que vous m'avez écrite, m'a chargé de vous dire qu'il recevra avec plaisir votre journal...

» Comme il serait peu constitutionnel que le roi fût votre abonné et que son ministre responsable ne le fût pas, je vous prie de vouloir bien inscrire mon nom au bas de celui du roi.

» Vous habitez depuis assez de temps notre pays pour savoir que la circonstance de compter le roi et ses ministres parmi vos lecteurs ne doit vous imposer aucune gêne ni vous inspirer le moindre scrupule. Je crois, toutefois, devoir vous donner l'assurance que vous me trouverez toujours disposé à rendre justice à votre verve et à votre talent, lors

même que mes actes fourniraient matière à vos spirituelles critiques.

» C. CAVOUR. »

On me fit une objection à Nice : n'étant pas Italien, je devais donner aux *Guêpes* un « gérant responsable ». J'écrivis à ce sujet de nouveau à M. de Cavour : que j'avais toujours seul répondu de mes écrits, que j'avais l'habitude de signer, fût-ce une seule ligne, et que je ne pouvais m'accoutumer à l'idée de m'abriter derrière quelqu'un.

Il me répondit : *Lex dura, lex absurda, sed lex.* On me procura donc un gérant-éditeur responsable, moyennant, je crois, une trentaine de francs par mois; l'imprimeur se chargea de ce soin. Je sus que ce gérant s'appelait Bonavera, mais je ne voulus pas le connaître ni même le voir; c'était une façon de protester, de pousser la chose à l'absurde le plus complet. Bonavera, responsable des pensées et des écrits d'un homme qu'il ne connaissait absolument pas!

XXXII

LA RÉVOLUTION DE JUILLET. — LA PROTESTATION DES JOURNALISTES. — LOUIS-PHILIPPE. — LA CROIX DE JUILLET. — LE PRIX DES PETITS POIS. — COURRIERS ÉCHANGÉS ENTRE DEUX PRÉFETS. — VÉRON. — LA THÉORIE OU LES AFFAIRES. — LES MINES DE SAINT-BÉRAIN. — M. DE GIRARDIN. — BOUTMY. — CLEEMANN. — PALAISEAU. — LES RÔLES. — LA PÊCHE AUX ÉCREVISSES.

Revenons au *Figaro*.

En 1830, Bohain signait le journal. Bohain fut condamné lui-même et serait allé lui-même en prison ou peut-être dans une maison de santé, car, sauf de rares exceptions, les rigueurs contre la presse admettaient des accommodements. Mais arriva la révolution de Juillet. Bohain, Roqueplan, trois ou quatre autres rédacteurs du *Figaro* signèrent la protestation des journalistes. En cas d'insuccès, je crois qu'ils eussent cette fois été traités sévèrement. J'allais rarement à la cité Bergère ; je ne sus rien que le second jour ; il est probable que j'aurais signé comme les autres si j'avais été là au moment, mais sans bien savoir pourquoi.

Le gouvernement établi, Louis-Philippe accepté

comme « la meilleure des Républiques » sous la responsabilité de Lafayette, il y eut tout de suite des mécontents, d'abord les républicains, quelques-uns de raisonnement, d'autres de conviction. Beaucoup, qui n'avaient pas trouvé à se caser, prétendaient qu'il y avait maldonne et voulaient recommencer la partie.

La croix de Juillet devint un signe de ralliement. On donna la croix d'honneur aux élus, qui cessèrent de porter la croix de Juillet, et on ne se gêna plus avec ceux qui continuèrent à orner leur boutonnière de cette dernière.

Bohain fut nommé membre de la Légion d'honneur et préfet de la Charente. Roqueplan, également chevalier de la Légion d'honneur, garda *le Figaro,* auquel, un peu plus tard, la volonté des actionnaires lui adjoignit Henri de la Touche.

Romieu fut décoré et nommé sous-préfet de Quimperlé (Finistère); ce n'est que plus tard que Romieu prit au sérieux les fonctions d'administrateur et d'homme politique. Bohain n'eut pas le temps d'essayer.

On parlait beaucoup de la correspondance qui se tint alors exactement entre ces deux hommes d'État; des courriers fréquents partaient d'Angoulême pour Quimperlé et de Quimperlé pour Angoulême, pour annoncer l'apparition des cailles et des premières fraises, et le prix des asperges et des petits pois.

Bohain, je crois, avait en outre laissé à Paris des affaires assez embrouillées qui vinrent rendre sa position difficile. Je ne sais pas s'il fut destitué ou s'il donna sa démission, je penche pour la seconde version; il revint à Paris et fit jouer sans succès, à l'Odéon, un drame, *Mirabeau,* puis fonda *l'Europe littéraire,* un magnifique journal pour lequel il me demanda quelques articles, puis il se mêla d' « affaires », de quelques-unes, entre autres de celles qui causèrent en ce temps-là un grand scandale, et dont Véron donnait ainsi la théorie : « Prenez... rien du tout, annoncez-le énormément dans les journaux... et vous en vendrez tant que vous voudrez. »

Il était des mines de Saint-Bérain avec M. Émile de Girardin.

Là, on se trouva bien d'avoir un gérant responsable, un pauvre diable, appelé Cleemann; on lui donna voiture, chevaux, livrée, gens, et on le déclara banquier. Bohain n'était pas en nom dans l'affaire; mais M. de Girardin fut assis avec Cleemann sur les bancs de la police correctionnelle. Cleemann seul fut condamné. Je crois me rappeler qu'il réussit à se réfugier en Belgique.

J'avais vu naître la combinaison de ces fameuses mines de Saint-Bérain, auxquelles il manquait surtout et absolument du charbon. C'était à la campagne, chez Bohain, dans une assez jolie maison qui appartenait à sa mère, à Palaiseau, et

où j'allai à plusieurs reprises passer deux ou trois jours. Bohain avait là une riche collection de rosiers; de plus, il y avait à Palaiseau l'Yvette, une petite rivière où je pêchais force écrevisses en plongeant sous les racines des vieux saules.

Je ne compris que plus tard des lambeaux de conversation que j'avais entendus sans le vouloir, car ça n'avait rien d'amusant, entre Bohain, M. de Girardin et M. Boutmy, que les ennemis de M. de Girardin appelaient « M. Bertrand ». Cleemann s'exerçait dans les allées du jardin à prendre les attitudes, la démarche et la façon de saluer un peu hautaine qui convenaient à un banquier. — Aucun des associés, je crois, n'avait vu les mines qu'ils mettaient en actions. On ne plaignait pas les millions.

XXXIII

LA QUESTION DES FLEURS. — RIFKOGEL ET DANIEL HOOÏBRENCK. OPPOSITION DU LIS LANCIFOLIUM PUNCTATUM

Nous avions, Bohain et moi, un goût commun celui des fleurs ; quelquefois il venait me prendre chez moi, et nous allions visiter les jardins et les serres de Paris. Dans une de ces promenades, nous aperçûmes sur le boulevard du Mont-Parnasse une enseigne que nous n'avions pas encore remarquée :

Rifkogel et Daniel Hooïbrenck, horticulteurs

Nous entrons, nous trouvons Rifkogel, un gros Hollandais, et Daniel Hooïbrenck, un gigantesque Allemand, qui nous font voir des serres à multiplications comme il n'en existait pas alors en France. Ils avaient fait en outre, et naturellement à l'air libre, un semis de dahlias, fleur alors fort à la mode, qui avait produit un grand nombre de plantes magnifiques, à ce moment en fleur. Bohain questionne les deux associés. — Sont-ils contents de leur entreprise ?

— Oui, jusqu'à un certain point ; ils sont arrêtés par le manque de capitaux. Il leur faudrait un commanditaire, un associé qui leur fournît les moyens de faire venir de l'étranger — de l'Angleterre, de la Hollande, de la Belgique — les plantes nouvelles, dont quelques-unes sont très chères, entre autres le *lis lancifolium*, qui vient d'arriver du Japon en Belgique.

— Combien vous faudrait-il d'argent ? Combien estimez-vous votre établissement tel qu'il est en ce moment ?

Bohain flaire une affaire, une affaire à la fois attrayante et productive ; *il y a là un million à gagner :* c'était sa phrase habituelle ; il se grise de l'affaire, il grise Rifkogel, il grise Hooïbrenck ; il veut que j'aie un intérêt dans cette « magnifique opération ». On me donnera une *action* que je payerai en articles que je ferai dans les journaux pour parler de l'entreprise.

On met l'affaire en actions, on commande et on construit des serres immenses ; on envoie Daniel en Belgique, en Hollande et en Angleterre ; il rapporte trois variétés du *lis lancifolium*, les premiers qu'on ait vus en France. C'est ce magnifique lis aujourd'hui assez répandu. Il y avait le blanc, le ponctué de rose et le ponctué de rouge, des rubis en relief sur de la neige ; il avait payé chaque oignon, je crois, quinze cents francs. Il rapportait également des camélias nouveaux.

On annonce son retour à grand bruit de caisses et de trompettes. Le public vint en foule aux serres de la *Compagnie française, anglaise et hollandaise*. On admire le *lilium japonicum lancifolium punctatum rubrum*.

On est surpris de ne voir les camélias que derrière une grille.

Ce ne sont pas des nonnes, ce ne sont pas non plus des camélias sauvages, féroces ou enragés, qui pourraient faire courir des dangers au public; on explique aux visiteurs que ces camélias sont nouveaux, d'un prix très élevé; que des confrères pourraient en dérober une branche, une feuille. Et Daniel Hooïbrenck, qui était un multiplicateur habile, montre au public des boutures de feuilles et même des fragments de feuilles reproduisant les plantes auxquelles ils ont été enlevés.

On voyait ces opérations à tous les degrés, faites par Daniel Hooïbrenck dans les nouvelles serres.

De cette affaire sortirent plus tard et le *Jardin d'hiver* et le *Château des fleurs*. Il serait trop long de rappeler les nombreuses entreprises créées par le génie industriel de Bohain. Toutes ne réussirent pas; mais plusieurs ont donné de grands produits, surtout à ceux qui les ont exploitées après lui; la première des *Brasseries*, si nombreuses aujourd'hui, a été créée par Bohain, aux Champs-Élysées, sous le nom de *Brasserie anglaise et hollandaise*.

XXXIV

NAPOLÉON LANDAIS. — CHAGRINS QU'IL CAUSA A BOHAIN.

Entre ses entreprises de librairie, qui ne sont pas moins nombreuses, je dois rappeler une des plus importantes, parce que j'y fus pour quelque chose : c'est le grand dictionnaire *Napoléon Landais.*

J'avais reçu une lettre d'un jeune homme qui était ensuite venu me voir, et auquel j'avais moi-même fait une visite dans une école du faubourg Saint-Martin ou Saint-Denis, où il était sous-maître.

Il faisait des romans et désirait écrire dans les journaux. Il me demandait « ma protection ». Vous comprenez que c'est assez longtemps après le point de ma vie où nous sommes arrivés. Il n'avait pas de talent, pas d'esprit, très peu d'instruction. Je crois que je réussis à faire admettre quelques articles de lui dans un ou deux journaux ; mais ça ne lui en ouvrait pas les portes, au contraire

Un jour, — et je dois l'avouer, moins-peut-être

par le désir de lui être utile que dans celui moins noble de rendre ses visites moins fréquentes, — je lui conseillai d'abandonner le roman et le journalisme, auxquels il ne me paraissait pas prédestiné, et de s'attacher à quelque entreprise de librairie à laquelle sa *quelque* instruction lui permettrait de rendre des services, et je lui donnai pour Bohain, qui en avait alors plusieurs sur le chantier, une lettre dans laquelle je faisais ressortir de mon mieux l'utilité dont mon « protégé » pouvait être.

Bohain vint me voir quelques jours après et me dit :

— J'ai accepté votre homme, et pour une raison que vous n'aviez pas songé à faire valoir, et cette raison est la seule précisément qui le rend bon à quelque chose : c'est qu'il s'appelle Napoléon !

C'était, en effet, de M. Napoléon Landais qu'il s'agissait.

— Il y a quelque chose à faire avec ce nom-là, ajouta Bohain.

En effet, la France était encore sous le charme imbécile, qui lui avait coûté si cher et devait lui coûter plus cher encore, de la légende napoléonienne.

La révolution de Juillet s'était faite aux cris bizarrement accouplés de « Vive Napoléon et la liberté ! »

Cela s'explique par la coalition qui s'était tramée contre la Restauration et les Bourbons ramenés

par l'étranger, coalition des républicains et des bonapartistes, pour lesquels on avait trouvé un nom commun, « les libéraux ». La plus grande partie des écrivains de ce temps trouvaient une popularité facile dans l'éloge, sous toutes les formes, du « captif de Sainte-Hélène » ; presque tous ont à se reprocher d'avoir contribué à l'embellissement et à la propagation de cette légende qui, à l'exemple des païens, attribuant à un seul Alcide les hauts faits d'un grand nombre d'Hercules, mettait au compte de Bonaparte tout ce qui s'était fait de grand et d'éclatant de son temps, sans tenir compte des moyens et du résultat final, la France ruinée d'hommes et d'argent et diminuée de territoire, plusieurs millions de cadavres laissés sur les divers points de l'Europe.

Victor Hugo, Béranger, Casimir Delavigne, M. Thiers, etc., et presque tous les journalistes contemporains, ont travaillé à cette légende et l'ont embellie et enflée.

Le nom de Napoléon était employé comme autrefois le nom d'Hercule. On disait, en parlant de Louis-Philippe, c'est le Napoléon de la paix; de tel ou tel autre, c'est le Napoléon de l'industrie, ou le Napoléon du commerce, ou de l'agriculture; M. de Rothschild était le Napoléon des finances; Arago était le Napoléon de l'astronomie, Véfour le Napoléon de la cuisine, Auriol le Napoléon du tremplin, Franconi le Napoléon du cheval, etc.

— Je vais, me dit Bohain, faire faire à votre homme un grand dictionnaire que je vendrai par livraisons. Il est plus facile de vendre un livre cinquante francs, par livraisons à cinquante centimes, que de vendre le même ouvrage vingt francs, qu'il faut payer en une seule fois.

— Mais je ne vous ai pas dit que M. Landais fût capable de faire un dictionnaire.

— Peu importe! je n'ai besoin que du nom; il s'appelle Napoléon, ça suffit. Il sera le Napoléon de la grammaire. La foule confond facilement la notoriété avec la gloire. Quand le nom de Napoléon Landais aura été vu affiché en lettres d'un demi-mètre pendant six mois dans toutes les rues de France, ce sera un nom célèbre. Quant au dictionnaire, il faudrait se donner beaucoup de mal ou être bien méchant pour que le dernier fait ne fût pas au moins aussi bon que l'avant-dernier, car c'est le même, c'est-à-dire qu'on copie celui-ci en ajoutant ou en retranchant certaines choses.

Le dictionnaire fut exécuté par M. Landais et un certain nombre de collaborateurs et surtout de paires de ciseaux, et eut un grand succès. M. Landais en tira une petite fortune.

Mais ce ne fut pas tout roses pour Bohain; entre autres accidents, un libraire avait autrefois « acheté » un roman à M. Landais, si toutefois acheté est le mot propre. Il avait acheté la propriété du livre, à la condition de donner une part des bénéfices pré-

sumés, mais peu probables, à l'auteur. L'ouvrage donné à lire à quelqu'un, il n'avait plus osé l'imprimer, et bien lui en prit : ça en fit une bonne affaire.

Lorsque le dictionnaire et le nom de Napoléon Landais eurent acquis, à force d'affiches et d'annonces, le plus haut degré de célébrité, le libraire alla trouver Bohain et lui dit : « Lisez ces vingt-cinq pages d'un roman de M. Landais dont je suis propriétaire; elles contiennent cent et quelques fautes de français que j'ai fait relever en marge par un académicien. Je vais publier l'ouvrage en même temps que vous publierez le dictionnaire, et j'en ferai faire la critique grammaticale dans les journaux; ça tuera votre affaire. » Bohain était un homme résolu et peu ami des ambages; il répondit par ces seuls mots : « Combien voulez-vous? » Il dut acheter six ou sept mille francs, je crois, le droit de brûler l'œuvre de M. Landais.

Il eut, pendant le cours de l'opération, à se plaindre plusieurs fois des exigences de l'homme qu'il avait inventé, et je l'ai entendu dire à plusieurs reprises :

— Quelle sottise d'avoir pris l'homme avec le nom; c'était si facile à inventer ce nom-là!

XXXV

LE PAIN QUOTIDIEN. — LE VERGLAS. — BELLE ACTION MAL RÉCOMPENSÉE. — C'EST LA FAUTE A DURAND. — HARDY, JARDINIER. — LA ROSE MADAME HARDY. — L'ÉPOQUE. — LISEZ L'ÉPOQUE. — ON CHERCHE UN GRIOLLET. — UN TRAIT DE BOHAIN. — LE DICTIONNAIRE DU JARDINIER. — C'EST MOULINET QUI FAIT LES FONDS. — BIXIO. — UN DUEL ENTRE MM. THIERS ET BIXIO. — MADEMOISELLE SÉRAPHINE.

Bohain avait des habitudes d'existence qui ne lui permettaient pas de vivre à moins de quatre-vingt mille francs par an. Avec soixante mille francs, il était gêné. Eh bien, j'ai vu alors, et plusieurs fois depuis, que la modération dans les désirs et dans les besoins n'est pas un moyen certain de faire fortune. Chacun arrive presque toujours à gagner son pain quotidien; celui dont le pain quotidien est représenté par quelques sous par jour éprouve autant de difficulté à gagner ces quelques sous que trouve à se procurer cent mille francs celui dont le pain quotidien coûte cent mille francs. La largeur des plans, la hauteur des projets, l'intelligence des inventions, l'énergie des efforts sont en proportion des besoins.

Dans le pain quotidien de Bohain, il fallait faire entrer une voiture, car, depuis son enfance, il avait une jambe ankylosée qui ne lui permettait ni de longues courses, ni une marche un peu rapide. Ses nombreuses entreprises eurent naturellement des chances diverses. Deux fois il fut obligé d'aller en Angleterre attendre que ses affaires fussent arrangées à Paris. A l'un de ces séjours de l'autre côté du détroit, qui dura plus d'un an, il apprit l'anglais, fonda un journal français qui devint une bonne affaire et continua à vivre après son retour en France; je crois que ça s'appelait *le Courrier de l'Europe*.

Le départ de Paris n'avait pas été sans quelques difficultés; d'abord je lui avais proposé un asile chez moi; mais, dès le premier jour, nous avions compris que cette retraite serait facilement devinée. Gatayes offrit sa maison, où Bohain n'était jamais allé et où on ne le soupçonnerait pas. Nous nous mîmes en route tous les trois, le soir, vers minuit, pour nous transporter de la rue de la Tour-d'Auvergne à la rue de Ponthieu, au faubourg Saint-Honoré. Mais un obstacle imprévu se dressa devant nous.

Vers la fin de la journée, il était tombé une pluie de neige fondue qui, sur la terre gelée, s'était transformée en verglas. Tous les cochers, pris à l'improviste, n'avaient pu faire ferrer leurs chevaux à glace, ni même les faire *clouter*, et s'étaient hâtés

de rentrer à leurs remises, en menant leurs chevaux « par la figure ». Impossible de trouver une voiture.

Nous mîmes Bohain entre nous deux, et nous entreprîmes le voyage à pied. Je me souviens qu'en chemin nous rencontrâmes une patrouille qui rentrait au corps de garde en s'appuyant sur les baïonnettes fichées dans le verglas. Il était peut-être une heure et demie, lorsque nous passions devant la rue de Courcelles, en suivant la rue de la Pépinière, pour gagner la rue Montaigne, que nous devions prendre, lorsque notre attention fut attirée par une voix lamentable :

— Est-ce qu'il n'y aura pas un brave citoyen qui me remette sur mes jambes et me reconduise à mon épouse?

Nous nous approchons, et nous voyons un homme ivre étendu au bas de la rue de Courcelles; cette rue, aujourd'hui bordée de riches maisons, ne possédait alors que des maisons très écartées les unes des autres; je pense qu'elle est encore aujourd'hui assez escarpée, du moins elle l'était alors; notre ivrogne avait à plusieurs reprises essayé de la gravir et était toujours retombé en roulant jusqu'à la rue de la Pépinière.

— Où demeurez-vous?

— Ah! voilà ce brave citoyen que j'attends depuis si longtemps; c'est vous qui allez me reconduire chez moi, car j'ai un chez moi, un domicile; je ne suis pas un vagabond. C'est la faute au froid

et à Durand, qui m'a fait boire, et m'a laissé là.

— Où demeurez-vous?

— À trois cents pas d'ici, au haut de la rue.

Il n'y avait pas moyen de laisser cet homme couché dans la rue par une nuit aussi froide.

— Écoute, dis-je à Gatayes, tiens-moi bien Bohain, et je vais réintégrer monsieur dans son domicile.

Je relève péniblement le personnage, et plus péniblement encore je le hisse jusqu'au haut de la rue de Courcelles; deux ou trois fois il me glisse sous le bras et retombe à terre. Quand il était à terre, il faisait des discours.

— C'est malheureux qu'il n'y ait pas un marchand de vin ouvert, je vous aurais fait « une politesse »; mais ma femme va être si contente de me revoir... elle nous offrira quelque chose; c'est qu'elle m'adore, cette pauvre chatte; elle doit être inquiète de son Polyte. Sans vous, j'aurais passé la nuit sur le pavé; c'est vexant pour un citoyen qui a son domicile et ses meubles et une femme qui l'adore.

Enfin, il me dit :

— C'est ici.

Je frappe à la porte qu'il m'indique; on ouvre, une femme en chemise et les pieds nus dans des vieux souliers s'écrie :

— Ah! te voilà, maudit ivrogne! j'espérais que tu t'étais cassé le cou.

— Et, se tournant de mon côté :

— C'est donc vous qui l'entraînez dans les cabarets ?

A ces mots, elle saisit un balai caché derrière la porte et tombe sur moi ; je me défends de mon mieux avec ma canne, et je m'enfuis. Je rejoins mes compagnons, auxquels je dis ma mésaventure, et c'est en riant que nous arrivons chez Gatayes, où nous trouvons avec plaisir un bon feu de charbon de terre tout allumé dans le cabinet de Gatayes, où un lit avait été dressé pour Bohain.

Le lendemain, en déjeunant, il raconta sa nuit ; il avait fini par bien dormir, mais il avait d'abord été un peu troublé. Le cabinet de Gatayes présentait alors comme aujourd'hui à peu près un assemblage étrange des objets les plus disparates et les plus fantastiques : sur les murs, sur les portes, au plafond, par terre, en l'air, des panoplies sauvages, des massues, des arcs, des flèches empoisonnées, des zagayes, des haches de pierre, des casse-têtes, des épées en scie formées de dents de poisson, des ours, des loups, des tigres, des vautours, des dieux indiens, de grandes chauves-souris, des serpents énormes, des pipes de tous les pays, des hallebardes, des sabres, des instruments de musique, des lanternes chinoises, des lampes romaines, des crocodiles, etc. Le surlendemain, en partant pour Calais, Bohain nous dit :

— Je serais volontiers resté encore un jour ; je n'ai pas eu le temps de tout voir.

Un de ses autres départs pour l'autre côté du détroit fut signalé par un trait que j'ai souvent raconté, parce qu'il prouve l'excellent cœur d'un homme qui a été calomnié.

Il arrive un matin chez moi, rue de la Tour-d'Auvergne. Nous nous promenions dans le petit jardin que j'avais là. Ce n'est pas de celui-là, mais du jardin de la rue ***, près du chemin de fer du Havre, que j'ai dit autrefois :

> ... J'ai si longtemps aimé
> Un tout petit jardin sentant le renfermé.

Il regardait un rosier chargé de boutons.

— Quelle est cette rose?

— C'est madame Hardy, une rose nouvelle obtenue par Hardy, le jardinier du Luxembourg, qui me l'a donnée. Revenez dans quelques jours, elle sera épanouie; c'est sans contredit la plus belle des roses blanches.

— Qui sait où l'on sera dans quelques jours? répondit-il. Il faut que, d'ici à ce soir, j'aie trouvé quatre cent mille francs, ou que je parte cette nuit pour l'Angleterre.

— Eh bien, lui dis-je, je suis presque aussi embarrassé pour un billet de trois cents francs que le libraire *** m'avait donné en payement et n'a pas acquitté, que vous l'êtes pour vos quatre cent mille francs. Je dois rembourser ce billet, pour lequel un huissier a déjà fait d'assez gros frais.

Nous parlâmes d'autres choses. Il regarda l'heure et remonta en fiacre. Le soir, je reçus une lettre apporté par un commissionnaire, avec ces mots :

« Je n'ai pas réussi pour mes quatre cent mille francs, je pars ; mais je vous envoie vos trois cents francs. Au revoir !

» VICTOR BOHAIN. »

Plus tard, ses affaires rétablies, il revint à Paris et fonda *l'Époque*. C'était un immense journal, grand comme une nappe. Jamais peut-être la réclame et le puff ne se manifestèrent avec tant de magnificence. On débuta par un roman de M. Paul Féval : c'était le moment des jours gras ; on promena sur les boulevards un grand char surmonté d'un drapeau où on lisait :

L'ÉPOQUE.

et sur lequel des hommes et des femmes costumés représentaient non seulement les personnages du roman, mais aussi la scène principale, où une femme était poignardée ; on voyait le sang.

On me demanda *les Guêpes,* pour les faire paraître une fois par semaine dans la feuille. Les fonds de l'affaire avaient été *faits* par un riche bourgeois, industriel retiré, appelé Griollet, aux yeux duquel on avait fait briller un splendide avenir d'honneurs et de dignités et une influence politique.

Le nom de Griollet devint proverbial; lorsque quelqu'un annonçait l'intention de fonder un journal, on disait : « Il cherche son Griollet; » Griollet n'aimait pas *les Guêpes;* on me fit demander des concessions sur la liberté absolue que je m'étais réservée; je refusai, et *les Guêpes* ne parurent plus dans *l'Époque*.

J'évitais en général de me mêler aux affaires de Bohain. Une fois entre ses mains et sous son souffle puissant, elles s'enflaient comme un ballon et s'enlevaient à donner le vertige aux gens placés dans la nacelle. D'ailleurs, excellent homme, comme je l'ai dit et prouvé, il était joueur hardi, confiant et compromettant. Je retrouve une lettre de lui où il s'excuse d'avoir mis mon nom au bas d'un prospectus que je n'avais ni écrit ni lu, parmi d'autres noms d'enthousiastes approbateurs de l'affaire « lancée » :

« Votre lettre m'afflige beaucoup; je lis et relis la circulaire, sans comprendre en quoi elle peut vous compromettre... Je vous avais parlé dix fois de l'affaire...; j'ai déjà mis cent vingt mille francs là dedans...; votre reproche m'est pénible, et je serai heureux qu'après une conversation vous me disiez que je ne l'ai pas trop mérité...

» VICTOR BOHAIN. »

Une seule fois je lui parlai, en jasant, du projet que j'avais de faire un dictionnaire d'horticulture

sur un plan nouveau; ma notoriété dans cette aimable science et mes relations avec tous ses adeptes semblaient promettre un succès.

Bohain s'enthousiasma.

— C'est une affaire magnifique, elle a un million dans le ventre (c'était, je l'ai dit, sa locution favorite); entre vos mains, ajouta-t-il, ça ne vaut pas quatre sous. Vous ferez l'ouvrage, je le lancerai et je « ferai les fonds », c'est convenu. Attendez-moi dimanche matin.

Il disparaît et me laisse dans une situation d'esprit mêlée d'espoir et d'inquiétude.

Au jour indiqué, il arrive et me dit :

— J'ai trouvé notre homme.

— Quel homme?

— Eh bien, celui qui fera les fonds : il va venir.

Je vis immédiatement, malgré mon inaptitude, que l'affaire ne se divisait plus en deux parts, mais en trois; c'est Plon, l'imprimeur célèbre, qui entre; on me fait développer mon projet. Plon, comme Bohain, le trouve excellent. Seulement il se réserve certains avantages; il fournira le papier et l'impression à certaines conditions, etc. Il restera une part pour l'auteur, une part pour le bailleur de fonds et une part pour celui qui dirigera et lancera l'affaire.

On prend rendez-vous pour quelques jours après. J'attends avec résignation.

Le jour pris pour le rendez-vous, arrivent non seu-

lement Bohain et Plon, mais un troisième personnage, un homme petit et maigre, à figure de fouine, dont je n'ai pas retenu le nom ; on me le présente :

— C'est monsieur qui fera les fonds.

Je reste stupéfait ; cependant je n'ose rien dire : après tout, ces trois parts n'entament peut-être pas la mienne ; la division reste peut-être la même : la moitié pour l'auteur, la moitié pour le capital.

On me fait encore développer mon idée. Elle obtient l'approbation du petit monsieur, comme elle avait obtenu celle de Bohain et celle de Plon. L'homme à museau de fouine a préparé un traité que nous devons signer tous les quatre. On me le donne à lire. Je me trompais... l'affaire est divisée en quatre parts égales. Je trouve la mienne mesquine. Je me sens dépouillé. Néanmoins je n'ose encore rien dire, et je crois que j'aurais signé, sans une heureuse petite précaution assez défiante et injurieuse prise contre moi. Je ne sais plus en quoi elle consistait, mais elle était choquante au plus haut degré. Je lis l'article à haute voix et je demande au petit monsieur si c'est lui qui a rédigé l'acte. Il me répond affirmativement et veut expliquer et maintenir l'article.

— Messieurs, dis-je, j'aurais, je crois, subi un partage assez injuste, mais je ne supporte pas une impertinence. Je n'ai qu'une réponse à faire à l'argumentation de monsieur.

Je déchire l'acte et je le jette au feu.

Ce projet de dictionnaire, qui jusqu'ici n'a pas été exécuté, amena plus tard un autre incident assez bizarre.

Un ami commun, Hetzel, en entretint Bixio, qui de médecin s'était fait homme politique et libraire, et nous prenons rendez-vous pour en causer. Ce rendez-vous était chez Bixio, qui donnait ce jour-là une soirée. Nous nous retirâmes tous trois dans une chambre écartée; dans l'intervalle, j'avais appris une circonstance qui me paraissait rendre l'affaire impossible, et ce fut ma première parole.

— Mon projet, dis-je à Bixio, est fondé sur les imperfections d'un ouvrage très répandu dont vous êtes l'éditeur : si je ne me trompe pas, et si l'exécution répond à mon plan, mon ouvrage tuera le vôtre et en héritera.

— C'est possible, me dit Bixio, mais alors je ne serai pas fâché d'avoir la moitié de l'héritage.

Je lui fis une autre objection :

— Il y a un danger pour vous dans cette communication; quelques-unes des améliorations que je me propose de faire peuvent vous venir à l'esprit à vous-même. Si je vous expose mon plan et que nous ne fassions pas l'affaire ensemble, vous ne pourrez plus appliquer à l'ouvrage dont vous êtes l'éditeur aucune de ces améliorations que vous trouverez peut-être demain vous-même.

Bixio insista, j'exposai le plan. Je ne me rappelle pas pourquoi l'affaire n'eut pas de suite. Je

crois que je retournai à Sainte-Adresse, que j'habitais alors, et que je ne revins pas. Toujours est-il que, un certain laps de temps écoulé, il parut une nouvelle édition du *Bon Jardinier*, et qu'à cette édition était appliquée une de mes idées : l'ordre alphabétique.

La loyauté de Bixio n'était pas à soupçonner; il a toujours eu et a laissé sous ce rapport une réputation intacte; peut-être était-il étranger à ce changement qui faisait partie de ceux qui devaient, comme je le lui avais dit, lui venir à l'esprit tout naturellement; peut-être avait-il oublié notre conversation; néanmoins, j'étais lésé, et je racontai l'histoire dans un journal.

Ajoutons, pour tout dire, qu'à ce moment je n'étais pas précisément fâché d'être désagréable à Bixio; j'étais assez scandalisé de voir l'ex-rédacteur du *National*, le député républicain, entrer comme ministre de l'agriculture dans le premier ministère de Napoléon III, dont il avait combattu la candidature; de Napoléon III, président de la République, laquelle devait nécessairement en mourir.

Son Excellence Bixio m'écrivit une lettre que je n'ai pas sous les yeux, mais que je retrouverai probablement, un billet où il me disait qu'il avait lu ce que j'avais écrit, et que « son secrétaire viendrait en causer avec moi ». Je fus assez légitimement, je crois, choqué de ce ton trop majestueux,

et je répondis : « Mon portier recevra votre secrétaire. » Je n'en ai plus entendu parler.

C'est ce même Bixio qui, ayant rapporté à l'Assemblée législative un propos de M. Thiers, nié par celui-ci, eut pendant la séance même, avec le futur président de la République, un duel au pistolet, sur lequel j'improvisai alors quelque chose comme une douzaine de vers :

Thiers dit non. — Bixio répond oui. — Dans ce cas,
On sait ce que l'honneur prescrit à chaque membre :
Quatre amis vont au Bois mesurer vingt-cinq pas;
L'on tire, l'on se manque, et l'on rentre à la Chambre.
L'honneur est satisfait; tous les deux ont raison,
Bixio qui dit oui, Thiers qui prétend que non.
Il n'y a plus moyen désormais que l'on glose :
Bixio, c'est prouvé, c'est constant, entendit
Ce qu'il est bien prouvé que l'autre n'a pas dit,
Ainsi les pistolets ont décidé la chose.
Ce duel, entre nous, que vient-il prouver? — Rien.
Sinon que ces messieurs ne tirent pas très bien.

Bixio, lors de la grande émeute de juin 1848, s'était avancé bravement et imprudemment au-devant des insurgés et avait été grièvement blessé.

Revenons à Bohain; Bohain n'avait rien contre un second Empire. Au fond, il n'avait rien, peut-être, contre toute forme de gouvernement qui lui eût permis de bien vivre et de brasser des affaires. En tout cas, il avait fait partie, nous l'avons dit, de ce mouvement républicain-bonapartiste qui avait renversé la Restauration.

Il fut chargé d'une inspection en Afrique, puis

de je ne sais quelle mission à Constantinople ; à son retour en France, il m'écrivit une lettre que je vais transcrire, parce qu'elle peint à la fois son activité infatigable, son heureuse confiance dans le sort, sa façon non moins heureuse d'envisager la vie, et sa constante affection pour ses anciens amis :

« Marseille, 21 février 1855

» Mon cher ami,

» J'arrive de Constantinople, où je viens de passer cinq mois.

» Il y a trois ans que je ne vous ai vu ; que de choses à vous dire !

» Si nous allions ensemble passer un mois, trois mois, six mois, un an, deux ans, à Alger ? Nous y vivrions pour rien, et nous serions en possession de toutes les joies humaines. J'y ai été pendant deux ans inspecteur général de la colonisation ; j'aurais pour nous deux une belle concession, et nous y ferions deux habitations parallèles qu'avec quelques sous nous mettrions en valeur en peu de temps. J'ai des idées de produit pour vous ; vous gagneriez de l'argent et vous seriez heureux presque à rien faire... Je n'hésiterais pas à aller passer quarante-huit heures avec vous à Nice pour en causer, si vous vouliez m'écrire courrier par courrier.

» Lautour-Mezeray serait enchanté de nous donner l'hospitalité pendant deux mois... Pas de dépenses et tous les plaisirs.

» VICTOR BOHAIN,

» Hôtel Beauvau. »

J'étais alors absent de Nice. Je ne reçus la lettre qu'à mon retour. Je répondis à l'hôtel Beauvau, pensant que Bohain avait peut-être laissé son adresse. J'écrivis au hasard et sans adresse *à Paris,* où autrefois Bohain eût certainement reçu une lettre, mais on l'y avait sans doute oublié. Ce fut un vrai chagrin pour moi de ne pouvoir lui dire combien j'aurais été enchanté de le revoir.

Quant à son projet, je n'aurais pu m'y associer. Celui qui devait nous donner l'hospitalité à Alger, c'était Lautour-Mezeray, alors préfet, dont j'aurai à parler dans une autre circonstance; c'était une physionomie singulière.

Je n'ai plus revu Bohain, qui est mort un an après, non pas à Londres, comme le dit le dictionnaire Vapereau, mais à Paris.

Bohain, qui a remué beaucoup de millions, qui a été associé dans les meilleures affaires de M. de Girardin; Bohain, qui était beaucoup plus ingénieux, plus *exécutif* et beaucoup plus résolu que lui, est mort pauvre.

C'est avec Bohain qu'il arriva à Stephen une aventure que j'ai attribuée à un de mes héros, dans mon roman de *Geneviève.*

Stephen passait quelques jours à la campagne avec Bohain; hommes et femmes semblaient tous appariés; une fille de vingt-quatre ans, assez jolie, faisait nombre impair, et seule semblait inoccupée. Il crut devoir réparer cette injustice. Au repas, elle était placée au bout de la table. Il se trouvait sur le côté assez près d'elle. Un jour, son pied rencontra un pied; il donna au sien toute l'éloquence possible, réponse non moins éloquente; au repas suivant, même conversation, et ainsi à chaque repas. Stephen s'étonnait cependant que, hors de table, elle fût loin de se montrer au même diapason.

Cependant les timidités et les audaces des femmes ont des inattendus étranges. Je me souviens qu'un jour une jolie jeune fille, qui s'était « monté la tête » pour Stephen, lui avait dit à plusieurs reprises qu'elle aimait quelqu'un. Il l'avait en vain pressée de questions pour savoir le nom de « l'heureux mortel ». Il avait guetté les moments où elle était bien seule avec lui, pensant qu'elle serait plus hardie. Soins inutiles. Enfin, un jour qu'il y avait une réunion nombreuse, elle lui dit :

— Ce nom que vous voulez savoir, je vais vous le dire... c'est le vôtre.

Malgré son étonnement de la froideur de mademoiselle Séraphine, qui semblait ne s'humaniser qu'aux heures des repas, Stephen continua la correspondance sous la table.

Un jour, la tante, la maîtresse de la maison, parla de certaines confitures et dit à sa nièce :

— Séraphine, va donc chercher un pot de mirabelles.

Stephen comprend qu'elle va sortir. Son pied dit : « Revenez bien vite. »

L'autre pied répond : « Comptez sur moi. » Elle se lève; cependant Stephen sent toujours le pied. Elle ouvre la porte. Diable! elle a la jambe bien longue. Elle sort... encore le pied. Il lève les yeux et rencontre le regard de Bohain, aussi étonné, aussi confus que le sien. Il y avait huit jours que ça durait.

XXXVI

NESTOR ROQUEPLAN. — LA JEUNESSE DORÉE. — PROCÉDÉ POUR GARDER LES AMANTS.

Nestor Roqueplan n'était pas, comme Bohain, un homme de premier mouvement ; excellent cependant et dévoué pour sa famille, il affichait au dehors un égoïsme qu'on a pris plus au sérieux qu'il n'était juste de le faire. Un secret de son caractère qu'on ne pouvait deviner que dans l'intimité était une crainte horrible de la pauvreté ; son luxe était tout extérieur, très mesuré, très calculé et très ingénieux ; cela consistait à être habillé à la mode et par le tailleur à la mode ; il voulait vivre avec ce qu'on appelait alors la jeunesse dorée ; très supérieur au plus grand nombre de ces jeunes gens par l'esprit, il ne voulait pas leur céder sur les autres points ; il dînait comme eux et avec eux au café de *Paris*, mais il avait imaginé des économies hypocrites sous une forme originale et para-

doxale que beaucoup d'entre eux imitaient naïvement sans comprendre et sans avoir les mêmes raisons.

Pendant un temps, par exemple, il se mit à ne boire que de l'eau; son estomac avait horreur du vin, et son esprit une horreur encore plus grande; c'était commun, c'était *peuple;* une autre fois, il imagina une diatribe contre les *raffinements mortels* de la cuisine; il exigea qu'on lui servît au café de *Paris* la soupe grasse, le bouillon et le haricot de mouton, « le fricot des portières »; ça devint fort à la mode, comme le devinrent à certaines époques et certaines houppelandes grossières et les cannes énormes; on entendait un jeune *beau* crier au garçon du café de *Paris* ou du café *Anglais :* « Donnez-moi du haricot de mouton, mais du vrai, *le fricot des portières*, il n'y a que ça de bon. » Puis on le voyait jeter circulairement un regard sournois sur l'assistance pour juger de l'effet produit.

Nestor avait sa place dans la *loge infernale;* on appelait ainsi une certaine loge de l'avant-scène à l'Opéra, dans laquelle, outre les titulaires, se faisaient voir soigneusement ceux qui pouvaient y avoir accès par leurs relations. Cette loge s'était constituée en un aréopage dont les artistes, les danseuses surtout, recherchaient les suffrages et redoutaient l'hostilité; je ne sais qui inventa alors une manière d'applaudir particulière; on écartait d'un demi-mètre ses mains gantées et on les rapprochait

sans produire aucun bruit, applaudissement muet qui ne s'entendait pas, mais se voyait de loin et ne risquait pas d'être confondu avec ceux de la foule. Lautour-Mezeray, dont je parlerai plus tard, fut l'inventeur du camélia à la boutonnière; le public d'alors se préoccupait beaucoup de tout cela; heureuse époque!

Un certain nombre de formules spirituelles auxquelles Nestor avait eu recours soit pour se tirer d'embarras, soit quelquefois simplement pour dire un joli mot, avaient couru et avaient été répétées et lui avaient fait une réputation d'égoïsme, je le répète, très exagérée; par exemple : « L'ingratitude est l'indépendance du cœur. » Ou bien, voulant ou peut-être devant refuser un emprunt demandé par un ami ou une connaissance, au lieu d'avoir recours aux réponses évasives, embarrassées, cherchées, qu'on emploie d'ordinaire en pareil cas, il s'écriait : « Qui, moi? moi? prêter de l'argent? devenir un créancier? Oh non! j'en ai eu des créanciers, et j'ai trouvé cela si laid, que j'ai juré de ne jamais en être un. »

Je ne crois pas non plus qu'il fût souvent un débiteur; du moins il réservait le dévouement de ses amis ou plutôt de ses compagnons riches pour des occasions importantes, lorsqu'il se fit nommer directeur de l'Opéra, ou des Variétés, ou du théâtre du Châtelet; lorsqu'il eut besoin pour ses affaires ou d'un gros cautionnement ou d'un fonds de roule-

ment considérable. Il était très recherché dans les coteries, les clubs, etc.; il ne jouait pas, n'allait pas autrement dans le monde, et, en fait de liaisons amoureuses, je ne lui ai connu que des *filles* ou des femmes de théâtre, mais il est juste de dire que nous nous sommes souvent perdus de vue; il avait l'horreur de la campagne, où je passais presque toute ma vie.

C'est lui qui mit à la mode une coquine devenue fameuse depuis à divers titres : un de ses premiers exploits fut celui-ci.

Un jeune homme de la meilleure société, très bien élevé, resté béjaune un peu plus longtemps qu'il n'est permis, était l'amant d'une charmante femme du monde. La *** apprécia cette liaison et mit tout en œuvre pour inspirer un caprice violent au susdit jeune homme, tout, jusqu'à la résistance, jusqu'au désintéressement. Quand l'oiseau eut bien empêtré ses pattes et ses ailes dans la glu, elle se fit livrer par lui, sous prétexte d'une jalousie qui le flattait, les lettres de la jeune femme; en possession des lettres, elle alla la trouver, lui fit voir une des lettres, lui rappela combien elle en avait écrit et offrit de les lui rendre moyennant une grosse somme; c'était une marque d'intérêt, car très certainement elle les vendrait plus cher au mari. Il fallut en passer par là; la pauvre femme ne disposait pas d'une somme aussi forte et dut vendre ou engager clandestinement ses diamants.

Ce fut le commencement de la fortune de la ***, qui vit encore, je crois, et est très riche; elle eut plus tard une longue liaison qui, je crois, dure encore, avec un publiciste fameux, et passa pour servir d'intermédiaire entre lui et un homme d'État au nom duquel on accole fréquemment l'adjectif « austère ».

Je l'avais connue jeune chez Nestor; je la rencontrai un jour vieille et fardée dans la rue; elle eut la bonté de me reprocher de n'être jamais allé chez elle.

— Vous y rencontreriez, me dit-elle, beaucoup de vos connaissances.

Je répondis poliment que c'était précisément à cause de cela que je serais privé de « ce plaisir ».

— Vous tenez depuis longtemps dans vos chaînes, lui dis-je, ***; lui et moi, nous ne nous aimons guère, et nous nous rencontrons le moins possible.

— Quoi! s'écria-t-elle, c'est cela qui vous empêche de venir chez moi? mais il n'y a pas à Paris une maison où l'on sache et dise autant de mal de lui. Ça vous amuserait.

— Nous verrons; aussi bien, j'ai depuis longtemps une question à vous faire; j'ai connu plusieurs de vos amants; vous ne vous êtes jamais piquée de fidélité, et vous les avez quittés quelquefois assez mal; d'où vient que tous ceux que je connais ont toujours continué à avoir pour vous les meilleurs procédés?

— À cela, dit-elle, je puis vous répondre tout de suite : c'est que je ne quitte jamais un amant, de ceux qui en valent la peine et sont ou doivent devenir quelque chose, sans avoir entre les mains de quoi le faire mettre aux galères.

Pour ceux contre lesquels elle n'est pas si bien armée, elle leur fait espérer son héritage, qui sera, dit-on, considérable; elle a trouvé moyen d'avoir sa part dans toutes les affaires véreuses et scandaleuses, soit industrielles, soit politiques, de ce temps-ci.

XXXVII

ENCORE ROQUEPLAN. — PORTRAIT. — COURTE OPPOSITION DU MAJOR FRASER. — UN DUEL. — LES CHAPEAUX ROUGES. — DÉPOUILLE OPIME.

Nestor Roqueplan était petit, mince, bien pris dans sa taille, d'une assez jolie figure, très soigné dans tous les détails de sa toilette, avec un peu d'affectation dans l'importance qu'il attachait aux choses de la mode, le chapeau un peu trop sur l'oreille; — c'était une mode introduite ou plutôt ramenée dans le monde de ce temps par un certain major Fraser, dont j'aurai à parler quand viendra l'occasion. Il était assez vigoureux, tirait assez bien l'épée, sans être, tant s'en faut, de première force; il ne cherchait pas les affaires, mais s'y conduisait bien quand elles se présentaient; il a eu deux duels pour des causes politiques; j'étais son témoin à l'un des deux.

Après 1830, la politique du *Figaro* se trouva naturellement modifiée : le journal acceptait le nouveau gouvernement créé par la révolution à la-

quelle il avait contribué; on prétendit alors que Nestor recevait une subvention du ministère; quoique je continuasse alors à écrire dans le journal, je dois dire que je n'en ai jamais rien su positivement; en tout cas, les rédacteurs n'y avaient point part; au contraire, le prix de la colonne redescendit à six francs, de sept francs, où il avait péniblement monté à la fin de la Restauration. Nestor ne m'imposait aucune gêne; il est vrai que j'ai eu cette rare fortune de bon sens de ne m'occuper de politique que lorsque j'ai commencé à y entendre quelque chose, et que, alors, je commençais à l'étudier.

Il fut attaqué violemment dans je ne sais quel journal éphémère; il me pria d'aller, avec un second témoin dont j'ai oublié le nom, demander une réparation; on nous reçut avec raideur; le combat fut convenu et le rendez-vous pris; nous avions affaire à ce qu'on appelait alors des « bousingots », des habitués de café et d'estaminet, parlant de tout et de tous d'un ton de supériorité aussi outrecuidant que ridicule. Sur le terrain, l'adversaire de Nestor n'avait pas trop bonne mine : un de ses témoins, beaucoup plus rodomont d'allure et qui avait alors une sorte de notoriété parmi ces gens-là, voulut entrer en pourparlers d'arrangement; sur notre réponse qu'il n'était plus temps, il s'adressa à Nestor et lui dit :

— Si vous avez l'avantage contre mon ami, je

vous avertis que vous aurez à me donner la revanche. C'était la première fois que je me trouvais à pareille occasion, mais les airs de ces messieurs m'agaçaient, et d'ailleurs je trouvais la menace inconvenante et le procédé injuste.

— Monsieur, dis-je, si le cœur vous en dit, et si vous avez tant envie de vous battre, ce n'est pas à M. Roqueplan, qui ne doit pas avoir deux adversaires, mais à moi que vous aurez à demander la revanche de votre ami.

Les épées mesurées, les adversaires mis en face l'un de l'autre, un peu hors de portée des épées :

— Allez, messieurs.

Nestor tirait prudemment et correctement; son adversaire, visiblement ému, frappait l'air de son épée, comme s'il eût voulu chasser des mouches; après quelques instants, Nestor, voyant son avantage, attaqua sérieusement; les témoins de l'adversaire intervinrent, demandèrent la suspension du combat, et on convint des excuses qui furent écrites dans la feuille.

On ne parla plus de revanche.

A peu près à la même époque, quelques jeunes « bousingots » — on a voulu trouver l'étymologie de ce nom et lui donner le sens de « faiseurs de *bousin*, bruit, tapage, etc. » — imaginèrent de faire teindre des chapeaux de feutre ordinaires, dits *tuyaux de poêle*, en rouge écarlate, et de s'en montrer coiffés dans quelques lieux publics; un des

collaborateurs du *Figaro,* qui les avait rencontrés, en parla avec une gaieté légitime; le lendemain, comme nous étions, Nestor et moi, lui fumant, à une fenêtre de son appartement, dépendant du journal, au fond de la cité Bergère, nous vîmes deux fiacres s'arrêter à la porte et de ces fiacres descendre huit ou dix spécimens des chapeaux rouges; ils bousculèrent le portier Victor, qui voulait les empêcher d'entrer ou du moins leur demander leurs cartes ou leurs noms pour les annoncer, et se jetèrent pêle-mêle chez Nestor. Ils avaient choisi un orateur; celui-ci se plaignit qu'on se fût permis de parler d'eux et de les tourner en ridicule; il demandait que le journal fît des excuses.

Nestor répondit :

— Messieurs, vous n'obtiendrez aucune excuse; en sortant dans la rue affublés de ces chapeaux, vous vous êtes volontairement soumis au jugement du public sur cette aimable invention; *le Figaro* n'a outrepassé aucuns droits en les trouvant ridicules ; ç'a été le sentiment de celui de nos rédacteurs qui a eu le bonheur de vous rencontrer; c'est le mien depuis que vous m'avez fait l'honneur de venir faire ici votre exhibition; je ne crois pas me tromper en disant que c'est celui de mon ami M. Alphonse Karr, ici présent.

Il se tourna vers moi.

— J'ajouterai, dis-je, que ces messieurs sont non seulement ridicules, mais encore mal élevés; ils

auraient dû commencer par ne pas entrer ici avec leurs drôles de chapeaux sur la tête, et je les engage à les ôter ou à nous priver immédiatement de leur présence.

Fureur des chapeaux rouges; l'orateur ne suffit plus; chacun reprend ses droits à la parole et à l'éloquence; injures, menaces; je fais un signe à Nestor; il était quelque chose dans la garde nationale à cheval, et il avait plusieurs sabres de cavalerie appendus à la muraille en guise de trophées; nous en prenons chacun un que nous tirons du fourreau, et nous reconduisons, en les poursuivant jusqu'au bas de l'escalier à coups de plat de sabre, nos visiteurs, qui remontent pêle-mêle dans leurs fiacres et s'en vont plus vite qu'ils n'étaient venus, en laissant tomber dans l'escalier un des chapeaux rouges, que Nestor garda longtemps accroché dans son salon.

Les huées publiques achevèrent de faire justice des chapeaux rouges, qui disparurent au bout de quelques jours.

XXXVIII

DEUX TICS EXASPÉRÉS L'UN PAR L'AUTRE. — LA DÉESSE DES HOMMES ET LA DÉESSE DES FEMMES. — THÉOPHILE GAUTIER. — PETRUS BOREL, LE LYCANTHROPE. — MAC-KEAT, PLUS TARD MAQUET. — ALEXANDRE DUMAS. — VICTOR HUGO. — COMMENT HABILLÉS. — LE PERROQUET MALGRÉ LUI. — DESPOTISME D'UN TAILLEUR.

Nestor avait un tic nerveux qui consistait à cligner vivement d'un œil avec le mouvement saccadé d'un poisson qui mord à l'hameçon. A l'état ordinaire, c'était peu de chose ; mais, dans certaines dispositions physiques, c'était tout à fait étrange. Il prétendait, quand on lui en parlait, que, après tout, c'était assez distingué, et qu'on n'avait jamais vu un portier « tiquer ». Or, j'avais également un tic également nerveux, mais différent : c'était un mouvement de la tête et du col de côté, comme pour émerger mon col d'une cravate gênante. Ce tic augmentait également dans certaines dispositions nerveuses, et nous avions remarqué parfois que nos deux tics s'exaspéraient réciproquement et que nous finissions même par prendre chacun un

peu du tic de l'autre, de sorte qu'il nous arrivait parfois de nous dire :

— Le moment semble arrivé de cesser de nous voir pendant quelques jours.

Ce que nous faisions.

Roqueplan a conservé son tic toute sa vie; le mien, qui avait une cause, a été moins tenace; il n'a pas disparu tout à fait; cependant il ne reparaît depuis longtemps que par intervalles assez éloignés, lorsque j'ai les nerfs agacés. Voici la cause de mon infirmité : A l'âge où les garçons commencent à porter des cravates, la mode en France, — et cela avait un peu pour but de vexer les Bourbons en ayant l'air militaire et bonapartiste, — était, à l'exemple des soldats, de porter des cols noirs en soie ou en velours, parfois en batiste blanche pour la tenue de cérémonie, recouvrant un raide et inflexible carcan de baleines; ce carcan remontait en s'arrondissant au-dessus des os maxillaires, jusque sous les oreilles; ça se serrait derrière la nuque avec une boucle. C'est une des modes les plus bêtes et les plus dangereuses qu'on ait imaginées; la moitié des figures étaient rouges, violettes, bleues, apoplectiques. Je m'empressai d'adopter cette mode, comme tous les jeunes garçons, pour avoir l'air homme, au moins par un ridicule d'homme; mais je ne pus la supporter; c'était pour moi un supplice réel, et, aussitôt rentré à la maison, j'arrachais ma cravate avec une sorte de

fureur et je la jetais au loin. Je dus bientôt y renoncer et remplacer les cols par des cravates extrêmement lâches. Ce changement fut très mal vu : on le combattit dans ma famille et au dehors par les objurgations et par la moquerie. Alors, naturellement, je les portai un peu plus lâches et à peine nouées.

Je me rappelle qu'une de mes tantes, un soir où il y avait quelques personnes chez elle, me prit à part et me dit :

— Je te passe volontiers tes originalités entre nous et en famille ; mais, quand tu viens chez moi et que j'ai du monde, tu voudras bien t'habiller *décemment*.

Je regardai ma tante avec étonnement, elle me regarda de même, et, lorsque je sentis que ses regards avaient rencontré les miens et les suivaient, j'abaissai mes yeux sur sa gorge très généreusement exposée à l'admiration : elle comprit, se fâcha, me mit à la porte, et je fus longtemps sans retourner chez elle.

J'adoptai alors résolument et pour toute ma vie les cravates faites d'une étoffe de velours ou de soie noire ou blanche, très basses, très souples, très lâches et à peine nouées, à peu près comme tout le monde les porte aujourd'hui ; mais cette cravate, même absente depuis si longtemps, me gêne encore et me gênera toute ma vie, comme le forçat traîne toujours un peu la jambe qui a porté la manicle et la chaîne.

Il y avait à cette époque, où l'on cherchait partout la liberté qui manquait un peu à la politique, une tentative d'insurrection contre la tyrannie des usages et des modes et contre les « affublements bourgeois »; les chefs de l'école romantique et surtout leurs séides, tant dans la littérature que dans la peinture, firent une tentative pour revenir aux beaux et élégants costumes de l'époque de Louis XIII. C'est alors que Théophile Gautier exhiba aux premières représentations ses longs cheveux tombant sur les épaules et son pourpoint de soie écarlate. C'est alors que Pierre Borel s'appela Petrus le Lycanthrope; Maquet, Mac-Keat. Deux des grands chefs cependant ne se mêlèrent pas à cet essai de réhabilitation du costume. Alexandre Dumas s'en tint à porter un peu débraillés des vêtements semblables à ceux de tout le monde; il n'imagina que les chemises de soie rouges ou bleues. Victor Hugo suivait ou se laissait imposer par son tailleur une mode toujours en retard de quatre ou cinq ans; il portait encore, plusieurs années après qu'on les avait abandonnés, certains pantalons échancrés sur la botte en forme d'ogive et retenus et tirés par des sous-pieds en chaînes d'acier, — la mise d'un bourgeois qui voudrait être à la mode. Pradier, le sculpteur, portait des pantalons de velours violet dans de hautes bottes découpées en cœur sur le devant, et une sorte de paletot court également en velours violet, attaché

sur la poitrine avec des tresses de soie croisées; ça s'appelait des brandebourgs à la polonaise. Pour moi, je n'ai jamais eu que deux costumes *volontaires;* ce mot demande une explication; j'ai porté pendant au moins deux ans un costume entièrement vert : pantalon vert, gilet vert, habit vert, manteau vert; ce costume, qui me donnait l'air d'un perroquet mélancolique, aurait pu me faire appeler le « perroquet malgré lui »; un tailleur qui me faisait crédit, c'est-à-dire se contentait de recevoir une petite somme chaque mois, avait en magasin une pièce de drap vert un peu gâté à la teinture, et il ne me faisait crédit que de ce drap vert.

Lorsque je fus un peu moins pauvre et que je pus obéir à ma fantaisie, je cédai comme les autres au courant de l'époque; j'imaginai aussi un costume assez beau, il est vrai, cravate, gilet, habit ou paletot, le tout en velours noir, pantalon en tricot de soie noire, et bottes molles, retombant plissées un peu au-dessous des genoux.

XXXIX

LA QUESTION DU COSTUME. — UNE PHRASE DE L'AUTEUR DES GUÊPES A L'ACADÉMIE. — TOUJOURS JUSTE ENVERS LA PROVIDENCE.

Plus tard, j'adoptai, pour ne plus le quitter, un costume à peu près semblable à celui des pilotes de la Manche, un costume en deux pièces : une veste longue sans col, strictement boutonnée, et des pantalons de toile à voiles; pas de gilet, pas de bretelles. Il y a bien quarante ans que je porte ce costume, qui ne varie que du drap au velours, et deux fois ou trois fois je me suis trouvé être habillé à la mode, c'est-à-dire que deux ou trois fois la mode, à bout de variations, a un moment adopté cette forme. Quant au chapeau, je n'ai jamais pu admettre pour moi ce chapeau laid, ridicule, absurde, comprimant la tête, connu sous le nom de tuyau de poêle et adopté par toute l'Europe, malgré les invectives et les moqueries des artistes qui, pour la plupart, se soumettent eux-mêmes, de guerre lasse, à cette tyrannie, et j'ai adopté de

tout temps le grand feutre mou Louis XIII gris ou noir. Or, ce chapeau a deux ou trois fois déplu aux gouvernements et m'a exposé, dans la rue, aux regards torves des agents de police. Quelques amis m'ont obligeamment invité à adopter le tuyau de poêle; un même, un jour, a été jusqu'à m'offrir de me faire présent à ses frais du premier. A cela je n'ai fait et ne fais qu'une seule réponse : « Prêtez-moi votre chapeau. » Je mets ce chapeau sur ma tête; on rit et on me dit : « Non... c'est vrai, vous ne pouvez pas. » Je pense que cela tient à ce qu'on m'a toujours vu avec le grand feutre et que l'autre semble un déguisement.

Si je me suis laissé aller à entrer dans ce détail un peu puéril et peut-être ridicule en parlant de moi, j'ai pour cela deux excuses : la première, c'est qu'il a trait au mouvement artistique de l'époque; l'autre, c'est qu'il m'aura servi à exprimer mon opinion sur le vêtement en général

Peut-être y a-t-il eu quelque chose de plus sérieux qu'on ne l'a cru et qu'on ne le croit généralement dans cette haine du « bourgeois » que manifestaient parfois avec un peu d'affectation les jeunes artistes et les jeunes écrivains de 1828 à 1836.

Pour les uns et pour les autres, c'était la haine du *poncif*, du *commun*, du prétentieux, du vulgaire et du despotisme de la médiocrité; pour quelques-uns des autres, c'était un sentiment de

réaction contre cette classe qui avait si longtemps, sous les royautés précédentes, derrière les écrivains, attaqué les tyrannies et les abus, non pour les renverser mais pour les conquérir; qui remplaçait l'aristocratie de la naissance par l'aristocratie de l'argent, et devait se corrompre, en moins de cinquante ans, plus que ne l'avait fait l'autre aristocratie en cinq ou six siècles. Cette guerre déclarée au bourgeois par les jeunes artistes et les jeunes écrivains de la « fournée » de 1830 a été la première atteinte à cette puissance, assez en péril aujourd'hui.

Quant au vêtement en général, on a de ce temps-ci, grâce à cette levée de boucliers de 1830, acquis une plus grande liberté; mais je la trouve encore insuffisante : le costume devrait être individuel, comme le visage. Je voudrais que chacun adoptât le sien d'après son goût, ses idées, sa figure, sa stature, ses habitudes et son état; mais encore je voudrais que ce costume, une fois choisi, on ne le changeât plus sans quelque raison réelle qui portât à le modifier, modifications amenées par l'âge, les occupations, les goûts devenus différents, à peu près comme changent le visage et la physionomie. Ce déguisement perpétuel des individus amené par la mode me semble toujours manquer de dignité; il est cause que souvent on a peine à reconnaître un homme, et qu'en tout cas on ne le reconnaît qu'à quelques pas, aux traits de sa figure,

tandis qu'avec le costume une fois adopté, comme les plumes pour l'oiseau et la robe pour le cheval, on le reconnaît à cent pas et de plus loin.

Mon point de vue a encore l'avantage que, après avoir *une fois* pensé sérieusement et longuement, si l'on veut, à son costume, on est ensuite dispensé de s'en occuper pour le reste de sa vie.

Il est venu un moment où je me suis dit : — Quel costume définitif vais-je adopter? Je suis assez grand, fort; j'aime et je pratique les exercices violents; je vis à la campagne, au bord de la mer; je ne suis pas riche et ne le serai jamais; je n'ai, d'ailleurs, aucune envie d'avoir l'air riche; je vois bien ce que la richesse peut ajouter au bonheur, mais je ne vois pas ce qu'elle peut donner à l'orgueil, quand l'orgueil n'est pas de la vanité et ne se plaît pas à voir les obséquiosités, les platitudes et les lâchetés des hommes; il me faut donc un costume simple, peu coûteux, ample et me laissant les mouvements libres, composé de peu de pièces, c'est-à-dire facile à mettre et à ôter; alors pas de bretelles, pas de gilet. Je suis arrivé au costume des pilotes de la Manche, que j'ai encore simplifié.

Disons cependant que j'ai au fond d'un tiroir une sorte d'habit que ma fille Jeanne, quand elle était petite, appelait ma *veste à queue,* et que je ne mets guère que pour aller chez des gens d'une situation peu aisée ou subalterne qui pourraient attribuer mon costume ordinaire à un sans gêne dédaigneux.

De même, on m'a toujours vu avec les cheveux ras et la barbe longue; la seule modification qui a eu lieu sous le rapport de la barbe et des cheveux a été le changement du brun au gris et du gris au blanc; mais j'en suis encore moins responsable que de mon costume vert de perroquet malgré lui.

Je ne suis pas riche et je ne le serai jamais, disais-je tout à l'heure. Il y a longtemps que j'ai écrit à ce sujet : « Je suis pauvre tout naturellement, et je n'en suis pas humilié ni même fier. »

Cette phrase a eu les honneurs de l'Académie, un académicien, je ne sais plus lequel, l'ayant trouvée à son goût et l'ayant appliquée, je crois, à Nodier quelques jours après que je me l'étais appliquée à moi-même.

Une femme remarquable, la marquise de Lambert, dans un écrit qu'elle a laissé pour son fils, lui dit : « J'ai vu si peu de grandes fortunes innocentes, que je n'ose pas reprocher à votre père de ne pas nous en avoir laissé une. »

Quelle est, en effet, la grande fortune qui soit, dans son origine et ses accroissements, complètement exempte de fraudes, de tromperies, de roueries, de manœuvres, d'avilissement? Du jour que je suis arrivé à « gagner ma vie », j'ai remercié la Providence de la part qui m'était faite; si cette part semblait mince, j'ai eu l'appoint en indépendance. Depuis le moment où j'ai quitté le collège, jamais un homme n'a pu me dire : « Je veux ! » ou : « Je ne

veux pas! » Je ne crois pas m'être plaint de mon sort trois fois en toute ma vie. Il y a des choses qu'on n'a pas atteintes, parce qu'on n'a pas assez *voulu* les atteindre, car il ne faut pas confondre *désirer* et *vouloir*. Vouloir, c'est mettre toutes ses forces, toutes ses volontés attelées bout à bout et à la file, et non attelées de face, comme un quadrige, et les diriger par un chemin étroit, et sans détours ni zigzags, vers un but unique; c'est agir comme les inventeurs, qui ne laissent pas aller une seule de leurs pensées à droite ni à gauche, ne crachant pas, ne se mouchant pas une fois que ça ne contribue au succès de leur invention. On a mauvaise grâce alors de se plaindre de ne pas avoir atteint ce qu'on n'a pas *voulu* avec cette puissance de concentration.

Pour être juste envers la Providence, envers les autres hommes et envers soi-même, il faut reconnaître que, lorsque le même malheur ou le même inconvénient arrive un certain nombre de fois au même homme, il ne faut pas en chercher la cause dans un « destin contraire » ni dans une « conjuration du ciel et de la terre » contre cet homme, mais dans un défaut et quelquefois dans une qualité de son caractère.

Ainsi j'ai presque toujours réussi à gagner le superflu; plus d'une fois j'ai manqué du nécessaire.

XL

RAYMOND BRUCKER. — MICHEL MASSON. — LÉON GOZLAN.
UN CONTRE QUINZE CENTS.

Je ne vais pas faire défiler devant vous tous mes collègues du *Figaro ;* nous retrouverons chacun d'eux à mesure qu'ils joueront dans mes souvenirs un rôle quelconque. A ce titre, nous allons parler de Raymond Brucker, qui a été deux fois involontairement la cause ou le prétexte d'aventures fâcheuses qui me sont arrivées.

La première fois, c'était peu après la révolution de Juillet; Louis-Philippe était « lieutenant général du royaume ».

On ne peut parler de Raymond Brucker sans parler en même temps de Michel Masson; tous deux ont eu un sort à peu près semblable au commencement de leur vie; tous deux ont signé leur premier ouvrage, *le Maçon,* d'un nom formé de leurs deux prénoms :

Michel Raymond.

Le nom resta la propriété de Brucker, qui publia, un an ou deux après, sous ce même nom de Michel Raymond, un roman fait en collaboration avec Léon Gozlan, sous ce titre : *les Intimes*.

Puis, après, deux ou trois ouvrages qu'il écrivit seul sous ce pseudonyme; puis, ensuite, d'autres ouvrages sous une douzaine de pseudonymes, un entre autres, je ne me rappelle plus sous quel nom, et je ne suis pas certain de me rappeler le titre, qui était cependant, je crois, *le Bouquet de mariée*, et dont la lecture me causa tant de plaisir, que, apprenant qu'il était de Brucker et ne sachant plus ce que l'auteur était devenu, je lui écrivis à tout hasard une lettre « à Paris », mettant une fois de plus à l'épreuve l'intelligence proverbiale des facteurs parisiens ; je ne sais s'il l'a jamais reçue.

Masson et Brucker avaient été tous deux ouvriers : Brucker avait été ouvrier éventailliste, et je crois que c'est dans cet atelier qu'ils avaient fait connaissance. Je ne sais si Brucker avait, comme Masson, traversé des péripéties aussi variées : celui-ci avait été danseur sur un petit théâtre, garçon de café, ouvrier lapidaire, commis libraire, etc. C'est à ces souvenirs qu'il a dû un grand succès avec les *Contes de l'Atelier ou Souvenirs de Daniel le Lapidaire.*

Là s'arrête la similitude entre les deux collaborateurs. Michel Masson était de très petite taille avec une épaisse chevelure brune bouclée, une

physionomie un peu vulgaire peut-être, mais franche, ouverte et spirituelle; il portait alors de longues redingotes, auxquelles on eût presque mis des sous-pieds.

Brucker était grand, mince, presque blond, de petits yeux bruns, très vifs, très intelligents, la figure tourmentée, émaciée, ascétique, l'esprit agité, inquiet, révolté; tous deux avaient fait laborieusement leur éducation eux-mêmes sur des heures dérobées au sommeil. Masson n'avait demandé à l'étude qu'une langue suffisamment grammaticale et s'était ensuite fié aux qualités naturelles de son esprit, l'invention dramatique, la sensibilité, la bonhomie. Il est aujourd'hui doyen des auteurs dramatiques et a conquis par le travail je ne sais si c'est la fortune ou l'aisance, mais à coup sûr l'indépendance honorablement gagnée.

Je ne sais ce qu'est devenu Brucker : il avait été plus avide de lumières que Masson; il lisait beaucoup, et quelques-unes de ces lectures, je crois, n'étaient pas saines pour son esprit déjà naturellement porté à l'ascétisme et à une certaine exaltation un peu sombre; sa vie était difficile; il avait déjà alors sept ou huit enfants; il devait être souvent écrasé sous le fardeau d'un pareil devoir. De temps en temps, après l'avoir perdu de vue, j'ai appris qu'il faisait des conférences sur des sujets philosophiques, politiques ou religieux, dans des réunions, dans des clubs, dans des églises.

Il vint me voir un matin à Montmartre. A l'époque dont je parle, on avait reconstitué partout les gardes nationales avec cette frénésie que les Français mettent à toute mode; personne n'était exempt du service. J'avais dû faire comme les autres, mais j'avais profité de ma demeure dans une commune pour adopter le costume simple et peu coûteux des gardes nationales rurales, une blouse avec une ceinture tricolore et un sabre. Comme Brucker était chez moi, le tambour de la compagnie entra pour m'apporter un fusil; il jasa un peu et finit par arriver au but réel de sa visite, qui était de m'offrir de monter la garde pour moi, moyennant quarante sous. Cette faculté m'étonna beaucoup, et je lui demandai si c'était l'usage.

— Oui certes, me répondit-il : je monte la garde pour un grand nombre de « ces messieurs »; tous les gens un peu bien se font remplacer.

J'acceptai l'offre. Peu de temps après, Brucker partit.

Deux jours après, on lisait dans *le Figaro* un article à propos de la garde nationale de Montmartre. Brucker y parlait comme si la proposition lui eût été faite à lui-même, et, de ce que « tous les gens bien » se faisaient remplacer, tirait la conséquence qu'il n'y avait que les « gens mal » qui montassent leur garde eux-mêmes, c'est-à-dire les chenapans, les « voyous », les ivrognes, les repris de justice, etc.

Deux ou trois jours après, comme je rentrais chez moi le soir, je trouvai un vieux mendiant auquel je donnais parfois quelques sous, assis sur une borne devant ma grille. Je mis la main à ma poche.

— Ça n'est pas pour ça que je suis là et que je vous attends, me dit-il à demi-voix.

Il jeta autour de nous un regard inquiet et ajouta :

— Défiez-vous ; fermez bien votre grille la nuit, et ne sortez pas le soir : on veut vous tuer. Ne dites à personne que c'est moi qui vous ai prévenu, car on me ferait un mauvais parti à moi-même, et, en tout cas, je perdrais toutes mes pratiques.

Puis il disparut.

J'entrai chez moi ; j'obéis instinctivement à son conseil, et je fermai soigneusement ma grille ; puis je me mis à chercher quelle pouvait être la cause de ce danger que je courais, et je finis par me demander si ce n'était pas un conte imaginé par le vieux mendiant pour se faire valoir ; je me rappelai cependant que, à moitié de l'ascension de la butte Montmartre, en passant devant un cabaret, j'avais entendu les buveurs murmurer et comme grogner, mais je n'avais pas songé un instant que je pusse être pour quelque chose dans ces murmures et ces grognements.

Je fus éclairé le lendemain en recevant la visite du maire de la commune et du commandant de la garde nationale.

— Monsieur, me dit le maire, il paraît que vous écrivez dans les journaux ?

— Dans un journal, quelquefois.

— Eh bien, vous avez fait un article contre la garde nationale de Montmartre.

— Non.

— Le voici, me dit le commandant.

Et il me tendit *le Figaro*, en me désignant l'article de Brucker.

— J'ai déjà lu cet article, dis-je ; ce n'est pas moi qui en suis l'auteur ; du reste, c'est une plaisanterie très inoffensive qui n'attaque tout au plus que le tambour, et encore sans grande acrimonie.

— C'est cependant à vous, monsieur, que, la veille ou l'avant-veille du jour où cet article a paru, le tambour est venu proposer de monter la garde pour lui.

— C'est vrai, et je me rappelle qu'il y avait chez moi un rédacteur du *Figaro*, qui n'aura vu là qu'une plaisanterie à faire sur le tambour.

- Ça n'est pas comme ça qu'on le prend dans la commune, me dit le maire ; le tambour, auquel on a fait des reproches, soutient n'avoir dit cela qu'à vous. Tout porte donc à croire que vous êtes l'auteur de l'article.

— J'excepterai du droit à cette croyance au moins deux personnes, vous et monsieur le commandant, à qui je viens d'affirmer le contraire.

— Je le veux bien, mais il reste quinze cents

hommes auxquels il sera difficile de le persuader.

— Et, dit le commandant, il n'est pas agréable pour des gardes nationaux de se voir dans un journal traiter de soulards et de voleurs.

J'essayai en vain de leur faire comprendre l'ironie et l'hyperbole employés par Brucker.

— Enfin, messieurs, dis-je pour terminer, je ne suis pas de votre avis sur le sens de l'article, mais peu importe; ce qui importe, c'est que je vous donne ma parole que je n'en suis pas l'auteur, et que la mauvaise humeur qu'il peut causer ne me regarde pas.

— Nous sommes venus, monsieur, pour vous donner un conseil : c'est de quitter très vite la commune, au moins pour quelque temps.

— Quoi ! me sauver ?

— Appelez cela vous absenter; mais l'exaspération est au comble. En ce temps-ci, déjà, aucune autorité n'est respectée : depuis deux jours, les ouvriers des carrières ne quittent plus les cabarets; nous sommes étonnés que vous n'ayez pas été déjà insulté et attaqué. On lit, on commente l'article du journal. Comprenez bien ceci : tous sont d'accord qu'il faut vous tuer, et nous n'avons aucun moyen de les en empêcher. Allez-vous-en; plus tard, l'apaisement se fera, et vous pourrez revenir.

— Comment, messieurs, vous osez dire que vous me laisseriez assassiner ?

— Notre démarche vous prouve combien nous tenons à éviter un malheur.

— Mais ne pouvez-vous demander des secours?

— Ça serait provoquer un conflit et une bataille.

— Il me semble que, à la rigueur, ça vaudrait mieux que de laisser assassiner un homme.

— Ce qui vaudrait mieux et ce que nous vous prions instamment de faire, c'est de disparaître pendant quelque temps.

— Eh bien, messieurs, vous ferez ce que vous voudrez ou ce que vous pourrez, je ne m'en irai pas; je ne changerai rien à mes habitudes; je sortirai et je rentrerai comme de coutume.

Ils insistèrent longtemps; je maintins ma résolution. Ils s'en allèrent en me disant :

— Réfléchissez encore; nous sommes impuissants, nous ne répondons de rien.

Mes visiteurs partis, je me demandai à moi-même si je ne m'étais pas un peu laissé emporter et si je n'aurais pas mieux fait de suivre leur conseil : mais je me répondis qu'il n'était plus temps, que ma fanfaronnade était tirée, et qu'il fallait la boire. Je fis une petite affiche à la main, et j'allai la coller moi-même sur la porte de la mairie, à côté du poste principal de la garde nationale; je disais à peu près :

« On me rapporte qu'un article de journal mal compris excite contre moi, de la part de mes concitoyens de Montmartre, une grande irritation.

J'affirme sur l'honneur que je ne suis pas l'auteur de cet article. Cette déclaration, j'en suis convaincu, suffira aux honnêtes gens et, je l'espère, à tout le monde. Si, cependant, quelqu'un prétendait exercer contre moi les violences dont on m'a menacé, je ne sortirais qu'armé et je saurais me défendre. »

J'allai au *Figaro*, où je racontai l'histoire. Nestor m'offrit de venir me faire une garde du corps avec une dizaine de ses amis de la garde nationale à cheval.

Je refusai.

Je ne me rappelle plus ce qui empêcha Brucker de se déclarer publiquement auteur de l'article. Il fut quelque temps sans venir au journal.

Ma situation n'était pas agréable. Parmi ces ouvriers des carrières, il y avait un certain nombre de demi-sauvages et quelques repris de justice, et, depuis la révolution, ils vivaient beaucoup plus dans les cabarets que dans les carrières; ils pouvaient m'attaquer de loin avec des pierres, puis m'assommer et me jeter au fond d'un des puits d'exploitation.

Cependant, je fis bonne contenance; je sortais et je rentrais comme de coutume; parfois, en passant devant les cabarets placés en relais sur le chemin, j'entendais des murmures. Quand c'était possible, je feignais de ne pas entendre; quand je ne pouvais pas ne pas avoir entendu, je m'arrêtais,

je me retournais du côté d'où venaient les grognements, et j'attendais. Je crois que j'avais vraiment l'air de ne pas avoir peur, ce qui n'était pas vrai ; mais ce qui l'était, c'est qu'en cas d'attaque, j'étais résolu à me bien battre jusqu'à la fin.

J'étais dans un état assez fiévreux : une nuit, je fus réveillé en sursaut par le bruit de ma grille violemment ébranlée. Était-ce réel? était-ce un rêve? Je crus à une attaque de vive force. Je me jetai à bas de mon lit ; je pris mon fusil armé de sa baïonnette, et, saisi d'une sorte de vertige, j'ouvris ma porte, j'ouvris la grille, et je courus, en chemise et nu-pieds, jusqu'au détour du chemin, sans rencontrer personne. Je compris alors combien la peur peut rendre féroce. Certes, si j'avais trouvé quelqu'un, sans rien dire, sans rien demander, je lui aurais passé ma baïonnette au travers du corps. Il faut avoir peur de la peur.

Je rentrai, je me recouchai, et je pensai que cette situation ne pouvait durer et qu'il fallait en finir.

Le lendemain ou le surlendemain, le « lieutenant général du royaume » devait passer, sur les boulevards extérieurs, une revue de toutes les gardes nationales de la banlieue ; je me transportai à la mairie, où était l'état-major, tandis que les soldats et les sous-officiers étaient déjà groupés sur les boulevards. Je demandai la parole.

— Je reconnais, messieurs, dis-je, que j'ai en-

tamé une lutte inégale; je ne puis rester en présence de quinze cents adversaires; mais j'ai trouvé un moyen d'en finir: devant vous tous, officiers de la garde nationale de Montmartre, je viens donner pour la seconde fois ma parole d'honneur que je ne suis pas l'auteur de l'article du journal mal interprété qui cause tant de troubles dans la commune; ou vous me croyez, ou vous ne me croyez pas; si vous me croyez, vous devez, profitant de ce que vos soldats sont réunis, leur faire partager votre conviction; si vous ne me croyez pas, qu'un de vous se charge de la querelle et la vide avec moi.

L'auditoire était embarrassé et restait silencieux; j'interpellai alors personnellement chacun de ceux dont je savais le nom ou voyais le grade.

— Vous, monsieur le commandant, croyez-vous ce que je dis?

— Oui, monsieur.

— Et vous, monsieur le lieutenant?

— Oui, monsieur, etc., etc.

— Alors, il n'est pas un seul de vous qui me considère comme auteur de l'article mal compris, je le répète, et incriminé; si l'un de vous conserve des doutes, qu'il se présente.

Silence.

— Alors votre devoir est tracé: vous ne pouvez pas me laisser assassiner, comme, d'après l'avis de M. le maire et de M. le commandant, j'y suis exposé

depuis quinze jours. M. le commandant va m'offrir son bras.

Exclamation du commandant.

— Alors, commandant, vous ne croyez pas à ma parole, et vous voudrez bien me rendre raison de cette offense.

— Certes, monsieur, après la parole que vous nous donnez...

— Alors, commandant, je vais passer à votre bras sur le front de toute votre garde nationale.

— Ah bien, ils vont faire de beaux cris!

— Pendant ce temps, MM. les capitaines, lieutenants et sous-lieutenants auront parlé à leurs compagnies et se seront portés garants de l'injustice de l'accusation élevée contre moi.

Hésitations, objections.

— Alors, messieurs, que l'un de vous se charge de représenter la garde nationale et prenne la querelle, ça finira par un combat loyal et non par un assassinat.

On se décide : les officiers partent d'abord; un peu après, j'arrive au bras du commandant; cris de fureur sur toute la ligne; mais les officiers ont harangué leurs compagnies, et aux cris de fureur succèdent des hurrahs sympathiques; on rompt les rangs, chacun veut me serrer la main et me « payer à boire ».

J'ai demeuré encore assez longtemps à Montmartre; plus tard, je l'ai traversé souvent pendant

de longues années pour aller à Saint-Ouen. J'y avais gardé une grande popularité ; des habitants, en m'apercevant, sortaient de leur maison, de leur atelier ou de leur boutique, et venaient me serrer la main et m'offrir un *verre de n'importe quoi*, et souvent, par allusion à notre affaire, ils me frappaient vigoureusement sur l'épaule, en disant : « C'est égal, vous êtes un bon bougre. »

XLI

M. COUSIN. — Mme LOUISE COLET. — HISTOIRE D'UN COUTEAU DE CUISINE. — RAPHAEL DE GRICOURT. — LADVOCAT. — SAINTE-BEUVE. — UNE VICTIME BIEN PORTANTE D'UN CRIME NON RÉUSSI.

De la seconde aventure dont Brucker fut pour moi la cause ou le prétexte, il était beaucoup plus innocent.

Cela se passait au commencement de 1840.

Il y avait alors, il y a sans doute encore aujourd'hui, au budget du ministère de l'instruction publique, certains fonds ayant pour destination de venir en aide à quelques écrivains malheureux, ou à encourager des écrivains de talent dont les premiers essais ou ont besoin d'appui, ou précisément, à cause de certaines qualités littéraires qui ne peuvent être appréciées de la foule, ne sont pas suffisamment productifs; ces fonds appartiennent non pas au ministre, mais à la littérature; le ministre n'en est que le dispensateur; on peut donc très honorablement en accepter une portion.

Or, outre les difficultés que Brucker trouvait né-

cessairement à élever une famille si nombreuse, une vraie famille de patriarche, il venait de faire je ne sais quelle perte, dans une faillite de librairie. Quelques-uns de ses amis, sans le consulter, allèrent trouver M. Cousin, alors ministre de l'instruction publique, lui firent part de la triste situation de l'écrivain et l'engagèrent à lui offrir un secours convenable. M. Cousin refusa brutalement; en même temps qu'on vint me raconter le résultat de cette démarche, j'appris que le même M. Cousin venait de donner une pension à une femme de lettres auprès de laquelle il se montrait fort empressé; je savais, pour l'avoir vu, que cette femme, d'une sorte de beauté épaisse et vulgaire, fière d'étaler la protection du ministre, s'efforçait de le compromettre dans certaines maisons où elle se faisait mener par lui, chez l'académicien de Pongerville entre autres, où elle disait à un moment de la soirée : « Monsieur Cousin, faites demander votre voiture. » C'était une personne singulière; elle avait imaginé « un effet », dont j'avais été spectateur une fois, et qu'une personne qui se trouvait là me raconta avoir déjà vu exécuter dans un autre salon; elle se coiffait avec un poignard passé dans ses cheveux et les retenant au haut de la tête; elle lisait des vers, et, à un certain moment, par un mouvement adroit, le poignard tombait à terre, et une chevelure opulente se déroulait sur les épaules nues de la muse.

Je ne sais si elle aurait exécuté ce coup de théâtre à l'Académie, où, une fois qu'elle y eut un prix de poésie, elle demanda à lire elle-même ses vers en séance publique.

Je me rappelle un mot de Villemain : il était chargé, M. Cousin étant encore ministre, de lire la liste des prix décernés par l'Académie. Quand il vint au prix de poésie, il dit avec un sourire de singe : « Prix de poésie : ce prix était réservé à madame Colet. »

Je demeurais alors rue de la Tour-d'Auvergne, mon dernier logement à Paris, et j'avais commencé, huit ou dix mois auparavant, la publication des *Guêpes* (1839). Je fus irrité du refus brutal de M. Cousin, frappé du contraste de cette parcimonie avec sa magnificence d'autre part, et je racontai les deux affaires dans *les Guêpes ;* dans ce récit, je me laissai aller au delà des limites du bon goût ; je ne désignais la muse, il est vrai, que par des initiales ; mais je contais à ce sujet les « potins » du moment, « cancans et ramages » auxquels donnaient lieu et ses attitudes et son ardeur pour paraître et produire de l'effet, mais qu'enfin j'eus le tort de répéter.

Quelques jours après l'apparition de ma brochure, j'étais dans mon jardin, en « manches de chemise », comme on dit ; j'attendais, pour qu'ils m'aidassent à arroser, deux soldats de la caserne voisine qui venaient tous les jours me rendre ce

service à raison de 30 centimes par heure ; ils étaient en retard ; je sortis du jardin par la cour, et j'allai guetter leur arrivée sur la porte de la rue. J'avais déposé chez la portière la clef de la maison, pour qu'elle la donnât à mon domestique, en ce moment en course. J'étais donc debout devant la porte, lorsque mon attention fut attirée par une femme qui marchait dans la rue; la rue était à cette heure également partagée dans sa longueur, comme un ruban de deux couleurs, en deux bandes égales de soleil et d'ombre; la femme qui s'avançait marchait seule au soleil, une ombrelle fermée à la main, et je pensai : « Voici une femme bien distraite ou bien préoccupée! » Il faisait très chaud en effet; c'était au mois de juillet, et tous les autres passants marchaient dans la bande d'ombre; je tournais la tête pour m'occuper de mes soldats, lorsque je vis « la dame » traverser la rue et venir à moi.

— M. Karr?

— C'est moi, madame; que puis-je pour votre service?

— J'ai à vous parler; entrons chez vous.

Je m'incline pour la faire passer devant moi ; elle refuse.

— Non, passez devant; vous me montrerez le chemin.

Je m'incline de nouveau, et je me dirige vers la loge de la portière pour prendre ma clef. Sans aucun soupçon d'aucune espèce, je fis involontai-

rement une remarque : une femme qui va chez un homme, par un instinct naturel, évite autant qu'elle le peut de montrer son visage, surtout à un portier ; rien n'était si facile en cette circonstance : la cour était large ; cependant, tout en me penchant sur la demi-porte de la loge pour prendre ma clef, j'entendis ou je sentis un bruit de pas qui m'indiquait que ma visiteuse me suivait à la loge ; je me retournai pour voir si mon oreille ne me trompait pas, et je vis la muse qui, le bras levé, me donnait un coup de couteau. Je lui saisis le poignet ; le couteau déchira ma chemise et me fit à la peau une égratignure.

En prenant le poignet, j'avais enlevé le couteau.

Ma portière avait jeté un cri et était tombée assise sur une chaise. La muse restait debout, immobile ; je ne l'avais vue qu'une fois et en toilette de bal ; je ne la reconnaissais pas.

— Ah çà ! lui dis-je, pourquoi?

— Ah ! le lâche ! cria-t-elle ; il a une cuirasse.

Puis elle se nomma et laissa déborder un torrent d'invectives.

— Voulez-vous entrer chez moi pendant qu'on va vous chercher une voiture?

Refus.

Alors je dis à la concierge :

— Offrez une chaise à madame, et allez lui chercher un fiacre.

Mes soldats arrivaient ; madame *** les regarda

avec un peu d'inquiétude ; je la saluai de nouveau, et j'allai arroser.

Gatayes vint une heure ou deux après ; la portière l'arrêta au passage pour lui dire qu'on avait voulu « assassiner monsieur ». Je lui montrai le couteau en lui disant :

— Vois comme ces femmes de lettres sont désordonnées ; voilà une douzaine de couteaux dépareillée.

Gatayes l'examina et dit :

— Non, c'est le couteau à dépecer.

Mon cabinet avait les murailles couvertes de tableaux, d'armes, de curiosités de toute sorte ; je cherchai une place vide ; j'y plaçai le couteau avec cette inscription :

DONNÉ PAR Mme COLET, NÉE RÉVOIL,

Dans le dos.

Il se trouvait à côté d'une pièce de cinq francs clouée sur le mur et qui en son temps avait passé pour une curiosité intéressante ; elle était accompagnée de ces mots :

Fragment d'un payement fait par le libraire Ladvocat.

Nous allâmes, Gatayes et moi, dîner à Saint-Ouen et n'en revînmes que pendant la nuit ; mais

ma portière avait jasé, et, le lendemain, un journal racontait l'histoire très inexactement et de façon à me donner l'air d'un don Juan puni. Je crus devoir rétablir les faits dans le numéro suivant des *Guêpes*. Laisser courir ce bruit eût été un second acte de mauvais goût ; c'était au moins assez d'en avoir commis un. J'avouai ma faute ; j'en demandai pardon à toutes les femmes, surtout aux autres, et je reconnus même que « l'auteur de cette exagération » n'avait pas eu tout à fait tort ; qu'il y avait dans cette façon de ressentir et de venger une injure, soi-même, seule, en plein jour, quelque chose qui ne manquait ni d'énergie ni de courage, et ne manquerait pas de noblesse, si l'arme choisie n'était pas un couteau de cuisine.

Je n'ai jamais su, et je ne puis dire aujourd'hui, si la muse avait réellement l'intention de me tuer ; elle m'aurait certainement blessé, probablement profondément, d'un coup que je n'aurais pu parer, si elle l'avait porté droit au lieu de lever le bras au-dessus de la tête, comme dans la tragédie, et prévoyant la lithographie probable qui serait faite de la chose.

Le lendemain matin, je reçus une lettre et deux visites.

La lettre était du marquis, alors comte Raphaël de Gricourt, avec lequel je m'étais lié à la suite d'une affaire amenée par l'échauffourée de Strasbourg, faite par le « prince Louis », depuis Na-

poléon III, et dont Gricourt avait été complice.
La lettre commençait ainsi et faisait allusion aux diverses tentatives d'assassinat faites contre Louis-Philippe :

« Mon cher Alphonse,

» L'usage étant généralement adopté de présenter une adresse aux victimes bien portantes d'un crime non réussi, permettez-moi de recueillir ma signature, etc., etc. »

Une des visites m'était faite par un délégué de la préfecture de police qui venait me demander « ma déposition » ; je répondis que, si l'on voulait faire de cela une affaire, je nierais tout. L'agent m'ayant dit qu'il allait également chez madame Colet, qui était ma voisine, sans que je le susse, je le priai de me rendre compte de sa visite au retour.

Il eut beaucoup de peine à faire comprendre à cette dame que, si j'avais fait chercher la garde au lieu de faire chercher un fiacre, elle aurait passé, pour commencer, la nuit au violon ; elle parlait beaucoup d'illustres protecteurs, etc., etc.

La seconde visite était plus intéressante.

On m'apporte une carte ; je vois le nom de Sainte-Beuve.

Je ne l'avais pas vu depuis le collège, où je ne

l'avais qu'entrevu ; il était plus âgé que moi et était en rhétorique lorsque, moi, je faisais ma cinquième ; donc nous ne nous connaissions pas. Sainte-Beuve avait publié et les *Poésies de Joseph Delorme*, et les *Consolations*, et *Volupté ;* il était attaché au journal *le Globe* et à la *Revue des Deux Mondes.*

— Je viens, monsieur, me dit-il, de la part de M. le ministre de l'instruction publique.

— Vraiment ?

— Il s'agit de cette malheureuse affaire... d'hier... M. Cousin m'a chargé de vous demander ce que ça allait devenir...

— Mais rien ; je ne suis pas assez bon pour en faire une affaire sérieuse ; ça restera ridicule.

Et je lui racontai la visite qui avait précédé la sienne.

Il me remercia avec effusion et ajouta :

— Comptez sur la reconnaissance du ministre.

Je suppose qu'il aura dit à M. Cousin qu'il avait trouvé un homme irrité, décidé à faire du scandale ; mais qu'il m'avait, lui, Sainte-Beuve, calmé et amené aux meilleurs sentiments ; toujours est-il que, un mois et demi plus tard, il était nommé bibliothécaire à l'Arsenal ; ce double fait a été constaté dans *les Guêpes* d'alors et n'a pas été contesté. La visite de M. Sainte-Beuve est du 18 juin 1840, et sa nomination est du 8 août de la même année.

Continuons Sainte-Beuve, puisque nous y sommes.

Ce n'était pas une de ces laideurs ordinaires, naïves, qui font dire d'un homme : « Il est laid... comme tout le monde; » c'était une laideur pauvre, une poignée de cheveux jaunâtres, un de ces regards en dessous et fuyants qu'on acquiert au séminaire, et, à cette époque de la vie où le dedans vient faire son empreinte au dehors et achever la figure de l'homme en lui donnant « la physionomie », le dedans n'avait pas eu le moyen d'embellir le visage, au contraire.

Je dois dire ici que ce qu'on va lire à propos de Sainte-Beuve, je l'ai écrit et publié de son vivant, à une époque où nous étions jeunes tous les deux.

XLII

LE LIVRE D'AMOUR. — UN VILAIN BONHOMME. — Mme ***. — LE LIMAÇON ET LA ROSE. — PHILOSOPHE, COURTISAN, INDÉPENDANT, PENSIONNÉ. — COMMENT ON PEUT SAUVER SA POPULARITÉ EN MANGEANT DES BOUDINS.

Un jour, — c'était en 1845, — un ouvrier imprimeur auquel j'avais rendu je ne sais quel très petit service, vint me trouver et me dit :

— Monsieur, il se prépare dans telle imprimerie une infamie dont je crois devoir vous avertir ; on compose et on va imprimer à cent exemplaires un livre de M. Sainte-Beuve, où il est question de madame *** ; je vous apporte une épreuve de l'ouvrage que j'ai fait voler, espérant que peut-être vous trouverez moyen de sauver cette malheureuse femme, qui est la femme d'un de vos amis, lequel est aussi le sien.

Et, dans le numéro des *Guêpes* d'avril 1845, j'écrivais ceci :

« La guêpe Grimalkin a fait une singulière découverte ; il s'agit d'une grande infamie que prépare

dans l'ombre un poète beat et confit, un saint homme de poète; ledit poète est fort laid; il a rêvé une fois dans sa vie qu'il était l'amant d'une belle et charmante femme; pour ceux qui connaissent les deux personnages, la chose serait vraie, qu'elle n'en resterait pas moins invraisemblable et impossible.

» Cet affreux bonhomme ne s'est pas contenté des joies qu'il a peut-être usurpées à la faveur de quelque accès de désespoir ou de folie causé par un autre; il ne trouve pas que ce soit assez d'avoir eu une belle femme, il veut un peu la déshonorer; sans cela, ce ne serait pas pour lui un triomphe suffisant. Il a réuni dans un volume de cent pages toute sorte de vers au moins médiocres qu'il a faits sur ses amours invraisemblables; il a eu soin d'en faire un dossier avec pièces à l'appui, pour laisser sur la vie de cette femme la trace luisante et visqueuse que laisse sur une rose le passage d'une limace.

» Non seulement il a eu soin de relater dans ses vers toutes les circonstances de famille et d'habitudes qui ne permettent pas d'avoir le moindre doute sur la personne qu'il a voulu désigner, mais encore il l'a nommée à diverses reprises. Cette infamie, tirée à cent exemplaires, doit être cachetée et déposée chez un notaire pour être distribuée entre certaines personnes désignées après la mort de l'auteur.

» Il est inutile de me demander des explications sur ce que je dis ici.

» J'en refuserais même à mes amis les plus intimes; je n'en donnerai qu'à l'auteur du livre, s'il me les demande.

» Pour que ce personnage sache bien qu'il y a un honnête homme qui le regarde, je vais transcrire ici une des pièces du recueil, qui ne désigne personne, mais qui lui montrera, à lui, que j'ai l'écrit tout entier entre les mains.

» Ce livre de haine est appelé par lui

LIVRE D'AMOUR

XXX

SONNET

Aux Champs-Élysées

Laisse ta tête, amie, en mes mains retenue,
Laisse ton front penché; nul œil ne peut nous voir.
Par ce beau froid d'hiver, une heure avant le soir,
Si la foule élégante émaille l'avenue,
Ne baisse aucun rideau, de peur d'être connue;
Car, en ce gîte errant, en entrant nous asseoir,
Vois, notre humide haleine, ainsi qu'en un miroir,
Sur la vitre levée a suspendu sa nue.
Chaque soupir nous cache, et nous passons voilés.
Tel au sommet des monts sacrés et recelés,
A la voix du Désir, le dieu faisait descendre
Quelque nuage d'or fluidement épars,
Un voile de vapeur, impénétrable et tendre;
L'Olympe et le soleil y perdaient leurs regards.

» Cela ne fait que raconter d'une manière laidement érotique une promenade en fiacre avec une

femme ; mais, trois pages auparavant, cette femme est clairement désignée ; trois pages après, elle est nommée.

» On trouve dans ce recueil et les jours de rendez-vous, et la maison où on se réunissait, le quartier et la rue ; on peut y aller tout droit : rien ne manque au dossier.

» J'espère deux choses : d'abord que cette révélation empêchera l'auteur de donner suite à sa vilaine action.

» J'espère plus encore que ces vers sont le résultat d'un rêve ou d'un mensonge ; car, s'il avait éprouvé l'amour dont il parle, s'il l'avait inspiré surtout, son âme se serait assez épurée à ce feu sacré pour lui rendre impossible une pareille action, plus odieuse encore que je ne veux le dire, dans la crainte de l'éclairer pour d'autres que pour lui, etc. »

Je m'étais ménagé la ressource d'enfermer le mari, s'il venait me questionner, dans ma résolution générale et inébranlable, annoncée d'avance, de ne donner d'explication à personne.

Tout le monde reconnut Sainte-Beuve ; quelques-uns seulement soupçonnèrent la femme, et personne ne dit son nom. Je fus, comme je devais l'être, inflexible dans ma discrétion à son sujet.

Le lendemain de l'apparition des *Guêpes*, il y eut du bruit « dans Landerneau ». Il n'était pas neuf heures du matin que je reçus une visite.

— Sainte-Breuve ?

— Non, la pauvre femme.

Je lui affirmai que je ne croyais pas un mot...

— Vous avez tort, me dit-elle, pâle et solennelle, vous avez tort de ne pas croire, car c'est vrai ; mais je vais vous dire comment c'est arrivé. Il était l'ami le plus intime de mon mari et avait pris facilement dans la maison l'attitude qu'on laisse prendre à ce que, nous autres femmes, nous appelons un homme sans conséquence, car c'est de ces hommes qu'on ne traite pas comme des hommes, un défroqué de naissance. Il vint un jour m'avertir que mon mari me trahissait, qu'il avait pris au sérieux les arbres de toile, le soleil d'huile, les couronnes de carton, les femmes de céruse, les épées de bois, etc., en un mot qu'il était amoureux d'une fille de théâtre. Un ami eût pu me donner du courage et de la sagesse, me faire voir le peu de durée probable d'un caprice de ce genre ; mais lui, il me plaignit comme une femme dont la vie était finie et perdue ; c'était une passion irrésistible et qui ne finirait jamais ; il me vantait la beauté, l'esprit de ma rivale ; enfin il prépara soigneusement un désespoir auquel il pût offrir des consolations et une vengeance. D'abord je ne voulus pas croire ; je demandai des preuves ; il en vola à son ami et me les apporta ; alors, froide, glacée, folle, je lui dis : « Je veux me venger, mais je ne veux pas qu'on puisse attribuer ma vengeance au libertinage

ni même à la légèreté ; je veux prendre, pour complice d'une faute qui sera unique, un homme qu'on ne puisse pas m'accuser d'aimer, un homme qui ne puisse pas m'avoir plu ; je choisirai donc le plus laid, le plus désagréable, le plus ennuyeux, le plus traître, le plus répugnant, au physique et au moral, des hommes que je connaisse : c'est vous dire que j'ai pensé à vous ; voulez-vous de moi ? »

J'ouvre une parenthèse pour répéter que tout ce que je raconte ici a été écrit et imprimé, et toujours signé de mon nom, du vivant de l'homme dont je parle; sans quoi, je ne me croirais pas autorisé à l'écrire aujourd'hui. La dernière fois que j'en ai parlé, c'est il y a quelques années; alors il lança sur moi un vieux bas bleu rouge qui vomit contre moi ses trois dernières dents.

Quant à la pauvre femme, dont cet ascétique libidineux avait publié le malheur en vers obscénico-séraphiques, elle suivit mon conseil. En me quittant, elle alla chez lui, le menaça de tout dire à son mari et à ses parents. Il eut peur ; il lui livra ce qu'il jura être toute l'édition, qui fut lacérée et brûlée devant elle. J'espère qu'il n'en a pas gardé clandestinement d'exemplaire et qu'il n'en reste que le sonnet que j'ai cité.

Sainte-Beuve, après avoir été tour à tour romantique, saint-simonien, disciple de Lamennais, rédacteur au *National* républicain, fut nommé par l'auteur du coup d'État professeur au Collège de

France. Un caractère aussi peu franc, aussi peu sincère ne pouvait plaire à la jeunesse, et les huées des auditeurs l'obligèrent à renoncer à ce cours après une ou deux leçons. Depuis, il fit aller du même pas, *passibus æquis,* et ses intérêts matériels et la recherche d'une certaine popularité. Assidu courtisan de la princesse Mathilde, cousine de l'empereur, il fut nommé sénateur, parla une fois au Sénat et saupoudra son discours de libéralisme et d'opposition; puis il réussit à faire accepter par une partie du public, comme expiation de ces faveurs, un certain dîner qui eut lieu chez lui un vendredi saint d'avril 1868 et où on mangea de la charcuterie avec solennité, *porcum sonorum,* du porc sonore.

Un revirement presque complet se fit en sa faveur, et les mêmes jeunes gens qui l'avaient hué au Collège de France lui firent des ovations comme à un représentant du libéralisme, si bien qu'il est mort en odeur d'irréligion, d'indépendance et de popularité.

C'est du reste le système de son patron Cousin, que volontairement je n'ai pas connu; celui-ci, après avoir été *volontaire royal* en 1815 et avoir été au-devant de l'empereur de Russie, se mit, en 1825, dans les rangs de l'opposition, qui commençait à triompher, et partagea avec M. Villemain le succès que devait rencontrer auprès de la jeunesse de ce temps-là un enseignement libéral

et taquin pour le pouvoir. Combien en avons-nous vu de ces gens qui ont quitté la livrée du courtisan pour la non moins livrée d'une « indépendance » en paroles, qui ne les empêchait pas d'occuper des places rétribuées par le pouvoir qu'ils attaquaient sournoisement, et se faire une popularité, comme les cordonniers font les souliers, pour la vendre !

XLIII

ENCORE LADVOCAT. — HISTOIRE D'UNE PIÈCE DE CENT SOUS.

J'ai parlé incidemment du libraire Ladvocat et de sa pièce de cinq francs, qui resta longtemps clouée comme curiosité dans mon atelier, à côté du couteau de madame Colet.

Ladvocat était un libraire qui a eu son moment de célébrité et de splendeur; parti d'une petite boutique de la galerie de bois au Palais-Royal, il avait fini par occuper sur les quais un magnifique hôtel; il avait des voitures, des chevaux, des laquais, une armée de commis; toujours vêtu avec un luxe et une élégance un peu suspects : trop de bagues, trop d'épingles, trop de chaînes, etc.; il jouait les petits-maîtres, les fashionables et les viveurs; c'est lui qui commença à donner aux livres un prix un peu rémunérateur; il a prétendu n'avoir été ruiné que parce que tous *ses* écrivains étaient en 1830 devenus hommes politiques, ministres, députés, pairs de France ou ambassadeurs. Il est

l'éditeur d'un grand nombre des ouvrages qui ont fait du bruit à cette époque, entre autres des *Mémoires d'une contemporaine.*

Cette *contemporaine,* qui se faisait appeler Ida Saint-Edme et qui n'a pas écrit une ligne de ses mémoires, était simplement une vieille courtisane, qui se rappelait à propos d'un très grand nombre de personnages fameux de la Révolution et de l'Empire, entre lesquels elle avait éparpillé ses faveurs, certains détails curieux qui, naturellement, échappent à l'histoire. Armand Malitourne et quelques autres furent enfermés étroitement par Ladvocat avec la Saint-Edme, dont on tira tout ce qu'on put; accessoirement, on mit à contribution certains mémoires contemporains, puis ils firent de ces notes ce que les enfants font d'une goutte d'eau de savon prise au bout d'un chalumeau de paille: ils soufflent, et il se forme une bulle qui grossit et reflète de brillantes et mobiles couleurs.

Un jour, au temps de la splendeur de Ladvocat, à la fin d'un dîner, Romieu, impatienté de je ne sais quelle fatuité, lui dit :

— Toi, tu mourras ouvreuse de loges aux Funambules.

La vérité est qu'il est mort... couturière.

Il a longtemps été le protecteur, puis l'associé d'une couturière qu'il avait rendue célèbre, grâce à ses relations amicales dans les journaux du temps,

et qu'il désignait ainsi : « C***, grande et belle femme avec laquelle je vis. »

Dans l'atelier de couture, les ouvrières le nommaient M. C***, et on l'appelait en consultation lorsqu'il s'agissait de décider un point de toilette avec quelque cliente indécise.

Je ne l'ai connu que dans sa décadence; il menait encore un certain train... d'occasion. Il avait magnifiquement payé quelques écrivains; il passait alors pour ne plus les payer du tout, et c'était pour rendre hommage à la vérité que j'avais, sur je ne sais plus quel petit travail qu'il m'avait parfaitement payé, prélevé une pièce de cinq francs que j'avais clouée, comme je l'ai dit, au mur de mon atelier.

C'était un grand tutoyeur, et jouant les Mécène quand on le laissait faire, et même quand il avait à demander un service.

XLIV

LES FRÈRES DE GONCOURT. — GAVARNI. — BALZAC. — LE NOTAIRE PEYTEL. — ROGER DE BEAUVOIR. — PST. — JE COLLABORE AVEC GAVARNI. — MA SEULE COLLABORATION. — DEUX LIGNES. — LE COLLABORATEUR. — UNE LETTRE DE GAVARNI.

Au moment où j'écris ces lignes, il m'arrive à Saint-Raphaël un volume signé des frères de Goncourt; de ces deux frères dont l'amitié et l'union ont été une curiosité très intéressante, il ne reste plus qu'Edmond. Ce volume est une histoire de la vie de Gavarni et une étude de son œuvre; je l'ai lu avec un vif intérêt; c'est un peu cherché, un peu précieux, un peu vu à la loupe, comme ce qu'ont écrit MM. de Goncourt, mais c'est consciencieusement fouillé et étudié, et, de plus, cet ouvrage trahit un sentiment très noble et très rare, surtout aujourd'hui, l'amour du beau et du bien, la grande faculté de l'admiration. On sent que les auteurs aiment à admirer, aiment à aimer; ils ont beaucoup vécu avec Gavarni dans le dernier tiers de sa vie.

A ce propos, j'ai constaté souvent la propension des traducteurs ou des biographes à surfaire plus ou moins leur auteur; on s'est lié, assimilé à lui; on aura une part de sa gloire; on gonfle de son mieux le ballon par lequel on doit être enlevé.

Gavarni, en 1831, était mon voisin à Montmartre; il s'appelait alors Chevalier et vivait avec son père et sa mère; il demeurait dans le village, sur le sommet de la butte, et moi sur le versant méridional; naturellement il passait deux fois devant ma hutte pour aller à Paris et pour en revenir, et il entrait assez souvent chez moi sans que ce fût une visite et sans faire une course exprès; il n'en était pas de même pour moi, et je ne crois pas être jamais allé chez lui à cette époque; d'ailleurs, mon séjour était très agréable, et il y venait quelquefois dessiner; il se le rappelait trente ans après, et MM. Goncourt le racontent d'après son récit; ils racontent aussi un détail que j'avais à peu près oublié et que j'ai retrouvé avec plaisir. — Le voici :

« Un jour, Gavarni ayant lu dans un petit journal que les légendes de ses dessins lui avaient été fournies par plusieurs de ses amis, il nous dit :

» — La vérité tout entière là-dessus, la voici. Il n'y a que deux légendes dans mon œuvre qui ne soient pas de moi. Une est de Karr, ce sont deux étudiants faisant leur toilette; au bas, Karr a écrit :

» *Oreste et Pylade seraient volontiers morts l'un pour l'autre, mais ils se seraient brouillés s'ils n'avaient eu qu'une cuvette et qu'un pot à l'eau.* »

» Une autre est de Forgues. »

Je me suis rappelé, en lisant ces mots de Gavarni, que j'avais, en effet, à cette époque, trop installé chez moi un camarade qui m'imposait le supplice de ne pas me permettre d'avoir des coulisses sur le théâtre de la vie.

En 1831, nous nous trouvions tous les deux, Gavarni et moi, faire partie de la garde nationale, moi fantassin avec la blouse rurale, lui dans la garde à cheval, je crois, avec l'élégant uniforme et le shapska pour coiffure; nos goûts, nos habitudes, avaient de telles différences, que nous n'étions pas destinés à suivre les mêmes chemins dans la vie; cependant nous nous rencontrâmes trois ou quatre fois à des carrefours, et nous nous serrâmes la main avec cordialité. Il avait beaucoup d'observation, beaucoup de sagacité, beaucoup d'humour, beaucoup d'esprit; son crayon était taillé très finement, sa plume quelquefois trop finement.

Pour connaître bien l'époque de 1830 à 1848, il faut lire les livres de Balzac et lire, comme notes à l'appui, les dessins de Gavarni, en n'oubliant pas que, outre ce qui appartient à cette époque, tous deux, le premier bien au-dessus du second, ont des traits et des morceaux qui appartiennent à la

philosophie et à l'immortelle comédie, comme Aristophane et Molière.

Six ou huit ans après que nous avions quitté Montmartre tous les deux, je rencontrai Gavarni dans la rue Fontaine-Saint-Georges; il me dit :

— Mes amis, dont plusieurs sont les vôtres, viennent chez moi le samedi soir; on cause, on rit tant qu'on peut.

J'y allai deux ou trois fois ; la première fois, j'y fus décidé par deux lettres que j'avais reçues d'une femme inconnue qui, « ayant lu *Sous les tilleuls, désirait vivement* me connaître ». Ces lettres m'avaient été transmises par Eugénie Foa, une grande, grosse, louche et néanmoins assez belle femme de lettres de nos amies, qui m'avait dit :

— La curieuse est une très jolie personne; vous la reconnaîtrez facilement; je serai à côté d'elle.

Je me transporte donc le samedi à la rue Fontaine-Saint-Georges, avec Léon Gatayes; je jette un regard rapide, et je vois, en effet, une assez jolie femme auprès d'Eugénie Foa; mais celle-ci me fait un signe de détresse, qu'elle m'explique un peu plus tard. Mademoiselle de***, en me voyant entrer avec Gatayes, avait demandé :

— Lequel est M. Karr?

— C'est celui qui porte toute sa barbe.

— Ah!... eh bien, j'aime mieux l'autre.

Cette demoiselle de*** a, plus tard, enlevé et

épousé un prince étranger, et vit encore aujourd'hui, veuve, je crois, dans ses États.

En 1839, un matin, Balzac arrive chez moi.

— Tu ne sais pas, je vais à Bourg pour défendre Peytel; qu'en penses-tu?

— Je pense que tu as parfaitement raison, si tu le crois innocent.

— Je crois, c'est-à-dire je devine certaines choses; et, s'il peut m'en donner des preuves, je le sauverai. Gavarni part avec moi.

— Ce sera un agréable compagnon de voyage; mais pourquoi Gavarni en cette circonstance?

— C'est un ami intime de Peytel, et il le fera parler.

Ce Peytel, notaire en province, avait tué, sur la grande route, sa femme et son domestique; il raconta d'abord que le domestique les avait attaqués, avait tué la femme, et que lui avait tué l'agresseur. Ce mensonge le perdit; on produisit des preuves matérielles que les faits n'avaient pu se passer ainsi.

Tout porte à croire que le domestique était l'amant de la femme et que Peytel, convaincu du crime, n'avait pas attendu à les surprendre en flagrant délit et avait imaginé un voyage pour se venger de tous les deux, sans être obligé de dévoiler un mystère crapuleux. Je ne sais plus s'il se décida à dire la vérité, ou s'il l'a dite trop tard, et si on refusa de la croire; il fut condamné à mort; son

recours en cassation fut rejeté, et le roi Louis-Philippe, qui étudiait soigneusement toutes les condamnations à mort pour y chercher des raisons de faire grâce, refusa cette grâce aux instances de ses amis. Peytel se résigna, et, au moment du supplice, en sortant de la prison, il se dirigea *en trottant* vers l'échafaud, si bien que les aides du bourreau et le prêtre ne pouvaient le suivre.

Balzac avait plaidé pour Peytel; sa plaidoirie était diffuse, sans élan, sans puissance, sans conviction; il y fit cependant une observation très juste. « Le ministère public, dit-il, qui connaît le jury, a abusé contre Peytel du mauvais état de ses affaires; il sait bien que les bourgeois croient capable de tout un homme qui a des dettes et des billets protestés. »

En effet, pour qui a eu quelque raison de suivre les verdicts rendus par le jury, il est facile de remarquer que la question d'argent devient la première; l'assassinat le trouve souvent, trop souvent indulgent; le vol le trouve inflexible.

L'assassinat ne le regarde pas, ne le menace pas; c'était une affaire entre l'assassin et la victime; l'assassin acquitté, libre, n'assassinera pas le juré qui ne lui a rien fait, au contraire; mais le voleur acquitté, et libre aujourd'hui, peut demain briser sa caisse et crocheter son secrétaire; il est prudent de le mettre à l'ombre et hors d'état de continuer l'exercice de son industrie; il n'est pas besoin

d'ajouter qu'il en est autrement quand l'assassinat a précédé ou suivi un vol; c'est alors une circonstance qui permet de punir le vol plus sévèrement. C'est la même pensée, ou une pensée du même genre, qui fait, aux yeux du jury, contre le prévenu d'assassinat, une circonstance aggravante et presque une preuve de l'assertion que l'accusé a des dettes et des affaires en désordre; le négociant, le marchand, le bourgeois habitué à mettre son honneur et sa gloire dans le payement exact de ses billets, dût-il avoir recours à beaucoup de manœuvres indélicates pour arriver à ce but, telles que la vente à faux poids, la sophistication des denrées et quelquefois pis encore, est tout naturellement porté à considérer l'homme qui laisse protester sa signature comme un homme déshonoré, déjà perdu, sans ressources, et sur une pente qui peut mener à tous les méfaits.

Roger de Beauvoir fit sur le voyage de Balzac et de Gavarni une complainte où, entre autres plaisanteries, il y en avait une qui choqua beaucoup Balzac, parce qu'elle frappait juste et révélait le mobile de son entreprise de défendre Peytel: imiter Voltaire défendant la famille Calas.

Balzac aurait laissé passer une allusion au peu de soin qu'il prenait de sa personne pendant certaines périodes, suivies d'autres périodes où il ne paraissait plus que magnifiquement vêtu, portant une canne à pomme d'or constellée de pierreries,

canne qui a servi de prétexte à madame de Girardin pour un petit roman spirituel.

Il ne se fût donc pas irrité de ces deux vers, où Roger de Beauvoir, racontant son voyage avec Gavarni, disait :

Gavarni toujours peignait,
Balzac jamais ne s'peignait ;

Il eût peut-être pardonné ceux-ci :

(Peytel), cédant aux conseils du prêtre,
Est mort en lui pardonnant (à Balzac).

Mais il ne prit pas aussi bien deux autres vers :

Il faut éviter, hélas !
Balzac cherchant son Calas.

Balzac voulut se venger ; mais nous raconterons cette histoire plus tard, en parlant de Balzac et de Roger de Beauvoir.

Revenons à Gavarni.

En 1866, je reçus une lettre de Gavarni à Nice, que j'habitais alors ; il me disait : « Je suis malade ; les médecins n'y entendent rien ; j'ai envie d'aller au soleil ; pourriez-vous me trouver à Nice une petite maison que j'achèterais ? etc., etc. »

Je cherchai et lui répondis que j'avais trouvé une propriété qui semblait conforme à ce qu'il voulait ; je l'engageais à venir la voir, et je lui offrais l'hospitalité ; il fut quelque temps sans me répon-

dre, et probablement n'y pensa plus; mais un peu plus tard l'idée le reprit avec une sorte de passion, car il m'écrivit pour me parler de cette propriété, et, deux ou trois jours après, je reçus une seconde lettre, la seule que je retrouve, dans laquelle, avec l'impatience du malade et sans calculer qu'il ne s'était pas écoulé le temps nécessaire pour qu'il eût reçu ma réponse, il me disait :

« Mon vieux Karr,

» Vous ne répondez plus.

» Priez tout bonnement la personne qui a cette chose à vendre de m'en adresser quelques détails.

» J'ai retrouvé, ces jours-ci, un croquis d'une maisonnette que vous avez habitée à l'île Saint-Ouen.

» Combien avez-vous encore de cheveux?

» GAVARNI.

» Passy, samedi. »

XLV

ÉMISSIONS. — LÉON GOZLAN. — LOUIS REYBAUD.

A la révolution de juillet, je donnai ma démission et au collège Bourbon et à la pension Labbé. Quoique je fusse tombé d'assez haut de mes illusions sur le produit de ma collaboration au *Figaro*, je « gagnais ma vie » avec ma plume, petite vie, il est vrai, mais qui comblait tous mes vœux pour le moment; pour l'avenir, je rêvais toujours et plus d'argent et « la gloire »; mais, pour atteindre ces deux buts, il fallait m'adresser et aux livres et au théâtre; pour cela, il fallait des loisirs, et je m'en faisais. J'éludais toujours la politique au *Figaro;* je me chargeais volontiers de rendre compte de quelques livres nouveaux, et je me bornais en outre à des articles de philosophie, de poésie, de rêverie, à des paradoxes gais sur la vie ordinaire, etc.

Un jour, ne sachant quel sujet traiter, je m'avisai de faire quelques plaisanteries à propos des ro-

mans historiques, alors fort à la mode, à la suite de Walter Scott.

Le lendemain du jour où mon article avait été inséré, j'en lus un autre dans *le Figaro*, où on critiquait à bras raccourci les poètes en sabots, les écrivains de Montmartre, les faiseurs de bucoliques. J'étais désigné de la façon la plus claire et la plus malveillante.

J'allai tout de suite à la cité Bergère.

— Je sais pourquoi vous venez, me dit Nestor en m'apercevant : vous êtes furieux; mais je vous défie de l'être autant que moi.

— Je ne suis pas tout à fait furieux, quoiqu'il ne s'en faille de guère, mais je suis surpris que vous ayez laissé imprimer cet article.

— Ah! voilà; il faut que je vous fasse une confession; je ne l'avais pas lu. L'auteur m'avait fait dire dans la journée de lui réserver cent cinquante lignes; je les ai fait réserver, et il a apporté son article très tard le soir; d'ordinaire, il n'est pas dangereux; c'est plutôt un esprit timide et méticuleux, et je n'avais jamais eu aucune raison de me défier de lui; si bien que, en sortant, j'avais dit simplement : « M. Gozlan apportera un article; vous le composerez immédiatement. »

— Vous ne pouvez pas me refuser le droit de répondre à cette attaque?

— Je ne puis ni ne veux vous le refuser; mais les querelles intestines sont du plus mauvais effet

dans le journal. Ce matin déjà, j'ai écrit à Gozlan pour lui demander l'explication de cette trahison; il m'a répondu que c'était une représaille, que vous l'avez attaqué dans votre dernier article.

— Moi? je n'ai nullement parlé de lui.

— Ah! c'est que vous ne connaissez pas l'homme; il paraît qu'il a, *in petto,* l'intention de faire un roman historique; alors vos plaisanteries sur le roman historique l'ont exaspéré.

— Mais j'ignorais qu'il eût l'intention de faire un roman historique.

— Moi aussi : il vient de faire avec Brucker, et sous le nom de Michel Raymond, créé avec Masson, et dont Brucker est resté possesseur, un roman qu'ils appellent *les Intimes* et qui n'a aucun rapport avec ce genre; mais c'est un esprit soupçonneux et inquiet.

— Voici ma réponse, dis-je à Roqueplan; je ne compte pas, en pareil cas, procéder par allusion et marcher par des chemins couverts; mon article a pour titre « M. Léon Gozlan » et est signé Alphonse Karr.

Roqueplan le lut et me dit :

— C'est rude... Voulez-vous me permettre d'ajouter un autre adjectif?

— Ajoutez.

— C'est un peu brutal, mais tant pis pour lui; je n'en suis fâché que pour le journal.

— Écoutez, lui dis-je; faites composer l'article;

envoyez-lui-en l'épreuve; dites-lui que j'en exige l'insertion; il viendra vous trouver, et alors vous interviendrez pour obtenir mon désistement, que je vous donne d'avance.

— Merci! il va être aux cent coups.

Gozlan s'excusa et ne fit jamais le roman historique.

Gozlan avait beaucoup d'esprit, beaucoup d'imprévu et d'humour; il est l'auteur des plus jolis articles peut-être de petits journaux qui aient paru de son temps. Il a, en outre, écrit beaucoup de romans et un certain nombre de pièces de théâtre qui ont eu du succès. Mais, comme le disait Nestor, c'était un esprit méticuleux, soupçonneux; sa vie était extrêmement cachée; peu de personnes savaient où il demeurait; on le supposait marié, sans en être sûr. On n'a jamais bien connu ni sa vie antérieure, ni ses habitudes, ni ses relations, ni sa position. On le croyait juif; mais quelques personnes le croyaient converti, si bien que, quand il mourut, un prêtre chrétien et un prêtre juif se rencontrèrent dans l'escalier. Je n'ai pas su s'ils se disputèrent le mort, ni quel est celui qui l'emporta; je veux croire qu'ils prirent le parti de prier ensemble pour lui.

Il avait, étant jeune, été aux colonies.

On écrivit un jour dans un journal qu'il avait été pirate et qu'il avait fait la traite des noirs.

Il répondit à ce journal et dit :

« Vous ne savez pas tout : à la suite d'un naufrage, le navire perdu, l'équipage réfugié dans les chaloupes, les vivres vinrent à manquer, et j'ai mangé le capitaine. »

Il me revient à la mémoire une autre circonstance que doit se rappeler Louis Reybaud, auteur de *Jérôme Paturot,* et membre de l'Académie des sciences morales.

Un matin, Louis Reybaud, alors rédacteur en chef du journal *le Corsaire,* tombe chez moi ; je demeurais alors rue Vivienne, 8.

— Avez-vous vu Gozlan depuis quelque temps? me dit-il.

— Non.

— Alors vous ne pouvez pas m'expliquer l'énigme ?

— Quelle énigme ?

— Voici une lettre que j'ai reçue de lui hier soir. Mais, avant de lire la lettre, écoutez ce qui s'était passé le matin :

Gozlan était venu me voir au journal, dont vous savez qu'il est un collaborateur assidu.

« — Bonjour, mon ami.

» Il s'assied, prend un cigare, et nous causons à bâtons rompus de la politique, des théâtres, de nos collaborateurs, des annonces, etc. ; puis il s'en va.

» Maintenant, lisez la lettre... »

Cette lettre, je ne l'ai pas, et je la cite de mé-

moire; mais je l'ai lue plusieurs fois, et, si ces lignes tombent sous les yeux de Reybaud, il se la rappellera comme moi :

« Monsieur, veuillez annoncer, dans le premier numéro du *Corsaire,* que je suis et serai désormais complètement étranger à la rédaction de cette feuille. Vous m'obligerez de donner en même temps les ordres nécessaires pour qu'on ne me l'adresse plus.

» LÉON GOZLAN. »

— J'en ai mal dormi, ajouta Louis Reybaud ; j'ai repassé, écossé, tamisé tous les mots de notre conversation ; il m'est impossible d'y trouver la moindre chose qui ait pu le fâcher. Voulez-vous le voir, le faire expliquer et nous réconcilier ?

— Volontiers... Où demeure-t-il ?

— Ah ! diable ! sera-t-il content que je donne son adresse ? Ma foi, tant pis ! je veux savoir le mot de la charade ; il demeure rue du Ponceau, nº...

Je vais chez Gozlan ; je le questionne. D'abord il élude, puis il avoue les griefs ; je lui promets qu'il lui sera fait réparation, et j'emporte des paroles de pardon et de paix.

Avec le même cabriolet, je vais chez Reybaud, qui demeurait alors sur le boulevard, près du théâtre de la Porte-Saint-Martin, dans une maison où l'excellent M. Viennot, propriétaire du journal,

avait aussi un magasin de cheminées et de poêles.

— Eh bien ?

— Eh bien, il vous pardonne.

— Comment, il me pardonne ? mais qu'avais-je fait ?

— Je vais vous le dire ; ah ! mon gaillard, vous venez chez moi avec un air candide me dire : « Je ne comprends pas ! » Eh bien, vous allez comprendre : Gozlan est entré dans votre cabinet, vous a demandé un cigare.

— Je lui en ai donné un excellent.

— Le cigare n'est pas en cause... Il s'est assis, et vous avez causé... De quoi avez-vous parlé ?

— A peu près de tout... Je vous l'ai dit, politique, littérature, intérêts du journal, etc.

— Nous approchons ! ne vous a-t-il pas fait la remarque que le journal contenait beaucoup d'annonces ?

— Je crois que oui.

— Vous l'avouez ?

— Je l'avoue.

— Très bien, et après ?

— Après, nous avons parlé d'autre chose.

— Et après ?

— Ma foi, je ne me rappelle pas.

— Je vais réveiller vos souvenirs..... Il vous a demandé quel était le prix de la ligne d'annonces.

— Oui, c'est vrai... Je lui ai dit que c'était inscrit en tête du journal.

— Très bien ; et après ?

— Après... je ne me souviens de rien.

— Après, vous avez changé de conversation et causé assez longtemps ; puis il a profité de ce qu'un garçon de bureau vous apportait des lettres pour se lever, vous dire adieu et disparaître.

— Mais enfin ?

— Enfin, vous voulez savoir et vos torts et l'offense que vous lui avez faite ?

— Oui ; voyons, ne me tenez plus le bec dans l'eau.

— Eh bien, quand il vous a dit : « Il y a beaucoup d'annonces dans le journal, » vous deviez lui répondre : « Ça n'empêcherait pas de trouver place pour une annonce qui vous intéresserait. »

— Mais comment voulez-vous que je suppose qu'il y a des annonces qui l'intéressent ?

— Peu importe ! avez-vous dit cela, oui ou non ?

— Non.

— Et, ensuite, quand il vous a demandé le prix des annonces... qu'avez-vous répondu ?

— Je vous l'ai dit... que le prix était imprimé en tête du journal.

— Eh bien, ce n'était pas cela qu'il fallait dire... Il fallait dire : « Dans le cas où vous auriez un ami dont la femme tiendrait une pension et désirerait la faire annoncer, *le Corsaire* se ferait un devoir et un plaisir de faire cette annonce gratuitement. »

— Ah ! c'est trop fort !

— Il ne s'agit pas de s'écrier : « C'est trop fort! » Avez-vous répondu cela, oui ou non?

— Non certes; comment voulez-vous que?...

— Eh bien, voilà pourquoi Gozlan était fâché contre vous, ne voulait jamais plus écrire dans *le Corsaire*, ni même recevoir le journal; j'ai tout arrangé; vous êtes réconciliés; voici l'annonce de la pension, que vous mettrez demain; et un article de lui... très joli, — je l'ai lu en route, — qui était sur sa table tout écrit, et que j'ai enlevé pour vous l'apporter en gage de paix.

Nous retrouverons Gozlan plus tard.

XLVI

UNE TRAGÉDIE. — UN DRAME. — ADOLPHE BOSSANGE. — D'OU VIENNENT CES LOGES. — MON FRÈRE. — L'ÉCOLE DE CHALONS. — L'ILLUSTRE GOBILLARD. — ROMIEU. — UN NOUVEAU JOURNAL. — LE TABELLION. — OPIGEZ. — RONTEIX. — UNE LETTRE DE BRIFFAUT. — SON DUEL AVEC M. DE LA TRÉSORIÈRE. — MONSIEUR LE SAUVAGE. — MAURICE ALHOY. — OFFICE DES MORTS. — UNE LETTRE DE MAURICE ALHOY.

Mes anciennes ambitions se réveillèrent; j'avais en portefeuille une tragédie et un drame; la tragédie, j'en ai publié des extraits dans un roman, *Raoul Desloges, ou un Homme fort en thème;* le drame, c'était *Guillaume Tell et la Suisse délivrée;* je priai Bohain de le lire, et, s'il le trouvait à son gré, de le recommander à Adolphe Bossange, ancien libraire, qui remplissait les fonctions de sous-directeur du théâtre des Nouveautés et en devint directeur à ses risques et périls, lorsque Bohain partit pour sa préfecture. Bohain lut mon drame, en parut content et le donna à Bossange; Bossange le lut à son tour et me dit :

— Il est très possible que ça nous aille; probablement nous vous demanderons quelques changements; attendez patiemment... il y a de très bonnes scènes; attendez.

En attendant, je profitais de l'invitation qu'on m'avait faite de demander des loges au théâtre; je les donnais tour à tour aux trois tantes, qui y menèrent une ou deux fois le père et la fille; mais le père conçut quelques soupçons, demanda sérieusement d'où venaient ces loges et n'y vint plus, mais les trois tantes continuèrent à en profiter; c'était pour moi une joie profonde d'être pour cette famille, que j'avais cru, que je croyais encore devoir être la mienne, une cause de plaisir; je prenais des rendez-vous avec les jeunes gens, à l'École de natation; je les invitais à déjeuner; je portais des bonbons à Grésillon, etc.

J'avais confié à la tante Sidonie le changement survenu dans ma situation; elle ne m'avait pas dissimulé que ça n'éblouirait pas tout d'abord le père; cependant le succès pouvait tout arranger; mais il fallait faire autre chose que des articles de journaux, et, en tout cas, pouvoir en présenter un revenu convenable. Sa nièce recevrait une petite dot; elle avait les goûts simples et ne recherchait que les distractions nobles et gratuites des arts et de la littérature; je fus, à la tante Sidonie, de quelque secours pour faire entrer son fils à l'École d'arts et métiers de Châlons-sur-Marne, où était déjà mon frère Eugène depuis quelques années.

Quant à celui-ci, on avait d'abord voulu, selon les idées bourgeoises si funestes à la France, lui

faire faire « ses études », c'est-à-dire lui faire apprendre les deux seules langues qui ne se parlent pas et ne mènent qu'à trois ou quatre professions encombrées, où se coudoie toute la jeunesse du pays; heureusement pour lui, il n'avait pas « mordu au latin », et, en désespoir de cause, on l'avait mis à Châlons; là, il s'était montré transformé; son intelligence, trouvant la nourriture qui lui convenait, s'était développée, et, à sa sortie, il n'a eu qu'à corroborer les études par la pratique pour devenir un ingénieur très distingué, décoré pour des inventions utiles et des perfectionnements dans la construction des usines métallurgiques.

L'éducation de ces écoles est, en effet, excellente. Si l'élève est bien doué et laborieux, il y acquiert des connaissances qui lui ouvrent toutes les carrières, où il se présente armé de toutes pièces; si c'est une intelligence médiocre, il y conquiert néanmoins sa place dans la vie; il sort avec un métier manuel : il est serrurier, menuisier, charpentier, mécanicien, ajusteur, horloger, etc. Cette éducation évite la création et l'émission à même la société de tous ces faux messieurs, avocats sans causes, médecins sans malades, étudiants à perpétuité, fruits secs exaspérés qui n'ont acquis que des besoins, condamnés à la fois au chapeau tuyau de poêle, à l'habit, à la faim, à l'envie, au désir, presque au besoin des révolutions et aux tentatives de l'émeute.

Dans une autre circonstance, je pus rendre un service au fils aîné de la veuve.

Faute du titre, en l'attendant, du moins en l'espérant, je remplissais, quand j'en pouvais saisir l'heureuse occasion, le rôle de parent, de protecteur, autant que mon faible pouvoir me le permettait. Il me semblait la sentir s'appuyer sur mon bras.

Quant à mon drame et aux espérances que j'en avais conçues, je dus, peu de temps après, me résigner à n'y plus penser.

Je ne me rappelle pas pour quelle cause ce théâtre des Nouveautés ne prospéra pas, malgré tant d'éléments de succès, sans compter mon pauvre drame. Je crois, sans en être certain, qu'il finit par être incendié ; sur la fin, on ne payait pas les acteurs. Un matin, ils annoncèrent qu'ils ne joueraient pas le soir, qu'il était tout à fait inutile de faire apposer les affiches.

Bossange leur promit qu'avant le lever du rideau il leur aurait donné un fort acompte sur les appointements arriérés. On afficha, on ouvrit les bureaux.

Bossange, sorti le matin, n'était pas rentré ; les acteurs sont habillés ; le public est dans la salle. Le régisseur frappe les trois coups : mais tous les artistes l'avertissent que personne n'entrera en scène. Il faut annoncer au public qu'une indisposition d'une actrice oblige à faire relâche. Il faut

rendre l'argent au bureau. Les acteurs, habillés, se mettent à jouer, dans leur foyer, aux jeux innocents.

Bossange revient sans argent ; il avait espéré trouver le spectacle commencé. Il se plaint ; il se fâche, s'apaise, finit par prendre part aux jeux, et on se cotise pour faire monter à souper de chez Gobillard, le maître du café d'en bas.

Gobillard est une figure de l'époque ; j'en vais dire quelques mots après avoir fini, en deux lignes, l'histoire de mon drame ; il fut ou brûlé ou perdu ; on ne le retrouva jamais : je n'en avais pas de copie.

Gobillard était un assez habile cuisinier, qui avait établi un café-restaurant au café attenant au théâtre ; il ne manquait pas d'une certaine verve naturelle, aimait les auteurs, les acteurs, les artistes en tout genre. Les journaux lui avaient fait une célébrité, qu'il payait en crédits faciles et nombreux. Il était arrivé à tutoyer beaucoup d'acteurs et quelques journalistes ; il avait ses entrées, aux Nouveautés d'abord, et dans quelques autres théâtres. Il appelait Romieu son meilleur ami : c'était un de ceux qu'il tutoyait. Je fus assez longtemps connu chez lui sous un pseudonyme.

En 1831, il parut un nouveau journal : *l'Entr'acte*. Il appartenait à deux hommes dont un, *Ronteix,* a complètement disparu, et dont l'autre, *Opigez,* est depuis longtemps et encore aujourd'hui, je crois, un des propriétaires de la célèbre maison de nouveautés connue sous le nom de *Gagelin*.

Éléonore de Vaulabelle, un de nos collaborateurs au *Figaro,* leur avait parlé de moi, et il était convenu que je donnerais, ainsi que lui, des articles à la nouvelle feuille. Là, on ne demandait pas, on n'aurait pu accepter de politique. Il y eut pour l'inauguration un grand dîner chez Gobillard. A ce dîner assistait un assez singulier personnage ; c'était un ancien notaire appelé Dubois, homme beaucoup plus âgé que nous, mais ami de la bonne chère, de la gaieté, de tous les plaisirs, ne vivant volontiers qu'avec les jeunes gens, les journalistes, les artistes et quelques femmes de théâtre. Au dîner, il conta je ne sais plus quelle histoire très gaie, mais très immodeste, qui lui était arrivée la veille, et dit en finissant :

— Quel malheur qu'on ne puisse pas l'écrire !

Et tous les convives dirent en chœur :

— Oui, c'est dommage !

— Et pourquoi ne l'écrirait-on pas ? dis-je.

— Pourquoi ? répondit le notaire ; je vais vous le dire, monsieur : c'est que M. le procureur du roi se ferait un devoir de faire saisir le journal où l'anecdote serait imprimée, et qu'il s'ensuivrait un bon petit procès, l'amende et la prison pour l'auteur de l'article, pour le gérant du journal, etc.

— Je crois, répondis-je, qu'on peut tout écrire sans donner d'ouvrage à M. le procureur du roi.

— Ah ! parbleu ! dit Dubois, je serais curieux de voir cela ; et, si je lis d'ici à trois jours, c'est-à-dire

dans l'un des deux premiers numéros de *l'Entr'acte*, l'histoire que je viens de vous conter, et si le lendemain le journal n'est pas saisi, je paye ici même, de mes deniers, un dîner auprès duquel celui-ci, que nous donnent Opigez et Ronteix, ne sera qu'un repas de Spartiate et du brouet noir.

— Commandez votre dîner.

— Oh ! avec Gobillard, il n'y a pas besoin de s y prendre autant d'avance.

J'avais, par hasard, saisi tout d'un coup un biais qui permettait de narrer l'anecdote avec toutes les apparences de la décence la plus sévère. L'article produisit l'effet de ces images placées sous des lames de verre ; ceux qui sont à droite voient une figure, ceux qui sont à gauche en voient une autre.

Pour ceux qui avaient entendu l'histoire du notaire, elle se trouvait tout entière dans mon récit, et c'était monstrueux ; pour ceux qui n'étaient pas au courant, c'était un récit simple, honnête et qu'on eût pu lire sans inconvénient dans une pension de demoiselles. Dubois fut ravi et nous donna un dîner splendide, auquel il avait invité des personnes que je ne connaissais pas, et, entre autres, Eugène Briffaut, gros garçon, buveur déjà célèbre, rédacteur du *Corsaire* et auteur de quelques brochures, ayant de l'esprit, esprit commun il est vrai, de la gaieté, de l'entrain, de la verve ; il fallait qu'il fût bien pauvre pour se coucher le soir sans

être ivre : il appelait cela être à jeun. Il fut, avec Bouffé, — non pas l'acteur, mais un de mes condisciples du collège Bourbon, devenu directeur du théâtre du Vaudeville, — l'inventeur de l'*ingurgitation*, c'est-à-dire de l'art de se verser d'un coup un verre de vin de Champagne au fond de la gorge. Briffaut se piquait de renouveler cet exercice douze fois pendant que sonnait, à l'horloge de la Bourse, les douze coups de minuit; il remplissait les douze verres d'avance, pour qu'il n'y eût pas de mousse, la mousse s'opposant à l'*ingurgitation* par sa légèreté.

Je me rappelle vaguement que j'eus à me plaindre de lui, un jour probablement d'ingurgitation, en retrouvant une des deux lettres qu'il m'écrivit à ce sujet :

« Lorsqu'on n'est pas compris, il ne faut en accuser que soi-même. La lettre que je vous ai écrite était destinée à expliquer ma conduite et ne devait pas vous offenser. Cette idée est surtout exprimée dans la phrase que j'ai placée à la fin; veuillez donc ne lire que celle-là, puisque, malgré moi, le reste contrarie la pensée qui m'a fait prendre la plume.

» Votre ami,

» EUGÈNE BRIFFAUT. »

Dans une autre circonstance, j'arrangeai pacifiquement une affaire qu'il avait avec Alboize de Pujol.

Briffaut fit, à propos de l'arrestation de la duchesse de Berry, livrée à M. Thiers contre cinq cent mille francs par le juif Deutz, et sur l'accouchement de la mère de Henri V dans la citadelle de Blaye, un article peu mesuré, qui lui amena un duel avec un M. de la Trésorière. Briffaut, grièvement blessé au bras droit, s'écria :

— Bah, on peut boire aussi bien de la main gauche.

Il est mort fou à Charenton.

Dans le conte qui avait amené le dîner, j'avais trouvé commode de prendre le récit à une époque reculée; le notaire était devenu un *tabellion;* le nom du tabellion en resta à Dubois, qui finit par n'en plus avoir d'autre, et, lorsque je l'ai revu vers 1860, quand j'allai à Paris faire jouer *la Pénélope normande,* il me donna à dîner avec Opigez et le peu de compagnons d'alors que nous pûmes retrouver; il était toujours jeune et gai, et bon vivant, et s'appelait toujours « le tabellion ».

En 1831, je voulus rendre le dîner donné par le tabellion. Mon festin fut beaucoup plus simple que le sien, mais non moins gai. Quelques jours après, j'allai au café pour payer ma carte; elle n'était pas faite : il fallut consulter le livre. Je m'aperçus que la *dame de comptoir* cherchait à m'empêcher de voir la page qu'elle copiait. Je lui en demandai la raison; elle me fit d'abord la réponse des femmes : « Pour rien. » J'insistai, et, pendant qu'elle hésitait, je saisis le livre. Je vis alors ce qui causait son em-

barras. Au-dessus de ma note, j'étais désigné par ces mots : *Monsieur le Sauvage.*

Elle voulut s'excuser.

— Ces messieurs vous appellent toujours ainsi : il faut écrire au *sauvage ;* il faut aller chercher le *sauvage.*

Je la priai de n'y rien changer.

Pendant tout le reste de cet été, je donnai à notre troupe, à peu près tous les quinze jours, un dîner dans mon bois. — Ce dîner consistait en un énorme gigot et un immense plat de haricots. Le tabellion apportait son vin, c'est-à-dire envoyait le matin deux ou trois paniers de vin de Champagne, que je mettais à quasi *frapper* dans une source très profonde, au fond d'une grotte qui existait dans le bois.

C'est dans ces dîners que je connus Maurice Alhoy.

Maurice Alhoy était le véritable fondateur du *Figaro ;* il l'avait vendu trois cents francs, dit-on, à Lepoitevin Saint-Alme, qui l'avait vendu quarante mille à Bohain.

C'était un esprit vif, primesautier, mobile au plus haut degré ; il a fondé vingt journaux dans sa vie ; il a été trappiste. Il a été souvent incarcéré à Sainte-Pélagie, ou à Clichy, la prison pour dettes, et y a publié un journal qui n'a pas peu contribué à l'abolition de la contrainte par corps. Il logeait habituellement dans une sorte de tapis franc, du côté de la rue Rochechouart, chez une affreuse

vieille femme habillée en homme depuis si longtemps, qu'elle avait fini par ne plus être une femme, par oublier tout à fait son sexe; elle fumait, buvait, jurait et disait souvent : « Foi d'homme ! » ou bien : « Je veux qu'on ne me croie pas un homme si ce que je dis n'est pas vrai, » et autres propos qui ne peuvent guère s'écrire, mais qui faisaient de singulières allusions à sa virilité postiche.

A une de ces agapes chez moi, Ronteix se grisa tellement, qu'il tomba ce qu'on appelle ivre mort. Maurice Alhoy, qui n'était que gris, se rappela son séjour chez les trappistes, entoura Ronteix de bougies placées sur des bouteilles vides, s'affubla avec des serviettes en prêtre officiant, et il fut impossible de l'empêcher de chanter sur son ami l'office des morts tout entier et correctement. Ronteix, réveillé, se croyait mort, se regrettait, se pleurait et faisait sa propre oraison funèbre en disant :

— Enlevé si jeune à ses amis; il avait des vertus, etc.

Quand on voulut partir, Ronteix était retombé dans un sommeil, une torpeur invincible. Il fallut aller chercher un fiacre à Paris. On donna son adresse au cocher, et nous sûmes, par les domestiques et le portier de Ronteix, que ce cocher avait frappé et dit :

— Est-ce ici que demeure ce que j'ai dans ma voiture ?

On ne peut penser à Maurice Alhoy sans se rap-

peler son ami Paulowski. Nous le verrons plus tard.

Je retrouve une lettre de Maurice Alhoy; elle doit être de 1838 ou 1839, parce qu'elle a trait à une des résurrections du *Figaro,* qui eut lieu à cette époque :

« Vous saurez, mon ami, que, douze heures après notre gai festin, on m'a harponné et conduit dans les eaux de Clichy.

» Je vous envoie un article que je crois original et dont le sujet va donner lieu à bien du scandale à la Chambre; il n'est pas mal de prendre les devants; tâchez de le mettre ce soir.

» Si vous passez dans mon quartier, venez me voir.

» Mes civilités à M. Théo Gautier; notre connaissance avait bien commencé; j'étais bien gris.

» MAURICE ALHOY. »

XLVII

DUEL DE MAURICE ALHOY AVEC ALEXANDRE DUMAS. — ÉLÉONORE TENAILLE DE VAULABELLE. — SON FRÈRE ACHILLE. — LE CABARET DE LA RUE DE LA LUNE. — JE DÉCOUVRE KATCOMB. — NOUS L'ABANDONNONS.

A propos d'un article de *l'Ours,* un des nombreux journaux créés par Maurice Alhoy, il eut une affaire avec Alexandre Dumas. On tira l'épée; Dumas, avec ses grandes jambes et ses grands bras, mit tout de suite Maurice assez en désordre. Les témoins intervinrent, et je crois qu'il n'y eut pas de sang répandu. On déclara « l'honneur satisfait ».

Un de nos compagnons du premier *Figaro* était Éléonore Tenaille de Vaulabelle, le frère d'Achille, et Achille est celui qui écrivait alors au *National* et faisait sa belle *Histoire des Deux Restaurations;* de celui-ci, je parlerai quand nous arriverons aux souvenirs de 1848, alors qu'il fut député et ministre de l'instruction publique.

Pour Eléonore, c'était un philosophe de la secte des cyniques, il se plaisait à déguiser un esprit

naturellement délicat, dont il semblait avoir honte. C'était un homme de grande taille, maigre, un peu voûté, les cheveux aplatis sur les tempes et luisants; il portait de longues redingotes qui le faisaient paraître encore plus grand; il se piquait d'une profonde indifférence pour les questions politiques et ne s'intéressait qu'aux choses littéraires. Esprit cultivé, droit, caractère mûr, de très bonnes relations, tout à fait exempt d'envie, il me fit au *Figaro* le meilleur accueil à mon arrivée et m'avertit de quelques récifs qu'il y avait à éviter.

Je crois que c'est lui qui avait découvert un cabaret rue de la Lune, où nous allions assez souvent dîner. Cette rue de la Lune était en face du théâtre du Gymnase; il y avait là, si l'on sortait de la ligne large, éclairée, opulente des boulevards, un petit groupe de rues étroites, tortueuses, médiocrement hantées, qui faisaient un singulier contraste avec les boulevards et la ligne de maisons derrière lesquelles ces rues étaient blotties. On nous donnait à dîner pour dix-huit sous. Vaulabelle, l'historien, y venait quelquefois; Gozlan, qui avait son ménage, seulement de temps en temps; Léon Vidal, à peu près tous les jours; les autres, assez souvent.

Nous arrivions un peu plus tard qu'on ne dînait alors à Paris, et alors nous étions seuls; c'est ce qui causa le peu de succès d'une autre découverte que je fis un moment.

J'avais souvent, en passant devant une boutique de la rue Neuve-des-Petits-Champs, remarqué une enseigne représentant un cheval noir lancé au galop, et un nom au-dessous :

KATCOMB

sans autre explication.

Des rideaux épais et strictement fermés toute la journée empêchaient de voir au dedans. Un profond silence régnait dans cette boutique mystérieuse : mais un soir je vis, par la porte laissée un moment entr'ouverte, que c'était un restaurant, et j'y entrai. C'était plein de convives silencieux rangés sur les deux côtés de trois longues tables couvertes de toile cirée, formant une sorte d'amphithéâtre.

Au fond, derrière une table plus petite et plus élevée, était un très gros homme, un Anglais à figure de bouledogue, très sérieux. Sa chemise, parfaitement blanche, était relevée jusqu'au-dessus des coudes; il avait devant lui deux énormes pièces de viande, bœuf et mouton, et en coupait sans cesse des tranches que des servantes venaient prendre et porter devant les convives. Sur une seconde assiette, on donnait des pommes de terre cuites à l'eau.

Un très petit morceau de pain et un grand verre de bière formaient le complément du dîner, qui

coûtait vingt sous et que l'on payait d'avance, en s'asseyant.

Ni le maître ni les servantes ne parlaient jamais : on souriait moins encore; les convives n'étaient pas moins mornes; ça avait l'air d'une cérémonie religieuse. Viande et bière étaient excellentes, mais il fallait venir à l'heure; les retardataires seuls entendaient la voix de Katcomb, le bouledogue, qui, de l'accent dont on prononce un jugement, leur disait :

« Plus de viande! »

A aucune insistance, à aucune question il ne daignait répondre, et jamais on ne lui a entendu dire autre chose.

Cet ordinaire était certes beaucoup meilleur que celui de la rue de la Lune; mais, après y être allés trois ou quatre fois, nous abandonnâmes le Katcomb; c'était triste, et nous n'y étions pas chez nous comme à la rue de la Lune.

Il y avait aussi, à cette époque, sur la place des Italiens, une taverne anglaise, où nous faisions de rares apparitions. Là, la bière et les énormes pièces de viande étaient livrées à la discrétion des convives. Le repas coûtait deux francs. On y voyait une partie des républicains aristocrates du *National.* Outre « le prix élevé » de la table, après un essai de quelques jours, nous déclarâmes que cette nourriture, trop substantielle, ne convenait pas à des représentants de l'esprit français; que les cerveaux, suffoqués par les fumées des viandes, y

subissaient une sorte particulière d'ivresse et de torpeur.

C'était bon tout au plus pour des écrivains politiques sérieux; et nous nous plaisions à constater une certaine pesanteur progressive qui gagnait la plume des hôtes les plus assidus de cette taverne.

Longtemps auparavant, du temps que j'avais beaucoup vécu avec mes deux compagnons Édouard et Ferdinand, nous avions avisé un petit restaurant rue de l'Arbre-Sec, où, pour dix-sept sous, on avait: pain à discrétion, potage, deux plats au choix, dessert; un *nota bene* avertissait les « consommateurs » qu'on pouvait remplacer le dessert par des lentilles à l'huile; nous le remplacions toujours.

Ferdinand avait un terrible appétit qui se faisait remarquer même entre nos appétits, qui n'étaient pas cependant modestes. Je l'ai vu souvent, le matin, acheter un pain de deux livres et un petit morceau de fromage, et dévorer le tout en quelques instants. C'est lui qui avait découvert ce restaurant quand il était secrétaire du comte d'Harcourt, et il y produisait beaucoup d'effet, à cause d'un manteau qu'il accrochait aux patères en entrant et d'un sou qu'il donnait parfois aux filles qui servaient, chose inusitée ou du moins peu fréquente dans l'établissement.

Lorsqu'il fut déchu de sa haute position, il cessa de fréquenter l'établissement de la rue de l'Arbre-

Sec; mais, un jour qu'il n'avait pas le sou, il pensa qu'il pouvait bien aller y demander à dîner à crédit. Il entre et va s'asseoir, sans avoir accroché aux patères le manteau, qui avait déjà disparu. Il dîne, puis se lève, va au comptoir et dit :

— J'ai oublié ma bourse; je vous payerai demain en venant dîner.

— Monsieur, nous ne faisons pas de crédit.

— Mais vous me connaissez bien.

— Oui, vous êtes le grand qui mange tant de pain.

— Enfin, je n'ai pas d'argent; il faut bien que vous attendiez jusqu'à demain.

— Non; laissez quelque chose en gage.

Il fouille ses poches; il ne trouve qu'un canif. La femme de comptoir retourne, examine le canif et le fait passer au maître, qui, entendant parler, était sorti de la cuisine.

Le canif n'est pas accepté, et le maître prononce ce jugement :

— Laissez-moi vos lunettes; vous ne pouvez pas vous en passer, et je suis plus sûr que vous reviendrez.

Ferdinand, en effet, était tellement myope, que jamais il ne quittait ses lunettes; c'était retenir ses yeux en gage, et il dut regagner son logis comme un aveugle, en touchant les murailles.

Cet acte de férocité et cette misère me rappellent deux ou trois exemples analogues.

Un jour, c'était du temps de ma grande timidité, et je l'ai inscrit dans mes notes comme un trait d'audace et un signe d'amélioration; c'était à Saint-Ouen; j'entrai dans un cabaret, où l'on retenait les places d'un omnibus. En même temps que moi entrait un ouvrier, couvert de poussière et de sueur, et qui semblait exténué de fatigue. Il demanda un sou de pain, donna le sou, mordit avidement dans le pain.

Et, jetant un autre sou sur le comptoir, il dit :

— Donnez-moi pour un sou d'eau-de-vie.

— On « n'en fait pas » pour un sou, répond sèchement la cabaretière.

Et elle repousse dédaigneusement le sou.

L'homme dit tristement :

— Je n'ai que ça.

Un court, mais terrible combat se livra en moi; naturellement, je voulais payer un verre d'eau-de-vie à cet homme; mais comment le lui offrir? ne s'offenserait-il pas? Et puis, il y avait là plusieurs personnes, j'allais exciter leur attention; je me sentais le visage en feu et tout rouge.

Je pris mon parti. A cette époque, je ne buvais guère que de l'eau; cela entrait dans mes prétentions de philosophe stoïcien et de Spartiate. Cependant, mon moyen trouvé, je n'hésitai pas. Comme un homme qui se jette dans l'eau froide plutôt que d'y entrer graduellement, je saluai le voyageur et lui dis :

— Voulez-vous me faire le plaisir de boire un petit verre avec moi?

Et, sans attendre sa réponse :

— Madame, mettez deux verres d'eau-de-vie

Et je lui désignai deux verres plus grands que ceux qu'on emploie d'ordinaire, ceux que nous appelions *mannes* à Étretat, par opposition aux *paniers*, qui sont les petits verres ordinaires.

L'ouvrier balbutia un : « Vous êtes bien honnête. »

Cela allait bien jusque-là, mais il fallait m'exécuter : je craignais mortellement de blesser le pauvre homme, et il fallait, pour bien faire, vider mon verre. Je n'ai jamais aimé l'eau-de-vie; mais, à cette époque, je n'en avais tout au plus goûté du bout des lèvres que deux ou trois fois. Je pris le même parti, je bus toute l'eau-de-vie d'un coup; j'avais les yeux pleins de larmes; je toussai deux ou trois fois, et j'eus pendant quarante-huit heures le gosier comme éraillé et dépouillé.

Je payai. Le voyageur voulut me remercier. Je lui dis en lui tendant la main :

— Nous nous rencontrerons quelque autre jour, et c'est vous qui « régalerez » à votre tour.

Parti, je me félicitai hardiment de mon audacieuse résolution; j'avais décidé que je triompherais de ma malheureuse timidité, et j'avais bien du mal à réussir.

Je trouve un autre acte aussi hardi dans ces

mêmes notes et à la même époque; ceux qui ne sont pas ou n'ont pas été timides ignorent ce cruel supplice.

Un jour, je descendais la rue Rochechouart, du temps que j'étais chez Vasseur; devant moi marchait une très vieille femme, portant avec grand'peine un fagot qui semblait assez lourd.

— Voici, me dis-je, une situation très simple et forcée : je suis homme, jeune et fort; je suis le même chemin que cette vieille femme; je dois prendre son fagot et le lui porter jusqu'à son domicile, qui ne peut être bien éloigné, puisqu'elle a entrepris d'y porter ce fardeau. Mais la maudite timidité me reprit; il y avait beaucoup de monde dans la rue; je me sentais déjà cramoisi rien que de l'intention, et, pendant ce temps, la vieille marchait; et moi, tantôt derrière elle et tantôt à côté d'elle, aussi embarrassé, hésitant, ému qu'un jeune étudiant qui, pour la première fois, veut aborder et attaquer une jolie grisette. Je vis le moment où je la suivrais toujours ainsi sans oser exécuter mon dessein. Enfin, je me dis :

— Juste en face de l'épicier que je vois à dix pas d'ici, je prendrai le fagot.

Arrivé devant la boutique, je me mets devant la vieille; je lui dis :

— Donnez-moi ça, ma bonne dame...

Mais cette résolution était pour moi un acte si violent, que j'en avais probablement l'air terrible.

La vieille eut peur et crut que je voulais lui voler son fagot.

— Laissez mon fagot, dit-elle; je ne vous connais pas; passez votre chemin.

Deux ou trois personnes s'arrêtèrent; j'avais envie de me sauver; mais je pensai à temps qu'alors j'aurais vraiment l'air d'avoir voulu voler le fagot, et que la vieille pourrait bien crier au voleur. Je lui expliquai mon intention: je pris le fagot, et, arrivé à sa porte, je le portai jusqu'en haut de la maison où elle demeurait. Je fus heureux et fier toute la journée d'avoir montré tant de courage, et je commençai à ne plus désespérer de moi.

Cependant ce n'est pas en un jour ni en une semaine qu'on guérit une infirmité aussi grave, et je n'ai réellement triomphé de ma timidité que dans une ou deux occasions qui eussent semblé devoir l'accroître: c'est lorsque je me trouvai en présence de gens avec lesquels j'étais sur le pied de guerre, c'est lorsque je dus parler en public dans une assemblée qui m'était hostile; ma timidité, ce jour-là, mourut subitement, de peur d'avoir l'air d'une lâcheté, et ce fut fini.

J'ai encore une histoire de misère à raconter:

Je traversais un jour les Tuileries avec un de mes deux camarades; il échangea un salut avec un jeune homme proprement vêtu qui marchait en sens inverse de nous; celui-ci s'arrêta; mon compa-

gnon me quitta le bras et causa quelques instants avec lui. L'inconnu parlait avec volubilité et semblait fort ému; je me tenais à une distance suffisante pour ne pas entendre. Édouard vint à moi très ému lui-même; le jeune homme s'était enfoncé sous les arbres et l'attendait.

— Voici, me dit Édouard, un pauvre homme bien malheureux; il a une femme et deux enfants; il vient d'être malade, et, pendant ce temps-là, on a donné à un autre la place qui faisait vivre la famille; il a tout engagé, tout vendu; il aura une autre place après-demain; mais, ce matin, il n'y avait pas de pain pour le déjeuner, et, hier soir, il n'y en avait eu pour le dîner des enfants que parce que le mari et la femme avaient fait semblant de ne pas avoir faim. Ce matin de bonne heure, il est sorti, a embrassé la femme et les petits, et a dit : « Je reviens dans un instant, j'apporterai à déjeuner. » Il y a quatre heures qu'il est dehors; il est allé chez un ami, l'ami est en voyage; il est allé chez son ancien patron, on lui a refusé tout secours; il n'ose plus rentrer. Que dire à cette femme et à ces enfants à qui il a dit : « Je rapporterai à déjeuner? » Il hésitait tout à l'heure entre deux partis : demander l'aumône ou se jeter dans la rivière. Moi, je n'ai pas le sou; as-tu quelque argent?

— J'ai six francs, lui dis-je, avec une partie desquels je comptais que nous ferions un bon déjeuner au café d'Orsay; mais il faut lui donner cent sous;

nous déjeunerons bien avec le reste. Porte-lui les cinq francs; ne lui dis rien.

— Il n'est plus temps; je lui ai déjà dit que je n'avais pas d'argent.

Il va retrouver son ami, qui vient à moi et me dit :

— Monsieur, je n'ai ni l'intention ni le temps de vous remercier; je veux seulement vous serrer la main.

Il tenait la pièce dans sa main ouverte. Je lui dis :

— Mais mettez donc ça dans votre poche.

— Non, me dit-il; j'aurais trop peur de la perdre, et puis ça me fait tant de plaisir de voir cette pièce et de la sentir dans ma main! Ça me prouve que je ne rêve pas.

Il nous quitta en courant, tenant sa pièce serrée dans sa main, et disparut en un instant.

XLVIII

DEUX HISTOIRES DE FEMMES.

Il me revient deux histoires de femmes : il y en a une qui aurait dû déjà avoir sa place dans ces souvenirs ; mais je la mets ici à dessein hors de propos, pour déguiser tout à fait la personne, que je ne nommerai d'ailleurs ni ne désignerai.

Je profite de cette occasion pour répondre à certaines craintes que l'on m'a exprimées. Ces souvenirs ne seront à aucun degré un scandale. Je ne parle sans voile que des hommes que leur profession a fait ou fait vivre en public, et des autres je ne raconte que la partie de leur vie qu'ils ont rendue publique volontairement. Quand il me revient au sujet de quelqu'un une historiette intéressante ou gaie, et prise dans la vie privée, je ne nomme pas la personne ou je la masque d'un faux nom. Je n'abuse d'aucune confidence. Sous d'autres rapports, je ne dis pas tout, précisément parce que je n'ai rien oublié. Sous un autre rapport encore, j'ai

tellement le bonheur d'avoir, parmi mes amis et parmi ceux qui m'ont réellement connu, une incontestée réputation de véracité, que j'ai failli ne pas songer à affirmer que tout ce que je raconte est absolument vrai, même dans les plus petits détails; je ne me permets pas même les embellissements. D'ailleurs les romanciers, les dramaturges et les observateurs le savent : la vie réelle est pleine de circonstances et de rencontres si inopinées, que souvent on n'ose s'en servir ni pour le livre ni pour le théâtre, où il faut une vraisemblance dont la réalité n'a pas à se préoccuper.

Encore un point. J'affirme, prêt à en donner la preuve au besoin, que, lorsque je parle d'un mort avec plus ou moins de sévérité, c'est que j'ai dit et écrit de son vivant ce que je dis et écris aujourd'hui. S'il y a parfois une modification, c'est un adoucissement; j'en use surtout lorsque le mort a laissé une femme, des enfants auxquels sa mémoire doit être chère.

Je n'aime pas les « mémoires d'outre-tombe »; il faut être là pour assumer la responsabilité de ce qu'on écrit.

Passons à ma première histoire.

C'était une femme jeune, jolie, mais d'une beauté de jolie grisette; elle avait été épousée par un homme assez en vue en ce temps-là, qui en avait été et en était, je crois, toujours très amoureux. Il avait vécu avec elle plusieurs années, disait-on,

avant le mariage, et, entre autres inconvénients, ce genre d'union présente celui-ci : c'est que la maîtresse exerce une autorité, et parfois une tyrannie, manifeste des exigences et prend des habitudes qui ne conviennent en aucune façon à la femme mariée, mais auxquelles elle ne veut pas renoncer après qu'on l'a épousée; elle a été fille entretenue, elle devient femme entretenue. Il arrivait parfois à celle dont je parle de faire payer à son mari ce que les casuistes appellent « le devoir » du prix de la satisfaction d'un caprice : un châle, une robe, un bracelet, un collier, ou bien... le verrouil le plus inflexible.

Le mari, qui a exercé des fonctions administratives et se mêlait ardemment d'affaires industrielles, était naturellement très occupé et souvent hors de la maison.

Il y a longtemps que je l'ai dit :

« Il y a deux choses que les femmes ne pardonnent pas : le sommeil et les affaires. »

Même quand ces affaires ont pour but de satisfaire à leur luxe, même quand le sommeil est la suite de ces travaux.

Naturellement, elle n'allait pas dans le monde et ne voyait pas de femmes. Elle recevait chez elle, le plus souvent à dîner, les amis ou les associés de son mari. Les célibataires rendaient les dîners, soit chez eux, quand ils avaient une maison montée, soit dans quelque cabaret célèbre. C'est ce dernier

parti que prenaient également ceux des hôtes de madame *** qui étaient mariés.

Au résumé, sa vie était assez ennuyeuse; elle n'avait même pas trouvé d'amies dans les femmes de la famille de son mari, qui avaient vu ce mariage avec chagrin ou mauvaise humeur.

Les amis, les associés, les convives, usaient du droit de faire quelques visites le matin, et généralement lui faisaient la cour.

Il y a des femmes qui ont naturellement l'air d'être au pillage. Celle-là avouait qu'elle s'ennuyait, et, en effet, elle devait s'ennuyer. Je crois qu'on lui a prêté beaucoup plus d'aventures qu'elle n'en a eues en réalité; je n'ai connu que trois hommes qui aient été ses amants : je voudrais pouvoir affirmer que ce sont les seuls, et que ç'a été successivement; tous les trois m'ont fait leurs confidences, et la même confidence. De ces trois, deux sont morts, le troisième existe encore.

Madame *** était une personne prudente qui, au fond, aimait assez son mari, et d'ailleurs comprenait très bien que par un mari on a une position assurée, tandis que les autres n'étaient attirés et ne seraient retenus que par un caprice et pour le temps que durerait leur caprice; elle ne voulait donc rien risquer.

Aller chez un amant, jamais! On est rencontrée, on est suivie, on est vendue par des domestiques.

Profiter d'une absence, d'un voyage du mari... à

d'autres! C'est toujours comme cela qu'on est prise; le mari revient à l'improviste, soit par hasard, soit à dessein, ou le voyage est simulé.

Une sortie... des affaires... On le croit loin, et il est dans son cabinet.

Elle avait imaginé ceci :

Lorsqu'une belle flamme réussissait à toucher son cœur, lorsqu'elle croyait devoir témoigner quelque retour à la passion dont on lui faisait l'aveu, lorsqu'elle pensait que le moment était venu de récompenser un martyre par une indulgence complète, elle saisissait le moment que voici :

— Ce moment, disait-elle, présente une sécurité entière, absolue, qu'aucune précaution ne pourrait garantir à un autre moment.

La voiture de son mari s'arrêtait à la porte; il était très gros, on pouvait dire obèse; il en descendait lentement, et mettait de douze à quinze minutes à monter les deux étages, s'arrêtant de temps en temps pour reprendre haleine et souffler.

Là, il ne pouvait y avoir d'erreur ni de piège; il était dans l'escalier et ne pouvait être ailleurs; il fallait profiter de ces douze minutes ou jamais... En dehors de ces douze minutes, elle était invincible, inexpugnable, inattaquable...

Passons à l'autre histoire.

Je rencontre un jour, à Paris, un homme de mes amis, vers quatre heures de l'après-midi.

— Que faites-vous? lui dis-je; voulez-vous dîner avec moi?

— Non; c'est au contraire vous qui allez venir dîner avec moi... à la campagne, à ***, vingt-cinq minutes d'ici. J'ai ma voiture. J'ai à dîner quelques amis à vous et à moi; c'est la fête de ma femme, et, si l'on savait jamais où vous trouver, je vous aurais écrit. Madame *** sera enchantée de vous voir.

— Donnez-moi dix minutes pour prendre un bouquet au Palais-Royal, et je suis à vous.

Nous partons, nous arrivons. En entrant dans le salon, où étaient déjà tous les convives, nous voyons une seule femme avec la maîtresse de la maison. L'étrangère se lève; madame *** la reconduit jusqu'à la porte du salon; le maître de la maison la salue très froidement. Moi, je m'approche de madame ***, je lui baise la main et lui offre mon bouquet; puis j'échange une poignée de main avec ceux des convives que je connais, et un salut avec les autres. Parmi eux, je reconnais deux hommes qui ont été autrefois successivement les amants de la maîtresse de la maison pendant son veuvage, et assez publiquement.

L'amphytrion est de mauvaise humeur et dit à sa femme :

— Ma chère amie, nous n'avons ici que des amis; je puis parler franchement; ça vaut mieux que de garder toute la soirée une mauvaise humeur mal

dissimulée. Je vous avais priée de ne plus voir la femme qui sort d'ici.

— Mais, mon ami, qu'avez-vous contre cette pauvre madame de *** ?

— J'ai qu'elle a fait parler d'elle; on lui a prêté autrefois le comte de ***.

— D'abord, ça n'est peut-être pas vrai : et puis croit-on qu'il soit si facile aux pauvres femmes de se tirer des chemins de la vie, d'éviter les pièges que vous autres hommes vous ne cessez de leur tendre avec tant d'opiniâtreté et de perfidie... Si l'on savait quelquefois ce qui fait succomber une femme, on serait moins sévère... Et moi-même, mon ami, si, pendant mon premier mariage, et surtout pendant mon veuvage, j'ai été sage et j'ai réussi à ne donner aucune prise sur moi..., eh ! mon Dieu, c'est peut-être par hasard...

Les deux anciens amis s'entre-regardèrent et sourirent; le maître de la maison se rengorgea et dit :

— C'est l'indulgence de la vertu !

XLIX

MONTMARTRE. — SAINT-OUEN. — LE MOULIN DE SAINT-OUEN. — LA MÈRE CLÉMENT. — L'ILE SAINT-DENIS. — LA LIGNE DROITE. — MÉRY ET PERRIN. — ÉTONNEMENT DES BOURGEOIS.

Le temps que j'ai passé à Montmartre est une des époques les plus heureuses de ma vie; pendant l'été, j'allais presque tous les jours à Saint-Ouen, une heure de chemin à travers la plaine de Saint-Denis : je me promenais sur l'eau dans les petits bras de la Seine, entre les îles, sous les cimes formant berceau des saules et des peupliers; je dînais le plus souvent au moulin de Saint-Ouen, chez la mère Clément; d'autres fois, à la pointe de l'île Saint-Denis, chez Perrin, qui était à la fois restaurant à la renommée de la matelotte et de la friture de goujons, et maire de l'île.

Un peu plus tard, lorsque, mon bail fini, je quittai Montmartre pour aller demeurer à Paris, rue de la Ferme-des-Mathurins, je passais les étés à Saint-Ouen; il y avait, dépendante du moulin, une petite chambre où j'élisais domicile; j'y emménageais au beau temps; cet emménagement était simple; j'ap-

portais mon hamac et deux gros clous, enveloppés dans le hamac, du linge, du papier blanc, des crayons et des plumes. Les peintres de ce temps-là ont reproduit mille fois le moulin de Saint-Ouen, qui était, en effet, très pittoresque; il était bâti sur le second bras, et le plus étroit des deux bras de la Seine, divisée par l'île Saint-Ouen. Sur ce bras peu fréquenté, où il ne passait guère que des bateaux de pêche, sur l'eau tranquille, les nénufars étalaient leurs larges feuilles arrondies et leurs fleurs en forme de roses simples, d'un jaune éclatant; la renoncule aquatique formait, de ses feuilles vertes et finement découpées comme des cheveux de naïades, un tapis parsemé de petites fleurs blanches, semblables aux fleurs du fraisier. Plus près de la rive, dans l'eau moins profonde, on voyait émerger les feuilles de la sagittaire ou fléchière, en forme de fer de lance, et ses fleurs en trèfle, blanches, à cœur violet. Il semblait que des tritons cachés lançaient des flèches vertes contre le ciel; tout à fait au bord des gazons de *vergiss-mein-nicht* (*ne m'oubliez pas*), la petite fleur bleue du souvenir et les épis roses de la sallicaire; et puis, au pied des arbres, dans la partie submergée l'hiver et découverte l'été, montaient en grimpant les grands liserons, aux cloches d'un blanc de neige, qui semblaient être les fleurs des saules et des peupliers.

Clément s'occupait du moulin, avec ses deux fils,

garçons alors de quatorze à quinze ans; la mère Clément, avec sa fille aînée, — elle en avait une seconde de huit à dix ans, — soignait la maison, faisait la cuisine pour la famille et pour les quelques personnes qui venaient se promener dans l'île et auxquelles elle offrait brusquement un poulet, un canard ou un lapin; c'était une personne toujours en état de colère, quelquefois sous des prétextes qui justifiaient si peu ses emportements, qu'on en riait, et qu'elle finissait par en rire elle-même : au fond, elle avait un chagrin; elle était ou paraissait plus âgée que son mari; elle voyait avec inquiétude et ressentiment une certaine nièce laide, mais jeune, prendre une grande influence au moulin et vouloir usurper le pouvoir à la maison. Clément, dans les querelles qui s'élevaient fréquemment entre les deux femmes, donnait habituellement raison à la nièce, et la mère Clément interprétait sa partialité d'une façon qui aurait pu être blessante pour la nièce, si ça ne lui avait été parfaitement égal. Cette nièce avait un petit garçon, sur l'origine duquel on ne donnait aucune explication, si ce n'est ce qu'on aurait pu induire de quelques mots qui échappaient à la tante, dans ses accès de colère. La nièce défendait, comme une poule hérissée, son petit, qui avait besoin quelquefois d'être défendu contre les autres enfants. Des deux garçons, l'aîné, selon l'usage de la campagne, s'appelait Clément, comme son père;

le plus jeune s'appelait Jean-Baptiste, et je lui avais appris à nager.

Ce n'est pas une chose aussi commune qu'on pourrait le croire que de voir un marin ou un marinier, c'est-à-dire à la mer ou en rivière, nager passablement; j'ai connu beaucoup de pilotes du Havre, exposés à sortir dans leurs petits bateaux, par des temps qui mettent les grands navires en péril, et j'en ai connu, parmi les plus braves et les plus intrépides, qui ne savaient pas du tout nager; de même, en rivière, le plus grand nombre des mariniers ne nagent pas ou nagent mal.

La seule raison que j'en ai pu trouver est que la mer ou la rivière, c'est l'atelier, c'est l'ouvrage, et que, dans le moment de loisir, on va au cabaret ou ailleurs.

Il arrivait quelquefois à Montmartre que, vers onze heures du soir, minuit, une heure du matin, on secouait vivement ma grille, et que trois coups de sifflet se faisaient entendre; c'était notre signe de ralliement entre Gatayes et moi, et il nous est arrivé plus d'une fois de nous appeler ainsi en plein bal de l'Opéra. Je me réveillais, j'ouvrais la porte.

— Viens-tu nous baigner à Saint-Ouen? disait Gatayes.

— Ah!... c'est que j'en viens.

— Ça n'est pas une raison.

— C'est vrai, ça n'est pas une raison.

Et nous partions à travers la plaine Saint-Denis.

La plaine Saint-Denis avait été très longtemps déserte; depuis quelques années, on avait commencé à y bâtir çà et là quelques maisons, à y enclore de murailles quelques jardins. Ce « progrès » n'avait pas obtenu notre approbation, et nous n'acceptions presque jamais les détours que ces constructions nous imposaient, en nous empêchant d'aller en ligne strictement droite de Montmartre à Saint-Ouen; la nuit surtout, nous reprenions cette ligne droite, franchissant les murs, traversant les jardins, etc.

Je me souviens qu'un soir mon frère Eugène était avec nous; le propriétaire d'un de ces jardins le saisit par une jambe, comme il était à cheval sur son mur; il dégagea brusquement sa jambe.

— Que faites-vous sur mon mur?

— Je ne suis pas sur votre mur; prouvez-moi que c'est votre mur.

— Ah! c'est fort.

— Pourquoi est-ce votre mur plutôt que mon mur? Allez-moi chercher vos papiers, votre contrat d'acquisition.

Le propriétaire restait abîmé dans la stupéfaction; pendant ce temps, mon frère avait traversé le jardin et était disparu par-dessus le mur opposé. Une autre fois, nous décidâmes que les maisons elles-mêmes allongeaient indûment notre route; nous frappions ou nous sonnions; on ouvrait la

porte, et, sans rien dire, sans répondre à aucune question, nous traversions la maison, sortions par une autre porte et continuions notre chemin de l'autre côté.

Ce coup de sifflet, je m'en suis servi dans le roman et le drame de *la Pénélope normande,* qui a été jouée au Vaudeville en 1860; il amenait deux scènes d'un grand effet au théâtre.

Pour les autres visiteurs au bois de Montmartre, j'avais institué l'usage que voici : au lieu de m'appeler, le visiteur s'appelait lui-même en criant son nom; j'ouvrais si je voulais.

Méry vint me voir plusieurs fois à Saint-Ouen. Quoiqu'il fût le plus frileux des hommes et portât un manteau aux mois de juillet et d'août, il faisait volontiers une promenade sur la rivière, et nous allions dîner chez Perrin. Méry était gourmand, et ni le vin ni la chère de la mère Clément ne l'eussent contenté; j'avertissais même Perrin le matin. Ceux qui ont connu Méry savent que c'était le plus brillant, le plus vertigineux improvisateur qui ait existé. Perrin lui-même, qui ne se piquait pas cependant de littérature, était tombé sous le charme, un jour qu'il l'avait entendu par hasard. Perrin, familier, paternel avec ses clients, l'était surtout avec moi, pour des causes que je vous dirai plus tard; il soignait beaucoup le repas, quand je l'avais averti que Méry dînerait avec moi; et, au dessert, il entrait avec une bouteille de chaque main :

c'étaient deux bouteilles d'un vin qu'il ne vendait pas et qu'il réservait pour les grandes occasions; il débouchait les fioles, faisait apporter des verres blancs, et, la première fois, avait demandé la faveur de s'asseoir dans un coin pour écouter ce monsieur; les autres fois, il ne disait plus rien, emplissait les verres, et ne prononçait pas une syllabe; c'est un des succès que j'aie vu faire le plus de plaisir à Méry.

Méry était le chef, le roi de la pléiade marseillaise; tous les autres Marseillais de ce temps-là sont des Méry pâles ou déteints. Né à la fin du siècle précédent, témoin de la *terreur blanche,* qui régna dans le Midi à la rentrée des Bourbons, il était naturellement entré dans la bizarre coalition républicaine-bonapartiste qui devait les renverser.

Auteur, avec Barthélemy, de plusieurs poèmes satiriques qui eurent alors une immense vogue et qui en méritaient une grande partie, par un esprit étincelant, exprimé dans une langue très correcte et des vers très bien faits; il eut part aussi à la rédaction de la *Némésis*, que Barthélemy passait pour écrire seul, comme il le disait au public.

Nous dînions un jour dans une maison très hospitalière, où je ne sais comment la conversation tomba sur les amis et où l'on répéta, en l'appuyant d'exemples, ce mot de Diderot: « Ce sont les petits amis qui rendent les grands services. » A ce

moment, un des convives me demanda à voix basse l'heure qu'il était; je répondis que je n'en savais rien. Méry, qui nous avait entendus, prit la parole et s'écria :

— Non, Alphonse ne sait pas l'heure qu'il est, et il ne le sait pas parce qu'il n'a pas de montre. C'est une honte pour le siècle, c'est une honte pour la France, que cet écrivain, que ce poète n'ait pas de montre. Je ne parle pas du dîner d'aujourd'hui, par convenance; mais, il y a trois jours, nous avons soupé ensemble dans une maison où les simples millionnaires passent pour des gens à peine à leur aise; aucun d'eux n'a vu qu'Alphonse n'a pas de montre; aucun n'a pensé à se procurer l'honneur de lui en offrir une avec assez de délicatesse pour qu'il pût l'accepter. Eh bien, pour ajouter un exemple à ceux qu'on vient de rappeler, ce sera un poète comme lui, un pauvre poète comme lui, qui profitera de cet honneur qu'on lui a laissé.

En disant ces mots, il fait signe à un domestique, tire de sa poche et met sur une assiette une très belle montre d'or, et dit :

— Portez cette assiette à M. Karr.

Stupéfaction générale; j'hésite à prendre la montre. Méry me fait un geste suppliant; je crois comprendre; il se met à parler d'autre chose; bientôt après, il s'en va sans rien dire; moi, je crois continuer une plaisanterie, en ayant l'air de trouver la chose toute simple et toute naturelle. Le lende-

main matin, j'arrive chez Méry ; je lui rapporte sa montre ; il se fâche.

— Allons donc ! voulez-vous gâter la leçon que j'ai voulu donner à ces bourgeois ? D'ailleurs, je vais vous mettre bien à votre aise : il y a Paris un très riche horloger qui pousse la sympathie pour mes vers jusqu'à la folie : il ne peut exprimer son enthousiasme qu'en me donnant des montres, et il m'en donne beaucoup, parce que la roulette m'en prend une de temps en temps ; j'ai la montre fugitive. Hier, en vous quittant, je passais devant sa porte, je lui ai dit que je venais de vous donner ma montre ; savez-vous ce qu'il m'a dit ? Il m'a dit qu'il craignait qu'elle ne fût pas assez belle, et, si c'est aussi votre opinion, nous allons déjeuner, puis nous irons chez lui, et il sera heureux de vous la changer. Tenez, voici celle qu'il m'a donnée hier pour la remplacer : elle vaut quatre fois la vôtre ; gardez donc cette montre, ou prenez celle-ci, si elle vous plaît, ou celle que nous allons chercher, si vous le voulez, et je vous demanderai la promesse qu'il me fait faire depuis quatre montres ; vous pouvez la mettre en gage, vous pouvez la donner, mais vous ne la vendrez pas.

J'ai fidèlement tenu cette promesse sur tous les points, je l'ai mise en gage un certain nombre de fois ; puis, un jour, je l'ai donnée à mon tour.

L

HISTOIRE DE MÉRY ET DE LADY G***. — LAMARTINE. — POUR LES BESOINS DE LA COMTESSE. — MADAME DE GIRARDIN (DELPHINE GAY). — DEUX LETTRES DE MÉRY.

Cet enthousiasme pour Méry n'était pas une chose rare, et ce n'étaient pas seulement les hommes qui l'éprouvaient, quoique Méry fût à peu près aussi laid qu'un homme peut l'être, et qu'on pût lui appliquer ce qu'une femme célèbre disait de Pellisson : « Il abuse de la permission qu'ont les hommes d'être laids. » Cependant, par moments, son visage s'illuminait d'intelligence, et quelquefois de quelque chose de plus grand, de plus élevé que l'intelligence ; aussi on adopta ce que je dis, par allusion à un mystère catholique, un jour que, devant lui, on le plaisantait sur sa laideur.

— Méry, dis-je, c'est un Dieu qui s'est fait singe.

J'ai vu plusieurs fois, chez elle et chez lui, une des plus charmantes Anglaises que j'aie connues, le type brun des Keepsake et des femmes de Lawrence, les cheveux noirs et les yeux bleu foncé.

Lady G*** avait conçu pour Méry une passion qui dura longtemps; je n'ai pas su si elle a jamais fini; elle le suivait à Marseille, à Paris, partout; elle était fort riche, et je me souviens qu'elle avait de beaux chevaux; nous avons fait plusieurs promenades ensemble en ce temps-là.

Naturellement, dans deux occasions où je me suis trouvé à la tête d'un journal, en 1838, lors d'une résurrection du *Figaro*, et dix ans plus tard, lorsque je publiai *le Journal*, j'eus recours à Méry, qui y collabora assidûment avec l'empressement le plus amical et le plus dévoué. — En voilà encore un qui ne savait pas ce que c'était que l'envie; il est vrai qu'il avait reçu sa part et qu'il avait lieu d'en être content.

Malgré ce qu'il y a de brillant, d'étincelant, de vertigineux dans quelques-uns de ses livres, ceux-là seuls ont connu Méry qui l'ont entendu causer; il allait beaucoup chez madame de Girardin (Delphine Gay). Je n'ai jamais su pourquoi il n'aimait pas Lamartine; c'était, je pense, une question de rimes et de prosodie; il ne trouvait surtout pas sa rime assez riche, tandis que, moi, je l'accusais parfois lui-même, Méry, de pousser trop loin la recherche de ces consonnances, en lui disant :

— Il y a des vers que vous ruinez pour enrichir leurs rimes.

Un soir, Lamartine, qui avait tous les courages, eut celui de sortir le premier du salon de madame

de Girardin; naturellement, la conversation tomba sur lui; il avait parlé plusieurs fois dans la soirée et avec beaucoup d'éloquence, et d'une très belle voix, pleine, sonore, sympathique; on commença par l'éloge, puis quelques critiques, d'abord timides, s'aventurèrent davantage; il n'était pas difficile à défendre, ou plutôt il n'avait pas besoin d'être défendu.

— Je reconnais sa puissance comme orateur, dit Méry; je consens même à l'admirer comme prosateur, mais je ne puis accepter ses vers; ce ne sont pas des vers, ce n'est pas rimé, et je suis tenté parfois de l'accuser d'être l'auteur de cette oraison funèbre d'un suisse d'église :

Il a porté trente ans la hallebarde,
Dieu lui fasse miséricorde!

— Cependant, dit une femme, que de belles choses dans les *Méditations*, quelle suave musique!

— D'abord, dit Méry, il n'y a qu'une musique : c'est celle de Rossini; toutes les autres sont des bruits; comment défendrez-vous ces vers que, pour vous complaire, madame, j'emprunterai précisément aux *Méditations*?

Et il récite une douzaine de vers harmonieux, d'un sens un peu indécis, presque vides, et avec des rimes faibles et à peine suffisantes.

— Mais, dit madame de Girardin, si l'on peut

reprocher quelque chose à ces quelques vers, comment ne pas admirer ceux-ci?

Elle prend un volume et lit une pièce entière, que nous connaissons tous, mais qui nous charme encore.

— Et *Jocelyn?* dit la femme qui avait déjà parlé.

— Ah! madame, quelle imprudence! et comme vous me faites plaisir de parler de *Jocelyn*. Eh bien, parlons de *Jocelyn*, et, voyons, sans engouement, sans parti pris, dites ce que vous pensez de vers comme ceux-ci.

Et il récite vingt vers.

On avoue qu'ils sont un peu faibles; mais quel est le poète qui soit toujours égal à lui-même? Horace ne reprochait-il pas à Homère de s'endormir quelquefois?

— Eh bien, et ceux-ci?

Et il récite vingt autres vers.

— Allons, dit madame de Girardin, comment un poète comme vous peut-il charger sa mémoire de quelques vers faibles, d'un homme qui en a tant fait de si beaux; je ne vous pardonnerai jamais si vous ne savez que ceux-là.

— Moi, madame, je sais tous les vers de Lamartine, je sais tous ceux de Victor Hugo, je sais tous les vôtres; demandez-moi de vous réciter ceux que vous voudrez, excepté les miens.

Un peu après, nous partons ensemble; je re-

prends la conversation sur Lamartine, avec lequel j'ai été lié d'une constante amitié.

— Ah çà, dis-je, chercheur de puces que vous êtes... je ne me rappelle avoir lu aucun des vers que vous avez cités.

— Ne cherchez pas ; je ne les ai jamais lus non plus ; je les ai improvisés pour le besoin de la cause que je plaidais : Lamartine est un grand poète, mais il faut bien rire quelquefois.

En effet, il avait si bien imité la forme et le style de Lamartine, que tout le monde y avait été pris.

Méry était joueur, et était esclave de la couleur rouge, qu'il poursuivait, et à Paris, et à Bade, et partout ; c'est pour nourrir la couleur rouge qu'il travaillait ; il a gagné beaucoup d'argent, la rouge a tout mangé.

Aucun des hommes que j'ai connus n'avait l'air aussi peu marié que lui ; un matin cependant, je le vis à Paris, avec sa femme, sa belle-sœur, mademoiselle Serain, et sa fille alors enfant ; mais c'était simplement un voyage que faisaient à Paris ces dames, qui demeuraient à Marseille et y retournèrent peu de jours après.

Voici deux lettres de Méry.

La première est de 1848, comme le rappelle la mention des *journaux*, auxquels Méry avait bien voulu travailler par amitié pour moi. Car Méry, quasi sceptique en politique, était plutôt bonapartiste ; il avait été lié avec la reine Hortense, et il

s'en fallait de beaucoup que *le Journal* eût cette couleur.

« Mon cher Karr,

» En très grande confidence :

» Voici un ami qui vient, après cent autres, me demander ce que je n'ai pas, en ces temps difficiles, et ce que je donne toujours quand je l'ai ; aujourd'hui, je suis dans le premier cas : *le Journal* ne me doit, hélas ! pas grand'chose, mais cela suffirait pour un service . . . .

» A vous de cœur.

» MÉRY. »

La seconde lettre est de beaucoup antérieure ; elle doit être de 1833 à 1835.

Bazancourt et Anténor Joly faisaient alors un journal et avaient demandé quelques articles à Méry et à moi ; cette lettre est, comme la précédente, écrite d'une belle et grande écriture, ressemblant un peu à celle d'Alexandre Dumas, quoique moins régulière :

« Mon cher Karr,

» Je suis malade de fureur contre les imprimeurs, et je crois qu'il faudra publier des journaux manuscrits.

» Figurez-vous qu'on m'a fait aujourd'hui, dans

des vers irrévocablement tirés, une faute qui luira demain au grand jour dans *le Monde parisien.*

» Je vous avais donné à vous, mon ami, un bon souvenir dans ces vers, et voilà que le prote ou le compositeur gâte mon hémistiche.

» Moi qui donne des *copies* avec des lettres de MAISON A LOUER !

» Il s'agit, dans ces vers, de botanique ; j'avais mis :

....
Nous suivîmes la côte, et nous herborisâmes.
Les savants du pays me consulteront, car
J'avais pris des leçons DU maître *Alphonse Karr.*

» L'imprimeur a mis :

.... DE maître *Alphonse Karr.*

» Ce qui défigure le vers ; Bazancourt et Joly ont eu de la peine à calmer ma colère : elle dure encore, et je veux un mot de vous pour me consoler, en attendant l'erratum.

» Je n'ai pas le temps d'aller vous voir.

» Anténor et Bazancourt vous supplient de songer à eux, quand vous aurez un loisir, pour *le Monde parisien.*

» Tout à vous de cœur.

» MÉRY. »

LI

L'ONCLE ANTOINE. — LA MAISON DE SAINT-DENIS.

Après la mort de l'oncle Antoine, je continuai à aller voir ma tante et ma nichée de cousins et cousines, du moins les plus petits; la fille aînée était aux Barbettes, succursale de la maison de Saint-Denis, où elle ne pouvait être admise, son père n'ayant été que capitaine.

L'aîné des fils était à Châlons avec mon frère.

Puisque je parle de la maison de Saint-Denis, nous allons nous y arrêter un moment.

Je suis très bien renseigné à ce sujet; j'ai eu un grand nombre de cousines dans les trois établissements : à Saint-Denis, les filles d'officiers supérieurs; à Barbette, les filles d'officiers; aux Loges, les filles de sous-officiers; ces trois établissements séparés, mais réunis sous le nom d'institution de la Légion d'honneur, n'admettaient que des filles de légionnaires; de plus, la terrible madame Charton, qui fut si longtemps dignitaire, était une amie

intime de ma mère, non moins terrible qu'elle ; toutes deux cependant parlaient l'une de l'autre avec estime et amitié, mais avec une restriction qui étonnait beaucoup ceux qui les connaissaient l'une et l'autre.

— Charton, disait ma mère, est une femme remarquable, quoique manquant un peu d'énergie.

— Louise, disait Charton, femme supérieure, mais trop faible.

On a répandu dans le public beaucoup de calomnies contre cette institution ; je commencerai d'abord par reconnaître qu'elle s'était trouvée un peu faussée à la chute de l'Empire. L'empereur Napoléon dotait les élèves de Saint-Denis, et on s'occupait de les marier soit à de jeunes officiers, soit à des nobles voulant se rallier à l'Empire. Conséquemment, l'éducation qu'on y recevait tendait à faire des femmes élégantes plutôt que des femmes de ménage.

Sous la Restauration, il fallut renoncer à cet avenir, et on apporta quelques modifications à l'éducation qui en tempérèrent les défauts, du moins jusqu'à un certain point. On a signalé l'exemple de quelques élèves qui, entrées dans la vie avec des ambitions qu'elles n'avaient pu satisfaire, avaient « mal tourné ».

Il suffit de prendre un nombre de jeunes filles égal à celui qui sort de la maison de Saint-Denis et de les suivre pour en trouver en quantité égale

qui ne réuniront pas toutes les vertus; peut-être, dans les trente ou quarante élèves de la pension Barnabé ou de la pension Pétronille, trouverait-on, en les suivant, des sujets médiocres dans une proportion supérieure, ou au moins égale à ceux qu'on signalera dans les milliers d'élèves sortant de Saint-Denis; d'ailleurs, on ne se vante pas d'être élève de la pension Pétronille ou de la pension Barnabé, comme on se vante d'être élève de Saint-Denis; il serait plus facile de suivre les élèves du « Sacré-Cœur », des « Oiseaux » ou de quelque autre maison d'éducation à la mode, et on en pourrait donner de bonnes nouvelles. L'éducation de Saint-Denis est un privilège, une sorte d'aristocratie, et celles qui n'y ont pas droit s'empressent d'accueillir et de propager les médisances et les calomnies à son sujet.

Une vieille remarque à faire : c'est qu'on ne rencontre jamais d'élèves de *Barbette,* ni des *Loges,* parce que celles qui sortent de ces deux maisons se disent élèves de Saint-Denis.

N'est-il aucun reproche à adresser à l'éducation de Saint-Denis?

Certes, il y a à lui adresser tous ceux, et ils sont nombreux et graves, qu'on doit adresser à tout mode d'éducation qui fait sortir une fille de la maison et de dessous les ailes de sa mère.

La fille ne doit sortir de la maison de sa mère que pour entrer dans la maison de son mari.

LII

UNE PROMENADE EN BATEAU. — VERGISS-MEIN-NICHT.

Un jour, j'avais obtenu que toute la famille *** vînt me visiter dans mon royaume de Saint-Ouen. Ce fut une des journées enchantées de ma vie : je me sentais placé en mon jour; je ne l'avais jamais vue qu'au milieu de sa famille, où je prenais assez timidement place et en serrant les coudes, introduit dans un cadre tout fait.

A Saint-Ouen, elle me voyait entouré d'une sorte de considération affectueuse; j'étais reconnu comme un des plus forts et des plus habiles mariniers; tous ceux que nous rencontrions sur la rivière me disaient un amical « Bonjour, monsieur Alphonse ! » Les vieux qui m'avaient vu enfant me tutoyaient comme des pères.

Au départ, M.*** avait demandé avec une sorte d'inquiétude si nous ne prenions pas des bateliers; un des vieux s'était mis à rire et lui avait dit :

— N'ayez pas souci, monsieur; vous avez le meilleur.

Nous nous étions divisés en deux bateaux; j'avais donné un des bateaux à conduire à deux des jeunes gens, son frère et un de ses cousins; l'autre cousin était à Châlons; dans leur bateau étaient M.***, la tante Sidonie, la tante Caroline et Grésillon; dans le mien, l'autre tante, son mari, elle et sa sœur. Par ma position de rameur, nous nous trouvions naturellement en face l'un de l'autre, et il eût fallu nous donner beaucoup de peine pour que nos regards ne se rencontrassent pas sans cesse. Nous descendions le courant dans les méandres des étroits bras de rivière qui séparent les petites îles entre Saint-Ouen et Saint-Denis, et nous ne devions remonter le courant que dans le bras qui conduisait au moulin ; j'avais choisi cet itinéraire à cause de mes élèves, qui auraient difficilement remonté le courant rapide entre les îles; de temps en temps, nous étions comme réveillés par les joyeux cris de détresse partant de l'autre bateau, qui s'était engravé, ou pris entre les branches d'un saule abattu par le vent. Nous allions à leur secours, et je les faisais passer devant moi, pour tenir toujours entre les deux bateaux une distance qui isolait notre petit groupe.

Je vois encore la place où, le pied dans l'eau, s'étaient épanouies quelques touffes de *vergiss-mein-nicht*. Les pauvres fleurs bleues avaient beaucoup de chances de se fleurir et de se faner sans être vues ni admirées par des yeux humains.

Mon regard les lui montra; j'accostai l'île; d'un bond je fus à terre et d'un autre bond dans le bateau avec les fleurs bleues à la main; vingt fois je lui avais envoyé, dans mes lettres, des brins à moitié desséchés de cette fleur du souvenir. Elle la retrouvait vivante, dans ces endroits solitaires où j'avais pensé à elle.

Au moulin, le couvert était mis sous de grands peupliers blancs; la mère Clément s'était surpassée; une friture de goujons, une gibelotte de lapin, une salade, des fruits et un fromage à la crème composaient le festin, qui fut trouvé exquis par des convives dont la promenade inusitée avait aiguisé l'appétit; après dîner, on se promena de l'autre côté, vers Asnières, puis on alla à Saint-Ouen, où j'avais retenu des places dans une sorte d'omnibus qui allait à la barrière de Clichy, c'est-à-dire très près de leur maison.

Il n'y a pas dans ma vie quatre journées comme celle-là; la troisième est séparée par un long intervalle, *candidor postquam... barba...* Jamais peut-être deux créatures humaines n'ont été plus intimement, plus voluptueusement enlacées, mêlées, confondues, que nous le fûmes pendant plusieurs heures, placés aux deux extrémités d'un bateau; je sentais la pointe de nos regards se rencontrer, se saisir, et un courant magnétique entre nos poitrines, entre nos cœurs.

Une autre journée non moins charmante se

passa quelque temps après, chez elle, à la campagne, à quelques lieues de Paris; c'était une petite maison dans les bois; j'étais arrivé pour le dîner; j'y couchai et je repartis le surlendemain, pour retourner dîner à Paris.

S'endormir, se réveiller sous le même toit, la voir à des heures où je ne l'avais jamais vue, parée d'une autre beauté que celle que je connaissais, en costume de matin, ses cheveux négligemment noués et relevés, cette familiarité amenée par l'hospitalité, ces repas à la table de la famille, ces courses dans les bois, où il lui fallait s'appuyer sur mon bras... et la pensée que c'était ainsi que se passerait toute notre vie!

C'est le lendemain de mon retour à Paris que je reçus du père la lettre qui prononçait mon exil.

A mon départ, il avait vu sa fille les yeux pleins de larmes; il l'avait interrogée sévèrement; elle n'avait pas hésité à lui dire tout notre secret.

A moi, dans sa lettre, il m'adressait quelques reproches; je lui répondis avec raison:

« Eh quoi, monsieur, n'aviez-vous pas le projet de me donner votre fille, lorsque vous m'accordiez à moi seul, dans votre maison fermée, un accueil qui me faisait accepter par toute votre famille comme un des vôtres? Cet amour qui vous fâche si fort aujourd'hui, c'est vous qui l'avez fait naître, qui l'avez encouragé. Comment avez-vous pu

croire qu'un jeune homme de mon âge vivrait impunément avec une charmante fille de l'âge de la vôtre, lorsque surtout il vous était facile de voir qu'il mettait son bonheur à ne fréquenter aucune autre maison, à s'isoler, à se livrer tout entier? Comment avez-vous pu croire que cet amour si exclusif, si pur, si poétique, si puissant, ne serait pas contagieux? J'espère, monsieur, que vous reviendrez sur cette résolution qui causerait deux malheurs. Je ferai ce que vous voudrez; si vous l'exigez, je serai un an, deux ans, trois ans, sans revoir votre fille, vous voyant vous seulement de temps en temps, prenant de la force dans l'étreinte de votre main; je travaillerai avec un courage invincible, et je viendrai vous demander votre fille quand j'aurai conquis une position convenable. »

Il me répondit que sa résolution était inébranlable et qu'il avait d'autres vues pour sa fille.

Ma réponse à cette seconde lettre fut un peu folle par la forme, quoique assez raisonnable au fond.

« Vous seul méritez des reproches, lui disais-je, et de vous-même et des deux enfants que vous précipitez d'un rêve qu'ils ont fait sous vos auspices et avec toutes les apparences de votre consentement; il est trop tard, je n'accepte mon exil qu'avec espoir de retour. Je vais travailler, et j'espère que votre fille m'attendra. »

C'est alors que les tantes prirent mon parti, mais en secret; elles étaient accoutumées à

considérer leur frère comme le chef de la famille.

Quant à elle, elle m'écrivit, me promit de m'attendre dix ans s'il le fallait, de m'attendre toujours si le sort nous était toujours contraire, et je me mis à marcher résolument dans la vie, par des chemins assez âpres et difficiles, mais sans plaindre la fatigue de la route.

Revenons au *Figaro*. Je l'ai déjà dit, la ligne politique du *Figaro* m'inquiétait peu ; j'écrivais des articles de critique littéraire et de fantaisie ; on m'avait confié deux ou trois théâtres ; et, si je parlais de politique, c'est lorsque quelque singularité ridicule se manifestait ou lorsque j'étais choqué par quelque mensonge ; mais, souvent alors, on me disait :

— Vous sortez de « la ligne d'un journal ».

C'est une chose étrange que ce qu'on appelle « la ligne d'un journal ». C'est s'inféoder, soit au gouvernement, soit à un des trois ou quatre partis politiques qui s'échelonnent sur la route où ils espèrent arrêter « le char de l'État ». Nestor Roqueplan m'avait, je l'ai raconté, expliqué clairement le rôle du journaliste de l'opposition ; le rôle du journaliste « ami du pouvoir » est à la fois et le contraire et la même chose, c'est-à-dire qu'il approuve, loue, admire tout ce que fait le gouvernement, et blâme, dénigre et traite avec le plus profond dédain tout ce que dit, tente ou fait l'opposition ; dans ces deux grandes fractions de la

presse, il y a un assez grand nombre de nuances. Le parti au pouvoir, qui peut donner des réalités, se montre sobre, économe, chiche quelquefois. Ceux qui, au contraire, ne peuvent donner que des promesses, se montrent beaucoup plus magnifiques et d'autant plus magnifiques que leurs chances paraissent plus incertaines ou du moins plus éloignées. Ainsi tel, pour une comparaison facile à comprendre, tel est sous-lieutenant, s'il marche avec le pouvoir, qui serait immédiatement promu colonel s'il passait au centre gauche, et général s'il brûlait ses vaisseaux et se jetait dans la république radicale, colonel, il est vrai, et général *in partibus infidelium* et sans solde; mais ça séduit ceux qui ont de la vanité et de l'ambition, et ceux aussi qui ne réussissent pas à être sous-lieutenants dans l'armée régulière.

Quant à la « ligne politique » du *Figaro* en 1831, elle était assez difficile à définir : on accusait Nestor d'avoir des accointances avec tel ou tel ministre et d'être *subventionné*. Je ne m'en suis pas aperçu, et même, à cette époque, la colonne de rédaction, payée cinq francs lors de mon entrée au journal, et montée à dix francs, redescendit à six francs. C'est probablement à la suite d'un débat à ce sujet que les actionnaires introduisirent Henri de Latouche au *Figaro*, et que, après un essai d'un mois pour marcher ensemble, on décida que chacun serait tour à tour rédacteur en chef pendant un

mois. C'était faire de la ligne et de la route du journal un zigzag perpétuel.

De Latouche était ou se disait républicain ; Roqueplan affichait l'horreur des émeutiers et des politiques de taverne.

Non seulement les opinions émises par le journal changeaient tous les trente jours, mais chacun des deux rédacteurs en chef eut bientôt « sa troupe ».

Pendant le mois de Nestor, les rédacteurs de de Latouche pouvaient s'en aller à la campagne ; il ne *passait* pas une ligne émanant de leur plume.

Pendant le mois de de Latouche, nous pouvions essayer de faire des romans et des pièces de théâtre.

C'est alors que Vaulabelle me proposa d'écrire ensemble un livre qu'on aurait peut-être beaucoup de peine à retrouver aujourd'hui.

On s'occupait beaucoup alors d'un personnage légendaire qu'on appelait *Mayeux*.

C'était un petit bossu, violent et *rageur ;* on lui prêtait dans les journaux et dans le public toute sorte de lazzis, de hardiesses, etc.

L'idée de Vaulabelle était d'écrire la vie de Mayeux, comme s'il avait réellement existé, de dire aux lecteurs :

— Vous croyez que c'est une figure inventée comme Polichinelle et Arlequin ? vous êtes dans l'erreur : Mayeux existe ; il s'appelle M. Édouard

Mayeux; il est né à tel endroit, dans telle rue, à telle époque, etc.

Ce volume postiche, dans lequel nous imitions assez heureusement le style des écrivains ordinaires de ce genre d'ouvrage, eut un certain succès et nous rapporta, à chacun, quelques centaines de francs.

Lorsque nous nous communiquions les chapitres que nous avions faits, Vaulabelle s'écriait :

— Surtout, pas d'esprit !

Latouche amena au *Figaro* Félix Pyat, Jules Sandeau et madame Sand ; ces deux derniers, à ce moment, terminaient le seul livre, je crois, qu'ils aient fait ensemble, *Rose et Blanche*, publié sous le nom de Jules Sandeau, qui, pour cette fois seulement, et sur le conseil de Latouche, germanisa son nom et signa : « Jules Sand ».

Je ne pense pas, quoiqu'on l'ait dit, qu'il ait travaillé à *Indiana*.

Les deux collaborateurs se sont séparés plus tard ; chacun a emporté sa plume et son écritoire.

Restait le nom de Jules Sand : madame Dudevant l'a pris pour elle seule et en a fait le nom de George Sand, qu'elle a illustré, comme on sait.

Je n'ai pas connu madame Sand à cette époque. Quant à Jules Sandeau, nous sommes devenus tout de suite et sommes restés bons amis. Je reparlerai plus tard de tous les deux.

Je veux continuer l'histoire du *Figaro* et de Latouche.

Il fit quelques autres recrues : à cette époque, on recevait au *Figaro*, tous les jours, ce qu'on y appelait alors des *coups de lancette ;* c'étaient des plaisanteries, épigrammes, jeux de mots d'une ligne et demie, rarement de trois lignes; quand on allait de trois à sept ou huit lignes, on entrait dans le cadre des *bigarrures*. Ces *coups de lancette*, rarement de bon goût, étaient souvent assez drôles; ils étaient signés : *Mademoiselle Marguerite ;* cette demoiselle donnait son adresse.

Latouche lui écrivit, et on vit arriver... Félix Desportes; je l'ai perdu de vue pendant trente ans, et l'ai, un jour, pendant un voyage, retrouvé... employé de confiance de M. Blanc, directeur des jeux de Bade et de Monaco.

Le père de Félix Desportes avait occupé une place importante dans l'administration. Sa mère, restée veuve, chercha des consolations dans le jeu. Elle y trouva plus que des consolations : une passion.

Desportes suivait pieusement et piteusement sa mère à Bade, à Wiesbaden, etc., et assistait à sa propre ruine et à la dispersion de son héritage.

Elle mourut un jour à une table de *trente-et-quarante*.

M. Blanc, qui avait fini par la connaître, ainsi que son fils, interrogea Desportes sur sa situation.

Il ne lui restait qu'un capital infime.

— Donne-le-moi, dit-il à Desportes ; je le mets dans mes affaires, et le produit te procurera au moins l'aisance.

Une autre recrue plus importante fut Louis Desnoyers, qui avait attiré l'attention du public par un très joli article d'observation, intitulé *les Béotiens de Paris.*

Desnoyers était un homme né avec un esprit fin et délicat, qui ne tarda guère à s'empâter sous la paresse, une obésité précoce et un assez ardent amour de l'argent ; il fit, un peu plus tard, dans le *Journal des Enfants*, fondé par Lautour-Mézeray, un livre très amusant, qui a été cent fois réimprimé et fait encore la joie des enfants depuis quatre générations, *les Aventures de Jean-Paul Choppart*, puis *les Aventures de Robert-Robert*, qui, sans avoir eu le succès du premier ouvrage, a cependant eu de nombreuses éditions.

Desnoyers a fondé plusieurs journaux, entre autres *le Charivari*, avec Charles Philippon ; il eut l'adresse de se creuser au bas du journal *le Siècle*, dans le feuilleton, où il a exercé un empire absolu pendant vingt ans, une antre où il s'installa comme le rat de la Fontaine dans son fromage ; ce fut la mort de son talent; ce ne fut plus que de loin en loin qu'il parut de lui un joli article; on l'accusa assez généralement de certains trafics à l'occasion de ce feuilleton, où il admit presque continuellement une foule de médiocrités et de

nullités ; il était difficile d'expliquer autrement que *le Siècle*, alors le plus répandu et le plus riche des journaux, qui n'avait qu'à choisir et prendre ce qu'il voudrait dans la littérature contemporaine et lutter avantageusement avec les journaux les plus littéraires et les meilleures revues, publiât presque habituellement un feuilleton plein d'œuvres vulgaires, nulles, nauséabondes.

Alexandre Dumas, cependant, y donna ses *Trois Mousquetaires*, avec un immense et légitime succès; mais il avait traité avec la propriété du *Siècle* et non avec Desnoyers.

Il m'arriva avec Desnoyers une histoire assez bizarre; il parut contre Alexandre Dumas un factum signé Eugène de Mirecourt. — Cet écrivain n'était encore, et pour cette fois, qu'un insulteur et un calomniateur de paille, gérant responsable de l'envie et de la haine des gens qui restèrent dans l'ombre; indigné de cette violente diatribe, je houspillai l'auteur, qui essaya de répondre : ce fut alors que je découvris que ce personnage, qui reprochait si fort à Dumas de se faire appeler « marquis de la Pailleterie », titre qui, je crois, avait en réalité appartenu à quelqu'un de la famille, se faisait appeler Eugène de Mirecourt et avait pour vrai nom Jacquot. Ma réplique commençait par ces mots : « A peine... as... as-tu déjeuné, Jacquot, de M. Dumas, que tu voudrais souper de moi, etc. »

Lorsque ledit Jacquot plus tard eut trouvé sa voie, passa maître calomniateur, et publia ses brochures sous le nom de biographies, auxquelles l'envie et la sottise firent un moment une sorte de succès ; il ne manqua pas de publier sur mon compte un paquet de mensonges, de niaiseries, de sottises, etc.

J'écrivais alors au *Siècle ;* je demandai à répondre à cette prétendue biographie dans les colonnes du *Siècle*. Desnoyers s'y opposa ; mais, comme on annonça peu après cette biographie, non pas seulement à la quatrième page, consacrée aux annonces, mais dans le feuilleton, au nom du droit de réponse, j'exigeai qu'on admît ma réplique ; je m'adressai à Havin, qui reconnut la justice de ma prétention, et j'envoyai à Desnoyers les quelques lignes destinées au sieur Jacquot. L'article ne paraît pas ; j'attends huit jours, quinze jours : il ne paraît pas davantage ; j'écris à Desnoyers : il me répond en prétextant « l'abondance des matières », mais que je sois tranquille, ça paraîtra.

Ça continue à ne pas paraître ; j'arrive à Paris. Havin était absent ; je vois Lehodey, ami intime d'Havin et administrateur ou gérant du journal ; je me plains ; il fait prier Desnoyers de venir.

Desnoyers est malade et ne peut quitter la chambre ; il écrit qu'il a à faire un aveu, qu'il a reculé le plus longtemps possible : c'est que mon article est égaré par le metteur en pages ; il n'a pu être retrouvé.

— Je savais, dis-je à Lehodey, que mon article serait égaré; aussi j'en avais gardé et j'en apporte une copie; si sous trois jours cet article n'a pas paru dans *le Siècle*, où l'on a inséré l'éloge d'une diatribe mensongère contre moi, malgré nos bonnes et vieilles et amicales relations, je vous envoie l'article par un huissier avec sommation de l'imprimer.

Lehodey fait appeler le metteur en pages, lui donne mon manuscrit et lui dit :

— Ça passe ce soir; tâchez cette fois de ne pas le perdre.

— Pourquoi me dites-vous cela, monsieur Lehodey ?

— Parce que M. Desnoyers vient de m'écrire que vous aviez égaré un premier manuscrit.

— Pas le moins du monde! la preuve, c'est que j'ai en bas non seulement le manuscrit, qui m'avait étais remis par M. Havin, mais encore l'article tout composé sur le marbre, article que l'on a oublié de « distribuer » (séparer les caractères et les mettre chacun à sa place dans la *casse*), M. Desnoyers ayant annoncé qu'il ne passerait pas et qu'il fallait « distribuer ».

Je regarde Lehodey; il dit :

— C'est un peu fort! Eh bien, c'est moi, dit-il au metteur en pages, c'est moi qui vous dis qu'il passera, et passera aujourd'hui.

Le lendemain, je regarde *le Siècle :* mon article n'y est pas; j'arrive d'un bond chez Lehodey.

— Ah! me dit-il en m'apercevant, nous avons été bien injustes tous deux, hier; car j'ai bien vu que vous pensiez, comme moi, que Desnoyers vous avait fait une petite trahison.

— Je ne l'ai pas pensé seulement hier : je le savais avant de venir à Paris.

— Ah! mon ami, quelle erreur! croyez-moi, je suis vieux, j'ai de l'expérience, je connais les hommes; eh bien, je puis vous le dire avec toute sécurité : je vous félicite si vous avez deux amis qu' vous aiment comme vous aime Desnoyers.

— Ça ne vous fâchera pas, mon bon Lehodey, si je vous dis que vous m'étonnez ?

— Non; mais je vais vous faire changer d'opinion sur son compte... Vous avez là un véritable ami, un homme qui ose prendre vos intérêts même malgré vous.

» Tout malade qu'il était... vous vous rappelez... au point de ne pouvoir venir ici hier matin... quand on est allé chez lui prendre « la copie » du feuilleton, et qu'on lui a dit que votre article *passait*, il est accouru ici; il était ému.

» — Qu'est-ce que j'apprends, s'écrie-t-il en entrant; on me dit que vous voulez faire *passer* l'article d'Alphonse Karr?

» — Oui, lui dis-je; et il est très fâché que cet article n'ait pas paru plus tôt.

» — Il passera toujours trop tôt... s'il passe! Mais... il ne passera pas.

» — Il passera, j'en ai donné l'ordre formel... Et qu'est-ce que cette mauvaise plaisanterie de m'écrire que le manuscrit est perdu quand on trouve en bas et le manuscrit et l'article composé depuis plus de quinze jours.

» — Allons, dit Desnoyers, je vois qu'il n'y a plus moyen de reculer et qu'il faut vous dire la vérité.

» — C'est par là qu'on devrait toujours commencer.

» — Aimez-vous Karr?

» — Dame! oui... je l'aime bien; je ne le connais pas assez pour que ce soit... une passion, mais... enfin... ce que je vois et ce que je sais de lui, ça me fait l'effet d'un homme qui me va.

» — Eh bien... ces retards... ce mensonge même que vous me reprochez... je n'ai fait tout cela que pour lui sauver la vie... Jacquot lui en veut beaucoup; il passe huit heures par jour à s'exercer à l'épée, au sabre, au pistolet; et il m'a dit que, s'il passait à son sujet une ligne de Karr dans *le Siècle*... il le tuera!

» Je vous le répète, mon ami, en me parlant ainsi, Desnoyers était ému; je le fus moi-même en l'écoutant, et je donnai contre-ordre à la composition.

Je ne suis pas grand rieur, mais je fus cette fois ris d'un vif accès de gaieté. Lehodey essaya d'insister, mais l'article parut le lendemain, et Jacquot se tint coi.

Voici ce qui s'était passé : Desnoyers avait donné

à Jacquot les notes pour sa propre biographie; on prétendit même, dans le temps, qu'il l'avait faite lui-même, sous deux conditions : la première, qu'il annoncerait la nouvelle série de biographies dans le *Siècle*... ce qu'il avait fait; la seconde, qu'il n'y laisserait pas paraître un mot de réponse, de réfutation ou de correction, etc., ce qu'il avait essayé de faire.

Henri de Latouche était un gros homme à figure fine, sensuelle et peu franche; un esprit un peu cherché, et cependant facile à tomber dans deux sortes de plaisanteries qui me sont antipathiques, la facétie... stéoraire et la facétie... sodomiste.

La situation du *Figaro*, avec ses deux rédacteurs en chef et bientôt les deux rédactions, ne tarda pas à devenir étrange et impossible; pendant un mois, sous la conduite de Roqueplan, le journal se montrait ami du gouvernement et accablait de moqueries « les bousingots ».

Le mois suivant, de Latouche « étant consul », le journal devenait « bousingot » lui-même.

A l'intérieur, il ne régnait ni une paix ni une fraternité complètes, et, pour mon compte, je trouve sur un cahier de notes cette mention, qui ne me rappelle cependant aucune circonstance :

« Hier, 30 avril 1831, il était à peu près certain que je me battrais avec de Latouche (voir mes articles du *Figaro* du 26 et du 27 avril); aujourd'hui, ça paraît se calmer. »

Je ne me rappelle rien à ce sujet, sinon que les deux rédactions avaient fini par établir une sorte de guerre civile; c'est que j'avais probablement attaqué vivement de Latouche, dans *le Figaro*, pendant un des interrègnes de Nestor.

Un soir, ayant à rendre compte d'une première représentation au Théâtre-Français, j'y rencontrai Rey-Dusseuil, qui faisait dès lors et a continué des travaux historiques; il me demanda si je comptais faire toujours de petits articles pour les petits journaux, si je n'attaquerais pas le théâtre ou le roman.

Je lui racontai mes tragédies et mon drame reçu et perdu au théâtre des Nouveautés.

— J'ai lu de vous, me dit-il, de petites choses qui me semblent indiquer que le roman serait plutôt votre voie; faites un roman. Voulez-vous que je vous fasse connaître un libraire?

— Très volontiers.

— Eh bien, vous me prendrez demain matin à neuf heures, et nous irons chez Charles Gosselin, mon voisin, que j'aurai averti de notre visite par un mot que je vais tout à l'heure laisser chez lui en passant.

Le lendemain, il me mena en effet chez Gosselin, qui était le gros libraire de ce temps-là et n'avait guère pour rival que Renduél.

Gosselin me fit bon accueil et me dit :

— Il faut faire deux volumes.

On éditait alors tous les romans en deux volumes

grand in-octavo avec de larges marges, du blanc partout, beau papier, belle impression, vignettes, etc. : ces deux volumes se vendaient quinze francs, et tous ceux qui ont été réimprimés dans le petit format à la mode aujourd'hui ont tenu dans un seul volume de l'édition Lévy.

— Faites deux volumes, continua Gosselin ; je vous les payerai 1,200 francs ; je vais vous donner dès aujourd'hui la moitié de ces 1,200 francs et la seconde moitié en échange de la fin du manuscrit.

Il fit lui-même un traité que je signai sans le lire, mais qui était très honnête ; je lui vendais le droit de tirer 1,500 exemplaires ; il aurait stipulé pour le même prix la vente absolue de la propriété que je n'aurais pas fait la moindre objection.

Dans la nuit qui s'était écoulée entre la proposition de Rey-Dusseuil et notre visite chez Gosselin, j'avais été pris d'une fièvre violente qui ne m'avait pas permis de dormir et m'avait fait trouver le sujet, les personnages et le titre de mon roman.

Je sortis avec Rey-Dusseuil, que je remerciai affectueusement.

— Attendez, me dit-il ; j'ai encore un petit service à vous rendre : Gosselin vous a payé la moitié du prix convenu en son billet à six mois ; je vais vous mener chez un autre libraire, qui, moyennant quelques francs qu'il vous retiendra pour l'escompte, vous donnera de vrai argent en échange de ce papier, qui resterait sans valeur entre vos mains.

LIII

LES SAINT-SIMONIENS. — LE GLOBE ET SA POLÉMIQUE. — MON ENTREVUE AVEC LE PÈRE ENFANTIN. — RETRAITE DE LA FAMILLE A MÉNILMONTANT. — UNE FEMME LIBRE. — CONDAMNATION DES SAINT-SIMONIENS. — MICHEL CHEVALIER. — FÉLICIEN DAVID. — MACHEREAU. — LES FRÈRES PÉREIRE. — FLACHAT. — GUÉROULT. — LOUIS JOURDAN. — ENFANTIN EN ÉGYPTE.

Peu de temps auparavant, il m'était arrivé une autre bonne fortune.

Les saint-simoniens s'étaient difficilement posés, selon leur expression.

Ils annonçaient la résurrection de l'âge d'or; la trinité Rodrigues, Bazard et Enfantin s'était dissoute. Enfantin avait été « acclamé » ; on n'attendait plus que « la femme libre » pour formuler la loi nouvelle des sociétés.

L'organe, le « verbe » des saint-simoniens était *le Globe*.

Comme dans toutes les philosophies, ils triomphaient facilement et d'une façon brillante, quand il s'agissait de critiquer la société réelle et actuelle; mais, quand il fallait en créer une nouvelle, parmi quelques idées justes, qui ont fait leur chemin et

sont aujourd'hui acceptées, ils tombaient dans les théories les plus étranges et les paradoxes les plus risqués.

Cela s'explique facilement : dans la critique de la société existante, c'est l'homme que l'on critique avec ses passions, ses vices, ses appétits, ses ridicules; dans la nouvelle constitution, il faudrait se débarrasser des ridicules, des appétits, des vices, des passions et peut-être de l'homme lui-même.

C'était le défaut des saint-simoniens, comme un peu plus tard du fourriérisme, comme de la ville de Salente de Fénelon, comme de l'utopie de Thomas Morus.

En même temps que *le Globe*, les saint-simoniens publiaient les livres de Fourrier et des commentaires sur ces livres : les journalistes se contentèrent de parcourir les articles du *Globe* qui émettaient des bizarreries et de s'en moquer en faisant tomber leurs plaisanteries sur la doctrine tout entière; les saint-simoniens se plaignirent qu'on jugeât leurs livres sans les avoir lus et qu'on les attaquât dans des articles non signés, tandis qu'eux signaient les leurs en toutes lettres; le combat n'étant pas égal, lorsque d'un côté on était masqué, et de l'autre à visage découvert, ces plaintes étaient légitimes.

J'obtins difficilement du *Figaro* l'autorisation de signer; ce n'était pas l'usage, et je débutai par quelques lignes où, reconnaissant la justesse des

reproches des saint-simoniens, j'annonçais que je « me posais » adversaire de la doctrine sur ce que j'en connaissais. « Je ne commencerai cependant la guerre, disais-je, que lorsque j'aurai lu tous vos livres; mais vous me le payerez ! »

Je tins parole : je lus les livres, et je fis une campagne qui ne fut suspendue que lorsque la police s'occupa de leurs affaires, lorsqu'on ferma le local de la rue Taitbout, où ils faisaient leurs prédications, et ne cessa que lorsque Enfantin, Michel Chevalier et quelques autres furent mis en jugement et condamnés à l'emprisonnement.

Après quelques articles, ils se fâchèrent, et je fus un jour attaqué dans *le Globe* avec des formes si outrecuidantes, si peu mesurées, que je me crus obligé de demander des excuses ou une réparation; on répondit dans le journal par une profession de foi et une protestation contre le « préjugé barbare » du duel; j'écrivis à M. Enfantin pour lui demander une entrevue, et, sur sa réponse, j'allai le trouver rue Monsigny, où la doctrine s'était installée avec grand luxe.

A l'heure indiquée, je fus introduit dans une vaste salle où je trouvai Enfantin, seul, assis sur un fauteuil, et derrière lui une demi-douzaine de ses « fils » debout.

— Mon cher fils, me dit-il aussitôt que je fus à trois pas de lui, c'est avec un sentiment douloureux que je vous vois entrer dans cet asile de la paix, où il

n'y a qu'une famille, avec des sentiments de colère et de haine et vêtu de noir comme d'un vêtement de deuil...

Je l'interrompis.

— Pardon, monsieur; parlons sérieusement, et ne prêchons pas; je ne suis pas votre fils, et je ne me permets aucune observation sur votre habit marron, malgré le peu de goût que j'ai pour cette couleur. Voici ce qui m'amène :

« Vous vous êtes plaints avec raison qu'on vous attaquât sans avoir lu vos livres et sans signer les attaques; j'ai lu vos livres, et je signe.

» Vous avez publié une profession de foi contre le duel; il y a certes beaucoup de bonnes choses à dire en ce sens, et, sans que votre profession de foi ait présenté des arguments nouveaux, on peut très honorablement s'y conformer.

» Mais cette théorie a pour ceux qui la professent une conséquence obligée : c'est de s'abstenir sévèrement et scrupuleusement de toute offense qui, dans l'état actuel des mœurs, déshonorerait celui qui l'accepterait sans en demander rétractation ou réparation.

Enfantin fit un signe à un de ses disciples, un très jeune homme blond; celui-ci vint s'incliner devant le Père, qui le baisa au front, puis le jeune homme blond me répondit et retourna à sa place derrière le fauteuil du Père; j'allais répliquer, lorsque, sur un nouveau signe du Père, un autre disciple vint à son

tour s'incliner, recevoir probablement le Saint-Esprit par le baiser sur le front, comme le premier orateur, et ajouta quelques arguments, puis retourna derrière le fauteuil.

Je crois bien me rappeler que le second orateur était Louis Jourdan, mais sans en être certain.

— Monsieur, dis-je un peu sèchement à Enfantin, je vais résumer la situation : jusqu'à ce que vous ayez renouvelé la société, il est des paroles réputées offenses; je n'en veux accepter aucune, et, s'il m'en est adressé de semblables dans *le Globe*, l'auteur se battra avec moi, ou je le battrai.

— Monsieur, me dit Enfantin vous êtes jeune et ardent; permettez-moi de vous donner, non pas un conseil, mais un exemple de mansuétude et d'amour de la paix et de la justice. Votre plainte est juste; nous refusant au « préjugé barbare » du duel, nous devons mettre dans la discussion une modération à laquelle je reconnais qu'on a manqué à votre égard; c'est une faute qui ne sera pas renouvelée. Voulez-vous maintenant me donner la main et vous asseoir pour que nous puissions un peu causer.

Nous nous serrâmes la main, et je pris un siège. Sur un nouveau signe du Père, il ne resta avec nous qu'un seul des disciples, qui paraissait jouir d'une considération particulière; je ne me rappelle pas son nom.

Enfantin parla et parla bien; il fit assez bon marché de quelques côtés mystiques de la nou-

velle religion, mais il développa les côtés pratiques, dont plusieurs ont été adoptés depuis qu'il n'y a plus Saint-Simon.

— La guerre que vous nous faites, me dit-il, est loyale ; elle ne nous fait pas de mal, parce que, si vos moqueries attirent l'attention sur quelques-unes de nos pratiques, elles mettent en lumière quelques-uns de nos dogmes. A vous, cette guerre vous fera du bien; il y a de bonnes parties dans vos livres, et il vous en restera quelque chose, outre l'occasion que nous vous donnons de faire une critique piquante et cependant presque toujours juste.

La nuit arrivait, on apporta des lampes.

Enfantin me dit :

— Voulez-vous dîner avec nous? Nous pourrons continuer à causer. Ce n'est pas une invitation à dîner ; c'est une invitation à prolonger notre conversation pendant une heure.

Je restai; nous ne fûmes que nous trois à table, et nous fûmes servis par quelques-uns des plus jeunes disciples.

Je continuai la guerre commencée ; mais, de part et d'autre, on combattit à armes courtoises.

J'allais à quelques-unes des soirées qu'on donnait à la rue Monsigny, et on m'y faisait très bon accueil.

Certains passages des livres, certains articles du *Globe*, fournissaient des prétextes plus que suffisants à une critique toujours gaie, souvent bouf-

fonne. On attendait la femme libre, la femme Messie, une femme digne du Père, belle et intelligente comme lui, pour constituer la loi de l'avenir qu'un homme seul ne pouvait sans injustice imposer aux femmes, si une d'entre elles ne concourait pas à la faire.

On parlait beaucoup, dans *le Globe,* de la beauté du Père; je l'examinai au point de vue plastique; je dénonçai une belle tête, assez noble, mais manquant de distinction, une propension à prendre du ventre, et des jambes grêles, comparativement à l'ampleur du torse.

Les fanatiques entrèrent en fureur.

Il y avait, parmi les saint-simoniens, comme dans toute religion, dans toute secte, dans toute société, quelques exploiteurs, quelques exploités, quelques dupes, mais beaucoup, et peut-être le plus grand nombre, étaient de bonne foi; quelques-uns étaient riches et furent les premiers à proposer la communauté des biens.

Quelques-uns, hommes de science et de talent, virent là une occasion de sortir de la foule et de se mettre en vue; tels étaient Michel Chevalier, Buchez, etc., qui, plus tard, jouèrent un rôle important dans la politique, Flachat, Émile Barrault, qui se firent de belles places dans l'industrie, etc.

On dépensa beaucoup d'argent rue Monsigny. On essaya de négocier un emprunt payable à l'avènement de la société régénérée, il n'eut pas de

succès, et on commençait à se trouver embarrassés, lorsque la police ferma brusquement la salle de la rue Taitbout, où avaient lieu les prédications et les conférences.

C'est alors qu'on se retira à Ménilmontant, où Enfantin était propriétaire d'une maison.

On annonça une retraite d'épreuves, de mortifications et de préparation à rentrer dans le monde mûrs pour l'apostolat; on se distribua les fonctions conformément à la doctrine : « A chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres; » tel savant se trouva chargé de faire la cuisine; tel fils de riche capitaliste eut pour fonction le soin de cirer les chaussures.

Il fut décidé que, pour se fortifier le cœur, on adopterait momentanément un célibat rigoureux; ceux qui étaient mariés se séparèrent de leurs femmes, qui ne furent plus que leurs sœurs, comme elles l'étaient de tous les autres.

Ce dernier article du programme amena un grave accident entre un frère nommé C*** et une sœur... Ma mémoire me fournirait aussi, si je le voulais, l'initiale de son nom; cette sœur était mariée; elle se confessa à son mari et sortit de Ménilmontant.

Quant à C..., après une malédiction solennelle prononcée par le « Père » et répétée par toute « la famille », il fut chassé de la communauté; je l'ai vu plus tard agent bonapartiste.

A Ménilmontant, les saint-simoniens avaient adopté un costume très simple, très commode et très noble : une toque sur la tête et une sorte de blouse de couleur foncée, bleue, je crois; sur une bande blanche placée sur la poitrine était brodé le nom de celui qui la portait.

Le nom seul d'Enfantin était remplacé par ces mots : « Le Père ».

On ne saurait dire le bien que ferait à la société l'établissement d'un pareil usage, la responsabilité des actes assurée par le nom placé sur la poitrine, l'égalité proclamée par un costume simple et uniforme.

C'est en 1832, je crois, qu'eut lieu le procès qui se termina par la condamnation d'Enfantin à un an de prison, avec Michel Chevalier, etc.; l'arrêt était sévère, mais l'emprisonnement consista à passer quelques mois dans une maison de santé.

Michel Chevalier jeta la blouse aux orties, fit amende honorable, se rétracta, fut envoyé par M. Thiers aux États-Unis avec une mission; le but de Chevalier était atteint : il était en évidence; il put manifester ses connaissances et ses talents, qui étaient réels.

Enfantin, accompagné de douze disciples, s'en alla en Égypte, puis revint en France; un des douze était Félicien David, l'auteur de cette ravissante symphonie du *Désert*, que j'entendis plus tard au Conservatoire. Habeneck, qui était un cousin de

non père, avait, pour cette fois, cédé à David le bâton de chef d'orchestre.

Les chants, solo :

Ma belle nuit; oh! sois plus lente!

étaient exécutés par une voix étrange, appartenant à un Anglais, je crois, sur lequel on donnait tout bas, aux femmes, une particularité qui amenait le rouge sur leurs joues et leur front, en même temps qu'une moue dédaigneuse sur leurs lèvres.

Ce chant, je l'entends quelquefois aujourd'hui, par un magnifique contralto, et il est loin d'y perdre.

Entre les disciples qui avaient suivi Enfantin était Machereau; Machereau était peintre et possédait un certain petit talent, mais un esprit orné et le meilleur cœur qu'on pût voir, une de ces natures qui ont besoin de se dévouer, comme elles ont besoin d'air. Il était fils d'une portière qui avait trouvé moyen de lui donner une certaine éducation et de lui laisser, en mourant, quelques milliers de francs dans sa paillasse.

Séduit par le côté libéral et élevé du saint-simonisme, Machereau avait porté à la communauté le peu qu'il possédait.

Il avait suivi Enfantin à Ménilmontant; il le suivit en Égypte.

Mais, quand Enfantin revint en France, deux a
après, Machereau partit pour Constantinople, s
fit circoncire, se maria, mais n'épousa qu'une seul
femme, pour rester fidèle à la doctrine saint-simo
nienne. Un peintre qui revenait de Constantinople
il y a quelques années, m'a dit qu'il l'avait ren-
contré, qu'il était muezzin, c'est-à-dire ayant pou
fonctions, pour profession, d'appeler les croyants
à la prière du haut d'un minaret; qu'il se trouvai
parfaitement heureux, et l'avait chargé de le rap-
peler au souvenir de ses anciens amis.

Enfantin, rentré en France, trouva plusieurs d
ses fils dans une situation prospère : ceux q
étaient distingués par l'intelligence et les talent
avaient été mis en vue et en avaient profité ; ils e
avaient protégé quelques autres, et, se soutenan
mutuellement, ils étaient devenus une puissance
quelques-unes de leurs idées économiques avaien
fait leur chemin.

Émile et Isaac Pereire, qui devaient un jour ba-
lancer la puissance des Rotschild, avaient déj
gravi plusieurs échelons de leur prodigieuse for-
tune.

Stéphane Flachat avait conquis une grand
situation dans la construction des chemins d
fer.

D'autres, Guéroult, Jourdan, etc., avaient pr
une position plus ou moins forte dans les jour-
naux.

Enfantin les trouva, presque tous, fidèles et empressés à lui faire une « liste civile ».

En 1839 ou 1840, ils le firent nommer membre de la commission scientifique de l'Algérie.

En 1841, il vint à Paris une lettre écrite par M. Bory de Saint-Vincent, chef de l'expédition scientifique envoyée à Alger :

« Nous avons recueilli deux crapauds, dont un assez gros, marqué de taches variant du brunâtre au verdâtre, trouvé pour la première fois par M. Enfantin. »

— M. Enfantin, m'écriai-je, après avoir lutté contre Dieu, — l'autre Dieu, vous savez, l'ancien, celui qui a créé le soleil et les mondes, une foule de vieilleries ! — après l'avoir traité plus que légèrement et en avoir essayé d'en faire un Dieu de la branche aînée; M. Enfantin, homme fait Dieu, contrairement au Christ Dieu fait homme, avait donné sa démission et s'est fait « savant ». C'est bien humble. Qu'est-ce, en effet, que d'être savant, et surtout relativement à l'histoire naturelle? C'est simplement passer sa vie à admirer les créations infinies de Dieu et consacrer son intelligence à les comprendre; il est triste de jouer ce rôle à l'égard d'un rival.

Mais M. Enfantin est-il de bonne foi? S'il avait découvert quelque animal beau et noble, comme le cheval; ou riche, léger, féerique, comme le colibri; ou terrible, comme le lion; ou utile, comme le chameau, je croirais à son humilité et à sa résignation,

comme je crois à celles de ses fils et sous-dieux Michel Chevalier et quelques autres qui se sont résignés à la domination de Bertin, propriétaire du *Journal des Débats*, et marchent d'un fort bon pas à la fortune et à ce qu'on appelle les honneurs; mais aller découvrir un hideux crapaud, « assez gros, brunâtre et verdâtre », un crapaud dont Dieu — l'ancien — était honteux et qu'il avait caché dans quelque mauvaise flaque d'eau de l'Afrique, espérant qu'on ne l'y trouverait pas, à la façon d'un poète qui froisse et met au feu des vers dont il est mécontent, n'est-ce pas plutôt une dénonciation qu'une découverte? Cela, au point de vue de M. Enfantin, à la fois dieu et apôtre de la forme, ne veut-il pas dire : « Tenez, voilà ce qu'il fait votre Dieu, le Dieu que vous m'avez préféré; c'est joli, n'est-ce pas? Vous devez être bien contents d'avoir un Dieu qui fait des choses comme ça! »

Il est mort en 1864, dans une position importante et très noblement rétribuée, dans l'administration des chemins de fer de Lyon à la Méditerranée, toujours entouré, ce qui est honorable pour lui et pour eux, de l'affection de ses fils, qui l'abordaient encore en s'inclinant devant lui, pour recevoir le baiser sur le front.

Je l'ai rencontré peu de temps avant sa mort, et nous avons déjeuné ensemble assez gaiement.

LIV

ALFRED ET TONY JOHANNOT. — FRÉDÉRIC BÉRAT. — POURQUOI JE PRÉFÈRE LA MUSIQUE A LA PEINTURE. — PARALLÈLE ENTRE LE PEINTRE ET LE MUSICIEN. — EUSTACHE BÉRAT. — TROIS BILLETS. — UN PORTRAIT A LA MINUTE.

J'avais commencé mon roman *Sous les tilleuls* dans mon bois de Montmartre ; mais, soit que mon bail fût terminé, soit qu'il me parût ou nécessaire ou agréable de rentrer à Paris, — ma mémoire ne peut aujourd'hui décider ce point, — je cherchai, et je trouvai un logement rue de la Ferme-des-Mathurins, assez près de l'église de la Madeleine.

Ce logement consistait en un atelier de peintre au fond d'une cour entourée de quatre corps de logis, et une petite chambre.

Ce logement appartenait encore pour quelque temps aux frères Johannot, Alfred et Tony ; le propriétaire de la maison n'en pouvait disposer qu'à la fin de leur bail ; mais leur intention était de le sous-louer ; le portier me dit d'aller les trouver chez eux, rue Verte.

Je ne les connaissais ni l'un ni l'autre ; à la

vérité, je ne connaissais alors presque personne. Je ne rencontrai qu'Alfred; nous eûmes l'un et l'autre, en nous voyant pour la première fois, une même et singulière impression, que nous ne nous communiquâmes que plus tard, lorsque la même remarque eût été faite par d'autres personnes : c'est que nous nous ressemblions d'une façon singulière.

Nos conventions ne furent pas difficiles à arrêter; on leur bâtissait un atelier au haut de la rue du Rocher; il devait être prêt sous peu de jours, et Alfred m'invita à aller les voir quelquefois.

— Tony, me dit-il, vous rendra vos visites; mais vous ne compterez pas avec moi : ma pauvre santé m'empêche souvent de sortir, et, en outre, je veux employer tout le peu de vie que j'aurai probablement, à laisser quelques peintures; le travail est le plus grand et presque le seul plaisir que je puisse goûter, et aussi une bonne et franche causerie de temps en temps.

Tony ne tarda pas à venir me voir, et nous nous liâmes tous les trois d'une franche et solide amitié, qui n'eut ni nuages ni froideur pendant tout le temps qu'ils vécurent tous les deux.

C'était un spectacle charmant et touchant que de voir ces deux frères, travaillant toujours dans le même atelier, se tutoyant entre eux, mais ne tutoyant personne, quelque intimité qu'il pût s'établir avec d'autres, se demandant, se donnant des conseils sans ménagements et sans rudesse, chacun

quittant de temps en temps son chevalet pour aller se placer derrière son frère, louant, critiquant, proposant; quelquefois le conseillé donnait sa brosse au conseilleur, qui exécutait ce qu'il avait conseillé; tous deux avaient une extrême distinction d'aspect et de manières, une conversation intéressante, spirituelle, sans pédanterie et aussi sans banalité ni mauvais goût; tous deux jouaient un peu du piano; tous deux connaissaient passablement les littératures anciennes et étrangères, et se tenaient fort au courant de ce qu'écrivaient les contemporains de quelque valeur.

Nos conversations pendant assez longtemps furent plus fréquentes avec Alfred, qui, le soir, obligeait Tony à aller un peu dans le monde et restait seul à l'atelier à dessiner à la lampe; c'est à cette époque que tous deux faisaient ce nombre prodigieux de vignettes pour les livres édités par Ladvocat, Gosselin, Renduel, etc. : Walter Scott, Cooper, Bernardin de Saint-Pierre, et la plupart des contemporains.

Ces vignettes, imitées depuis par tant de dessinateurs, sont restées un modèle, qui n'a pas été atteint, de poésie, d'imagination, de grâce, de distinction; ils ne se bornaient pas à reproduire une ou deux pages, une ou deux scènes de l'auteur; ils s'inspiraient du même sujet, étudiaient en peintres les personnages, les situations, les sentiments que l'auteur du livre avaient étudiés en écrivain, et

traitaient le même sujet au moyen et au point de vue d'un autre art; quelquefois même ils tiraient de charmants tableaux des sujets qui leur avaient inspiré les vignettes; qui ne se rappelle *Minna et Breuda*, et *la Marée d'automne* de *l'Antiquaire*, et tant d'autres! Le *Paul et Virginie*, fait par Tony seul, après la mort d'Alfred, est un poème de peinture à côté du beau poème de Bernardin de Saint-Pierre.

Ils avaient quelques amis et très peu de camarades.

Un de leurs plus assidus et intimes amis était Frédéric Bérat, le charmant auteur de tant de suaves et ravissantes mélodies :

A la frontière, — C'est demain qu'il arrive, — la Lisette de Béranger, — Ma Normandie, — Adieu, mon fils, bonne espérance! — la Montagnarde, — Tyrol dont j'aime les montagnes, — Celle que mon cœur sait aimer, etc., etc.

J'ai dû beaucoup aux peintres; ils m'ont appris à voir.

J'ai la conviction qu'un cénacle d'écrivains, un cénacle de peintres, un cénacle de musiciens est le plus souvent stérile; tandis qu'une société, une intimité d'adeptes des trois arts, un musicien, un peintre, un poète, envisageant les choses et les hommes, les étudiant à des points de vue différents, les traduisant dans des langues diverses et par des procédés différents, s'enrichissent par l'échange et étendent leurs horizons.

J'ai bien peur de ne pas sentir assez la peinture; je l'aime médiocrement; je m'en passe facilement.

Quand je veux m'expliquer cette infériorité incontestable de ma nature d'une façon indulgente pour moi-même, je tâche de me faire croire que cela vient de ce que ayant étudié, étudiant sans cesse et minutieusement la nature, la voyant très bien, n'en perdant rien, je ne puis être satisfait d'une imitation.

D'autre part, j'aime passionnément la musique; je lui dois presque mes plus heureuses et mes plus poignantes émotions; et cependant j'ai été lié avec un certain nombre de peintres; j'ai cherché, je recherche encore leur société.

Tandis que, si j'ai aimé quelques musiciens, ce n'est pas tout à fait cependant par hasard que — à l'exception de Léon Gatayes, qui n'est pas que musicien — j'ai peu vécu avec eux.

Les peintres aiment et étudient et regardent toute leur vie ce que j'aime et étudie et regarde sans cesse.

Un peintre et moi, nous travaillons dans le même atelier, comme deux peintres, devant le même modèle, l'un le voyant de face et l'autre de profil, l'un peignant, l'autre dessinant au fusain.

Le musicien, lui, m'apporte sa musique toute faite; j'ai même quelque idée qu'il la reçoit lui-même toute faite et la reçoit d'en haut; qu'il la pro-

duit comme les pommiers produisent les pommes, et cela s'applique surtout à ceux qui sont pour moi les vrais musiciens, à ceux qui ont peut-être acquis la science, mais ont reçu, en naissant, le génie de la musique, à ceux qui émettent, exhalent des mélodies, c'est-à-dire des idées, des pensées.

Une musique sans mélodie, c'est pour moi une perdrix aux choux où il n'y aurait que des choux.

Certes, j'ai connu et compté au nombre de mes amis des musiciens d'un esprit très distingué et très cultivé; j'ai déjà nommé Léon Gatayes; j'ajoute, pour ne parler que de ceux qui ont été mes amis à divers degrés : Adolphe Adam, Meyerbeer, David, Halévy, Frédéric Bérat, et beaucoup moins intimement Rossini, Auber, etc.; j'ai mes raisons pour ne parler que du passé et, parmi les exécutants, mon cher père, — que je place par modestie parmi les exécutants, quoiqu'il ait composé de très jolie musique, — Habeneck, Tulou, Séligmann, Meiffred, Gebauër, Ernst. Eh bien, je leur demandais et je recevais d'eux, comme musiciens, non seulement des plaisirs infinis, mais surtout une excitation puissante à la rêverie, à la pensée, au travail; mais je ne sentais pas que je leur rendisse l'équivalent de ce qu'ils me donnaient; il n'en était pas de même des peintres.

Les musiciens, du reste, se partagent en deux classes très distinctes, pour lesquelles il n'y a qu'un seul et même nom :

Les musiciens.

Ce sont ceux qui composent, inventent la musique, et ceux qui l'exécutent.

Ceux-ci, sous certains rapports, sont aux compositeurs ce que sont les acteurs à l'auteur dramatique; mais la similitude est loin d'être complète : l'auteur dramatique peut se passer d'acteurs, surtout si son œuvre est vraiment belle : il peut la lire lui-même devant un auditoire; il la fait imprimer, et on la lit. Mais le musicien compositeur ne peut jouer lui-même son opéra; s'il le fait graver ou imprimer, ceux mêmes, — et le nombre en est très restreint et se borne aux musiciens, — ceux qui peuvent le lire et le comprendre ne peuvent ni le jouer seuls ni l'entendre.

Le musicien, oiseau mélodieux, pond un œuf que d'autres oiseaux inférieurs, quoique estimables, doivent couver et faire éclore, des poules couvant des œufs de faisan et de paon.

Les acteurs peuvent quelquefois ajouter beaucoup au poète, plus souvent un peu, parfois rien et même au contraire.

Mais les musiciens exécutants, les chanteurs et les instrumentistes, sont indispensables au musicien compositeur; ils donnent à son œuvre comme une dernière partie et le complément de la vie, et il semble au public, auquel ils traduisent et transmettent la musique, que c'est à eux qu'il la doit. Et le public se prend parfois pour eux d'une admiration,

d'un engouement fanatique qu'il ne ressent pas pour le compositeur.

Aucun compositeur, — ici je ne puis parler que des contemporains Rossini, Weber, Meyerbeer, Bellini, Hérold, Donizetti, Boïeldieu, A. Adam, etc., — aucun n'a jamais excité l'enthousiasme furieux qu'ont excité quelques-uns de leurs interprètes.

Il est vrai qu'eux, les compositeurs, restent dans et derrière le nuage; tandis que les chanteurs, chanteuses, instrumentistes, etc., sont des dieux, comme ceux que les Juifs demandaient à Moïse, des dieux qu'on voit, qu'on touche et qu'on peut suivre. Sauf leur importance et la part indispensable qu'ils ont, sinon à la création, du moins à l'existence des œuvres de musique, ils ont plutôt l'esprit gai, léger, insouciant, bruyant, sauf ceux qui croient devoir, comme certains pianistes, prendre des airs inspirés, des attitudes mélancoliques, lever des yeux mourants au plafond, comme s'ils attendaient du ciel un morceau que leurs doigts savent et joueraient d'eux-mêmes, et qu'ils jouent pour la millième fois.

Le public les prend pour des héros; des femmes quittent pour eux maris, enfants, position, réputation.

Les Hongrois donnent, à celui qui allait devenir l'abbé Listz, un sabre qu'il jure de ne tirer que pour la défense de la Hongrie.

Il existe encore une différence, au milieu de

beaucoup de rapports, entre le musicien chanteur ou instrumentiste et l'acteur : ce dernier aime, non la poésie, mais le théâtre; le musicien aime souvent la musique.

Frédéric Bérat était Normand, né à Rouen; il avait un frère aîné appelé Eustache, qui avait fait une fois une petite chanson nette bouffonne assez vulgaire, mais qui, chantée sur un théâtre, avait eu un certain succès.

Lorsque Frédéric publia ses premières chansons, son frère lui écrivit :

« *On dit* que tu fais aussi des chansons; si tu crois devoir les publier, tu m'obligeras de les signer, en n'oubliant pas ton prénom de Frédéric, pour que le public ne nous confonde pas. »

La chanson d'Eustache s'appelait *le Couteau perdu.*

Je vais essayer de m'en rappeler quelques bribes :

J'ai perdu mon coutiau.
Ah ! qu'il était donc biau !
Mais, quéq' mon parrain va m' dire,
Lui qui m'avait, d'Elbeuf,
En r'venant par batiau,
Rapporté ce p'tit coutiau,
Qu'était tout à fait neuf ? etc.

Un billet de dix mots, de Frédéric Bérat, qui demande une explication.

Je demeurais déjà à Sainte-Adresse. J'entendis un jour chanter par une jeune femme une charmante romance que je ne connaissais pas; je demandai l'auteur, et, quand je sus que c'était de Bérat, je lui écrivis le plaisir qu'elle m'avait fait, en lui disant que je désirais vivement la tenir de sa main.

Il me l'envoya avec ce mot :

« Voici la chanson demandée; merci.
» Je vous serre la main de toutes.... vos forces.

» FRÉDÉRIC BÉRAT. »

Nous reparlerons de lui plus d'une fois.

Un peu de temps avant sa mort, Rossini m'envoyait sa photographie avec ces mots :

« Souvenir de sympathie offert à M. Alphonse Karr.
» Son nerveux et fougueux ami,

» G. ROSSINI.

» Paris, 8 mars 1867. »

De même, Auber, qui n'avait plus bien longtemps à vivre, m'écrivait le 8 avril 1868.

Je retrouve en même temps quelques lettres de

Camille Roqueplan, le charmant peintre. Je prends la plus courte :

« Mon cher Alphonse,

» Mardi prochain, c'est-à-dire après-demain, 18 août, je donne à dîner chez moi. C'est la fête de ma mère; tu serais bien aimable de venir prendre ta place au milieu de la famille et de tes amis; tu ne verras que des visages de connaissance. Nestor est des nôtres. Je compte sur toi.

» Tout à toi de cœur.

» CAMILLE ROQUEPLAN. »

J'arrivai un matin, aux premières heures du jour, chez les Johannot.

— Mes amis, leur dis-je, il se présente un grand service à me rendre; j'ai pensé que vous me pardonneriez de vous réveiller.

En peu de mots, je leur dis mes chagrins et mes espérances, puis j'ajoutai :

— Une des protections que j'ai dans sa maison m'a promis, à l'occasion d'une absence d'une journée que doit faire la famille, de me confier pour quelques heures une aquarelle très ressemblante; il s'agira, en ces quelques heures, de m'en faire une copie exacte. Je vous devrai un talisman qui me donnera beaucoup de force pour continuer ma route. Ce portrait me sera livré d'ici à huit jours,

mais on n'a pu me préciser ni le jour ni l'heure.

— C'est bien, dit Alfred; nous nous déclarons en permanence; pendant huit jours, un de nous deux sera ici. Je sors peu, et, quand je sortirai, Tony ne sortira pas. Comptez sur nous.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

Pages

Pages

Pages

Pages

DEUXIÈME ÉDITION

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

ALPHONSE KARR

LE LIVRE DE BORD

I



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1880


302915702T



